Philippe Lemoine

Les innommables

Guy Boulianne, éditeur

Editeur en chef : GUY BOULIANNE

Couverture : FERDINAND HODLER
« Le bûcheron », huile sur toile - 1910
131,5 x 106 cm
Collection privée, Canada

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Comme un étendard

En ce monde égaré sur un flot d'ignorance,
Les hommes, pas à pas, sèment l'intolérance,
Plus un mot ne s'unit, tes verbes sans échos
Ont perdu tous leurs sens, ne reste que le chaos…

O ! Livre, brandit haut les couleurs de la vie,
Avine moi d'espoir, redonne moi l'envie… !

Sur les mots, écrire et partir, s'envoler pour vivre, apprivoiser le sens pour écrire son livre, lire et relire l'histoire à venir, soudain être libre d'inventer l'avenir…D'une encre sensible réinventer le verbe et tracer des lignes comme autant de chemins, en long et en travers, parcourir le rêve sans attendre demain…

Mea-culpa…

Où suis-je passé
Durant toutes ces années… ?
Où me suis-je perdu… ?
Comment ai-je pu…,
Ne pas entrevoir
L'étendue de tes attentes,
Tous ses mots chuchotés,
Tes appels de détresse,
Ton besoin de tendresse,
Le sens de tes silences… ?
Quel est donc ce père… ?
Peut-il être fier…,
Du temps oublié,
Des occasions manquées,
Des paroles avortées,
Des murs dressés… ?
Et pourtant je t'aimais… !

Préface d'Anne de Lierre

Lorsque pour la première fois, il y a bien des années, j'ai lu un poème de Philippe Lemoine, j'ai le souvenir d'avoir, de suite, était fascinée par cette poésie dont la qualité de plume et les images fortes sont dignes d'un « Voltaire ».

Quand vous lirez cet ouvrage « Les innommables… » vous ne pourrez échapper au partage des sentiments qu'il vous offre. En ses joies et tourments, de ses doutes, de ses douleurs et certitudes, en ses calices d'amertumes, en son immense soif d'amour, vous puiserez l'espérance.

Ame sensible égarée dans un monde délétère, de guerre, de misère, de souffrance, les yeux grands ouverts sur la folie humaine, il chagrine, il souffre, il accuse et flirte avec la métaphysique.

Ses mots font parfois frémir d'effroi mais, quelle merveilleuse sensation, quel pur bonheur éprouvé avec des poèmes comme : « Dans les jardins de Séville… » Et, écoutez ce tercet du très beau sonnet :

« D'un verbe flamboyant… »

O ! Sordide clameur ressuscite en mon cœur,
Du lyrique et du beau fais de moi le vainqueur,
Du souffle incandescent je veux trouver l'éthique… »

Sa versification possède du rythme, lors de sa lecture, son tempo vous entraîne aux frontières de la pensée réfléchie. Il impose le questionnement mais le poète nous donne sa réponse :

> Sans écho, la prière épaissit le néant,
> Aux portes de l'esprit disparaît le géant,
> Sous le poids du fardeau, la raison se morcelle
> Et…, l'âme s'assombrit de n'être que mortelle… »

Sur le chemin d'écriture, Philippe Lemoine cisèle ses vers. Alchimiste, dans le magma de son ressenti, il choisit ses rimes et de l'ombre, il fait jaillir des gerbes de lumière. Avec son Moi interpellé, sa mémoire effeuillée, sa sensibilité aiguisée, son intimité projetée sur le miroir du monde, il déchiffre les formes de l'envie, il donne corps à son désir et compose la musique des mots.

La poésie étant avant tout une alchimie, l'art de transmuter le plomb en amour et l'indicible en beauté, de ce pouvoir l'âme et le cœur se fondent et dérivent vers la source de pure jouissance où seul le poète peut accéder. Maître de son art Philippe Lemoine est un authentique poète, il possède ce secret…

- ANNE DE LIERRE

Peintre et Poétesse, Lauréate de l'académie internationale de Lutèce
Membre fondateur et du bureau des Lettres et des Arts Septimaniens

Préface de Marie-Andrée Balbastre

Philippe Lemoine aime les mots à la manière d'un collectionneur minutieux qui accumule et entasse ses trésors avec avidité dans ses tiroirs…

Mais les mots ne sont pas sages quand ils débordent l'âme du poète : ils se croisent, s'entrechoquent et dansent en une folle sarabande de vers et de quatrains, clamés « d'une voix haute et clair » à la face du ciel.

Ce n'est pas seulement pour la saveur du verbe et son goût dans la bouche que Philippe Lemoine écrit avec cette ferveur, ce n'est pas seu-lement pour étancher sa soif ; c'est pour dresser un bouclier contre l'obscurantisme et le cynisme du monde ; c'est pour s'élever contre les misères, les dictatures et les oppressions de tous bords.

Tant de rêves de lumière à faire surgir des tréfonds des ténèbres ! D'autres mots alors se détachent tels des flambeaux ; Amour, Liberté, Solidarité…

Longtemps après la dernière page des « innommables » ne soit tournée, résonne encore, comme un écho, ces cris exhumés du plus profond de l'humaine poésie.

- MARIE-ANDREE BALBASTRE
Auteur Compositeur
Présidente de l'Association Poésie Terpsichore

Philippe Lemoine

Les innommables

La condition humaine est pleine de mystères
Ce qui compte pour l'un, importe peu pour l'autre,
De ce désir opposé chacun est délétère,
De la vérité qui ! Peut se dire l'apôtre… ?

Je sais juste la douleur intolérable,
Je sais juste la révolte nécessaire,
Je sais juste l'espérance raisonnable,
Je sais juste effroyable, la misère…

Confidences…

Lecteur, d’imaginer tes yeux penchés sur le ruisseau de mes mots, ta lèvre en marmonner la modeste prose, je te remercie de ta lecture et de ta présence… D’elle, je te remercie de donner un semblant d’existence à mon art, sur lui d’avoir ce regard ouvert, critique et sensible car, sans ce regard, ma poésie se perdrait dans les limbes de l’oubli…

Bien que je me revendique humblement Poète, c’est à vous de me confier, lecteurs, quel poète je suis, de savoir mon écriture imparfaite autant qu’inachevée, c’est avec modestie que j’aborde vos rivages et, c’est humble qu’avec vous j’en fais le partage…

De la maigreur de mon œuvre, je n’ai ni amertume ni regret car j’ai appris que l’essentiel était ailleurs, dans cet instant magique, que nous oublions trop souvent, compris entre une inspiration et une expiration, dans cet instant qui nous dit, d’une respiration, que nous sommes vivants…

Du poète et au-delà de l’homme que je tends à être…, je sais seulement n’être qu’un grain de poussière, qu’une chose infime au yeux de l’infini, éphémère, je ne suis qu’un mortel passant dont la pauvre empreinte se diluera vite dans le temps et l’espace…

De vouloir apprivoiser cette douleur latente qui comme un bienfait m’offre sa solitude et me fait être ce que je suis, en tout et en vous je me reconnais à la fois semblable et différent, je sais être votre frère, un fragment de lumière, voisin de la lune, amant des nuages, les yeux perdus dans le paysage…

Imparfaite, ma vie n’est guère intéressante et pourtant, d’en aimer toutes les eaux, qu’elles soient troubles ou bien claires, tous les rivages possibles… Somnambule, accroché à son fil, comme pris de vertige, mon pas, à chaque instant, s’en émerveille… Il ne m’est pas de plus douces et merveilleuses sensations que de me sentir existant…

Ephémère pèlerin, le sens comme bâton, bien qu'en quête d'impossibles, contemplatif autant que méditatif, je me nourris d'un rien, d'une brindille autant que d'un regard, il me suffit d'un reflet, d'une ombre tendre, d'entendre le gazouillis secret d'une fontaine, de voir frissonner la chevelure d'un chêne, de regarder une herbe danser, d'un coucher de soleil, de me perdre dans l'immensité du ciel, de percevoir une silhouette lointaine ou sur la mer un oiseau de sel, de sentir sur ma joue, un parfum, une effleure de vent, de voir deux être s'aimer ou d'un furtif regard croiser les yeux d'une femme et, d'une résonance, léger mon cœur s'envole aviné… et, commence le rêve…

Ma poésie est autant une quête de possibles qu'une interrogation sur le monde et moi-même… D'elle, je veux de mon orgueil extirper la laideur, retrouver le juste sentiment des origines, sur son miroir, trouver l'apaisement dans le regard que j'ai de mon moi intérieur…

La légende nous rapporte que jadis, la poésie comme la musique étaient le langage des dieux, le voile sous lequel se cacher le mystère, dans son sens premier le mot « poésie » signifiait l'expression, la transmission de la lumière divine, son langage était celui des temples et des initiés, elle était le lien entre les hommes et le céleste… Orphée (fils d'Olen, incarnation du soleil, de l'astre créateur) était celui qui guérissait par la lumière…n'ayant nullement la prétention d'être un prophète, je suis celui qui cherche à se guérir de cette même lumière…

Le poète est celui qui cherche à déchiffrer l'indicible, tout ce qui transpire au-delà de la simple apparence, il interprète les signes, en cela comme l'a écrit Rimbaud, il est Voyant ! D'un ressenti, il effleure l'invisible… Sa poésie est un oracle, un miroir sur lequel il se penche afin de capter l'âme des choses… Ses mots ne sont que des instruments, son sentiment est au-delà des mots… En cela, il est le messager, il délivre sa vision, j'ai dit vision et non vérité car chaque lecteur doit s'approprier son message et de sa sensibilité construire son propre rêve…

Rêve de beauté, d'amour…, ma poésie est un prétexte, en elle et en tout, je cherche la signifiance, l'euphonie, l'équilibre, une onde de paix souveraine, la révélation, la lumière…

Et pourtant, l'homme que je suis, ne peut se satisfaire de voir un enfant pleurer, son chagrin est mon chagrin, de voir ramper la misère, sa présence est ma honte, cette honte que tout homme devrait ressentir sans sa chair, d'entendre, d'une clameur fratricide l'humanité s'entredéchirer…

Ma poésie est donc une recherche de sens mais aussi un cri de révolte, le citoyen de la terre que je suis est révolté de la présence de ces « innommables…, » guerre, famine, haine, intolérance, injustice…, contre tous se

tyrans, ces hommes de pouvoir, politiques, banquiers, militaires, arrivistes…, tous ces pastiches de faux dieux qui, d'un Ego démesuré et de fausses valeurs asservissent le monde et souillent la nature…

De ce besoin de gloire, de posséder, de corrompre, d'asservir, de puissance, de construire des empires… Ils sont la face obscure de l'humanité… Frustrés autant qu'orgueilleux pensent t'ils ainsi atteindre l'immortalité… ? De vouloir laisser une empreinte de leur passage, comprendront t'ils un jour combien ils sont ridicules autant qu'infâmes, leur soi disante immortalité s'éteindra avec la mémoire humaine… Que d'énergies, de douleurs, de chagrins inutiles, que d'amour et de bonheurs sacrifiés, que d'occasions manquées de faire de la terre un paradis… !

Epris de justice et de liberté, d'amour et de beauté, je ne peux accepter la souffrance et la pauvreté, toutes les plaies qui endeuillent notre histoire…

Sensible mais non point un apôtre, seulement un homme solitaire mais sans frontière avec ses étroitesses d'esprit et ses douleurs, s'efforçant de rester lucide sur lui-même, de façon imparfaite traçant son chemin, entre doutes et clartés mais animé d'un profond respect pour l'autre, d'aimer la vie, je la voudrai belle, meilleure pour tous, sans préjugés de race ou de couleur…

Insatiable rêveur, la paix comme déesse et l'amour comme roi…, j'imagine la terre amoureuse d'une étoile…

- PHILIPPE LEMOINE

Exérèse…

Dans la vase, accroupi, j'exhume, hagard…, mon œil,
D'un écho, cette nuit, je porterai le deuil,
Avant qu'il ne me quitte…, il faudra qu'il me dise
Ce qu'il a découvert pataugeant sous l'eau grise…

Taraudant, jusqu'à l'os, son orbite concave,
Avant que son cristal au soleil se délave,
J'écaillerai sa sphère épluchant son tourment,
J'exciserai son nerf avec soin, lentement…

Dans l'obscurité, borgne interrogeant l'oracle,
J'éviderai la plaie ulcérant le cénacle,
D'un ongle, sans dégoût, incisant la tumeur,
De l'ovale excavé je laperai l'humeur…

L'effleurant d'un index, avec délicatesse,
J'égoutterai sa larme abrogeant sa détresse,
Sur ma lèvre humectée, affamé de son sel,
J'en sentirai la fleur aux saveurs de bretzel…

J'immergerai l'objet dans un bocal d'eau claire,
J'en verrai l'arc en ciel s'édulcorer précaire,
Comme un trésor, posé tout au fond de la mer,
Des algues du joyau je purgerai l'amer…

Des ridelles de sang flotteront en surface,
Du macabre ballet j'effacerai la trace,
Le travail achevé, sur le globe, penché,
J'apaiserai le mal…, contemplant la psyché…

…………………….

Captif de mon regard, en cette douleur latente,
Je puise en sa laideur des miettes d'existence…

Poète…, lève toi !

Refuse les dictats, l'insipide et le mièvre,
Sur chaque chose, inscrit le nom particulier,
Confesse les échos du verbe singulier,
Poétique clameur ressuscite la fièvre…

Ma muse, de mon cœur, exalte la laideur,
De l'obscur, du non-dit, flatte l'imaginaire,
Entre doute et clarté, trace l'abécédaire,
Du sordide et du laid déclame la splendeur…

De l'orgueil créatif encense le pinacle,
Poète, lève toi ! Convoite le pouvoir,
Dans ses moindres recoins, harcèle le savoir,
Au revers des miroirs, fier ! Consulte l'oracle…

De l'âme et ses noirceurs, désigne toi, voyant !
L'esprit et l'infini comme lieux de passage,
Aux sources du possible, il est d'autres rivages,
Enflamme l'océan d'un souffle foudroyant…

Dans le lacis des mots aux côtoiements contraires,
Lorsque le ressenti stimule ta vision,
Quand plus tout à fait toi, s'affirme ta passion,
Hybrides tes regards s'envolent téméraires…

Comme pris de vertige aux portes du divin,
Temps privilégié de la métamorphose,
Quand l'autre devient roi, survient l'apothéose,
Que la fête commence, arrive le devin… !

D’un verbe flamboyant…

Saumâtre, le jour s’annonce lapidaire,
Vois ! La dame de pique aiguiser ses poignards
A ses jupons, pendus, d’innommables bagnards
Consument la lueur du dernier lampadaire…

Sans éclat, le conforme étreint l’imaginaire,
Poète sans orgueil, de sentiments mignards,
Tu souilles la douleur de tes mots charognards,
Valet du consensus, te voici mercenaire…

O ! Sordide clameur ressuscite en mon cœur,
Du lyrique et du beau, fait de moi le vainqueur,
Du souffle incandescent, je veux trouver l’éthique !

O ! Muse, ô ! Miroir, d’un verbe flamboyant,
Offrez moi la splendeur du pouvoir poétique,
J’en serai l’insoumis, le coupable voyant…

……………………………………

Je voudrai être là-haut
Et…, m’envoler plus haut,
Plus haut que les oiseaux
Dans l’immensité libre
Là…, où les étoiles migrent…

Vestiges…

Inutile est l'offrande, en ruine est notre église,
Sur le marbre élimé, vois cet homme allongé !
Il parait assoupi sous la rotonde grise,
Mais son corps est absent au regard affligé…

Vois cet homme dormir ! Il a cessé de vivre,
Comme est triste la mort l'emportant sans adieu,
Ton cœur est aveuglé comme couvert de givre,
Tu passes sans le voir et tu vas prier Dieu…

Oublieux de l'amour par simple négligence,
Chuchotés, tous tes mots s'annoncent disgracieux,
A quoi bon, à genou, quémander l'indulgence,
Moribond est l'espoir quand se vident les cieux…

Plus de nuit, plus de jour, plus de terre promise,
Plus de tendres lueurs…, dont l'esprit est fervent,
Plus un instant de paix la douleur s'éternise,
Plus un souffle amoureux sur les ailes du vent…

D'une morne couleur s'installe l'habitude,
Les hommes sont ainsi sans élan ni pitié,
Le monde se flétrit broyé de solitude,
Ne reste sur la croix qu'un prophète humilié…

………………………

Saumâtres, les égouts rejettent sur la plage,
Les importuns déchets gênant le paysage,
De taudis en ghettos, sans remords ni chaleur,
Ici, la société déverse sa douleur…

Sous le ciel de Groznyï…

Où es-tu ? Le sais tu ? Déjà le vent t'emporte,
Le ciel est gris, j'ai froid, demeure près de moi !
Je n'ai que ton parfum, ne ferme pas ta porte !
J'ai la chair éveillée, apaise mon émoi…

J'entends roder la mort, toutes les rues sont vides,
Dans ce caveau fermé, nous sommes condamnés !
Déjà tu vas partir, je veux aimer tes rides !
Si tendres sont tes doigts, dans tes bras je renais…

Un escadron barbare embrase nos églises,
La mort se perpétue, attise mon désir !
Je ne sais plus ton nom, nos enfants agonisent,
Mon corps te reconnaît, ici je peux mourir…

Le temps ne compte pas, je n'ai plus de racines,
Donne moi le plaisir ! Je ne sais plus jouir,
Fait moi rire autrement, je veux bannir les ruines,
Apporte moi l'oubli ! Je n'ai plus d'avenir…

La démence de l'homme ensevelit la ville,
Hors de cette prison le fauve se repaît,
Je t'aime ! Le sais-tu ? Ton corps est si docile,
Que m'importe l'issue, en toi je suis en paix…

Le monde, d'une main, obture ses oreilles,
Je n'ai plus de parents, rien que toi pour présent,
Dehors est véhément, les consciences sommeillent,
Donne moi tes baisers ! Mes lèvres sont en sang…

Couche moi sur ton lit, offre moi ta tendresse,
Fait moi croire à demain, je n'ai plus d'autre espoir,
Une fois, je veux voir mon regard sans détresse,
Fait moi l'amour plus fort ! C'est notre dernier soir…

Substantif…

Sous le fardeau des noms se brise l'harmonie,
Tout ce qui est uni veut sa part du festin,
D'un « Je » chacun devient un unique destin,
De la paix, de l'amour…, commencent l'agonie…

S'éveille lentement…, le regard singulier,
Ce qui, hier, était d'une même nature
Ne se reconnaît plus et se caricature,
De mot en mot, se fend le ciment séculier…

Quand du culte du soi vient l'incompréhension,
Sous le masque des mots se commet l'imposture,
Quand le chant devient « Dieu » survient la dictature,
De l'unité, l'Ego prêche l'abolition…

Quand le verbe divise au lieu de fusionner,
D'ineffables rancœurs provoquent le séisme,
Le peu d'appartenance engendre l'ostracisme,
Monte des profondeurs un souffle empoisonné…

De la maigreur du lien s'étend la solitude,
Sur d'aveugles récifs se perd le sentiment,
Des royaumes d'orgueil en disent le tourment,
De l'immonde clameur s'épand la servitude…

Quand s'impose le verbe, ô ! Vive exclamation,
C'est Narcisse qui chante et…, aux choses se nomme,
Chacun s'élit d'un son, regardez voici l'homme !
Et le monde frémit de cette exclamation…

………………………………

Quand l'homme s'élit Dieu,
Commence la dictature…

Je lirai… !

Face aux souffles contraires,
D'une voix haute et claire,
Je lirai le poème de la Fraternité,
Ne vous en déplaise…, je le lirai debout !
Je puiserai dans l'enfance
Des graines d'innocence
Et…, sur le noir tableau de l'ignorance
Je lirai le poème…
Je sèmerai ses vers,
Tous les mots nécessaires,
Sur les plaines et les monts,
Jusqu'au cœur de la Terre…
Je répandrai sa semence
Dans les corridors de l'indifférence,
Je graverai sur la pierre
Son nom en lettres de chair…
Je l'écrirai sur les ailes du vent,
Sur les vagues de l'océan,
D'une voix haute et claire,
J'épellerai toutes ses lettres…
Face à l'obscurantisme,
Je comblerai les abîmes,
J'inscrirai ses rimes
Sur l'arbre et ses racines…
Par ma bouche, sa voix !
Abolira les frontières
Sa lecture, comme une arche,
Résonnera solidaire…
Les mains grandes ouvertes,
De par leurs sangs mêlés…, tous frères,
Je m'adresserai aux hommes,
A eux et leurs consciences…
D'une voix haute et claire,
Le cœur humble et fier,
Je lirai le poème de la Fraternité…,
Ne vous en déplaise, je le lirai debout !

Du nord au sud…

Quand ténébreux, le ciel trace des métaphores,
Quand d'un linceul de plomb s'obscurcit l'horizon,
Lorsque orageux, le temps transforme la saison,
Sur la Terre, les dieux renversent des amphores…

Quand de l'aven surgit barbare, l'aquilon,
S'élèvent de partout des clameurs fratricides,
Lorsque l'esprit se pend à des silex perfides,
La haine dans les cœurs évase son sillon…

Au contact des regards s'hérisse l'épiderme,
D'étranges sentiments maintiennent la stupeur,
Lorsque la zizanie alimente la peur,
L'infâme, lentement, enracine son germe…

Il suffit de bien peu, d'un numéro d'acteurs,
D'une frustration naît la belligérance,
Toujours prête à jaillir couve l'intolérance,
Rodent dans les esprits d'odieux prédateurs…

Quand le doute devient roi ! S'étend l'imposture,
Fille de la rancœur, d'un mensonge bénin,
Sournoise, la rumeur diffuse son venin,
Sous un masque pervers s'étend la dictature…

Alors des profondeurs, les hommes de pouvoir
Surgissent de l'abysse et montrent leurs visages,
Prêcheurs ou bien guerriers aux sanglants arbitrages,
Complices de l'abject sans même s'émouvoir…

Plus de nuit, plus de jour, l'immonde s'éternise,
Par le fer, dans le sang, d'innommables catins,
Asservissent l'univers et de chairs font festins,
Crucifié, l'amour, longuement, agonise…

Charognards et vautours s'élisent souverains,
Sans larme ni remords, bâtisseurs de misères,
L'or noir, l'appât du gain, font monter les enchères,
De la mort, l'on entend les tragiques refrains…

Il flotte une indicible effluence fétide,
De l'Eden de naguère il ne reste plus rien,
L'on dit que c'est la guerre, il pleut au quotidien,
Mais aucun de connaît l'agent du génocide…

Partout du nord au sud et plus au sud qu'au nord,
Terribles, l'on entend des plaintes meurtrières,
De partout, des titans creusent des fondrières,
Le faible, de subir, ignore d'autre sort…

Ignorant de la paix les vertus salutaires,
Sans race ni couleur par le feu, décimé,
Se traîne dans l'effroi tout un peuple opprimé
L'innocent en subit les dictats arbitraires…

De perfides valets s'engraissent du larcin,
De le vie à la mort, d'un honteux privilège,
Famine et pauvreté suivent l'hideux cortège,
Sur la Terre s'épand le terrible assassin…

De douleurs et d'horreurs se nourrit la vermine,
Insensible à autrui, l'Ego concupiscent
Essaime le malheur et s'en moque indécent,
De son œuvre, orgueilleux, il se dit légitime…

De l'ouest jusqu'à l'est, l'inhumaine raison,
Endeuille l'oasis, l'orient est en flamme,
D'un écho, la rancune émorfile sa lame,
Il n'est plus de refuge autre que sa prison…

D'hallucinants oiseaux, d'une noirceur d'ébène,
Emplissent tout l'espace, affamés de martyrs,
Cannibale, le ciel assassine à loisir,
Il se ronge les sangs et sa peau se gangrène…

O ! Prophète oublié regarde le bourreau,
Il invoque ton nom pour s'absoudre du crime,
Ecoute le prier sur le bord de l'abîme,
Comment lui pardonner de souiller ton tombeau… ?

Les vapeurs de l'absinthe…

Tous mes amours d'antan sans tristesse me quittent,
Les sentiments anciens lentement se délitent,
J'entends mes souvenirs, vénérables vieillards,
S'édulcorer sans fard sous l'aile des brouillards…

L'esprit enrubanné d'une écharpe jacinthe,
Emporté, bienheureux par des vapeurs d'absinthe,
Caressant du regard des horizons discrets,
Je musarde lascif en des jardins secrets…

Dérivant vaporeux sur le flot de l'ivresse,
De l'alcool chaleureux, je reçois la tendresse,
Tout ce que j'ai chéri, conquis ou détesté,
Se pare de douceur sans aucune âpreté…

Merveilleuse ambroisie à la robe fleurie,
De toi, renaît l'espoir, l'infidèle égérie,
Douce métamorphose apaisant le tourment,
Tout ce qui fut s'estompe et revient autrement…

Humectant mon gosier de cet ambre liquide,
Côtoyant le divin, j'ai l'oubli du sordide,
De la vie effaçant le visage cruel,
Libéré, je m'envole au delà du réel…

………………………

Sans te regarder,
Sans même m'arrêter,
Je suis passé devant toi,
Egoïste, je n'ai vu que moi…

Solidaire…

J'aime l'intimité des venelles sordides,
Du maigre et du fluet, les fragrances fétides,
La misère engluée aux goulets saturés,
Ces borgnes fenestrons par le vice, obstrués,
Qui ne laissent passer que de secrètes lueurs
Dont…, j'invoque, ravi, les coupables chaleurs

J'aime l'obscurité, sa promesse infidèle,
Qui me laisse entrevoir…, tout un peuple rebelle,
Ironique, insoucieux du conforme et du beau,
Du modèle établi dépravant le flambeau,
Eructant bruyamment son refus de ce monde
Et…, pissant sa douleur sur les pieds de l'immonde…

J'aime tous ces enfants, mis au banc en ces lieux,
Ils épanchent leur soif autrement que mielleux,
D'une saine colère, embrasant les banlieues,
Leur courroux, d'un écho, rebondit à cent lieues…
Laissant coi le pouvoir, moribond et hagard,
Comme est belle la peur oppressant son regard…

J'aime les insoumis, cette ardeur anarchique
Etripant l'injustice et son ordre hiérarchique…
Exhibant sa laideur, sa triste vérité,
La misère est un lien, comme une identité,
De l'aven ressurgit la fièvre salutaire,
De l'imminent chaos, je serai solidaire…

……………………………

Ai-je vraiment vécu ? Le temps est illusoire…
Ai-je vraiment vécu ? La gloire est accessoire…

Ignominie…

L’orange au firmament se fane tristement,
Par l’humaine fureur continûment punie,
De sa beauté d’antan ne reste qu’asthénie,
De son martyr, l’esprit se moque éperdument…

Ne peut-on point survivre autrement que dément ?
O ! Chagrin, amertume, absous l’acrimonie !
Complice, en vérité témoin de l’agonie,
Je contemple, effaré, l’indigne châtiment…

L’ineffable bêtise allaite le pillage,
De jour en jour s’étend l’indécent gaspillage,
Le ciel, la mer, la vie en subissent l’affront…

Source et racine, ô Terre ! Apostrophe l’immonde,
Désigne le fautif, fait lui courber le front,
Enseigne à son Ego le respect de ce monde… !

………………………………..

Les roses du bitume ont la racine amère,
J’ai rencontré l’enfer, si triste est notre terre,
Tout le sel de l’espoir, je l’achète à crédit,
Que m’importe le prix chaque jour est maudit…
Pour libérer le ciel de sa douleur nocturne,
J’errerai dans l’aven pour décrocher la lune…

Terroriste…

L'uniforme étranger, sinistre matador,
Séquestre l'horizon au creux d'un mirador,
A chaque pas, la haine érige son outrage,
O ! Funeste terreur, regarde ton ouvrage…

D'une ardente froideur, d'un tison sans chaleur,
L'écharde, dans ma chair, triture la douleur,
La blessure du corps n'est qu'une ombre visible,
La coupable laideur s'éternise indicible…

Dans mon regard, la peur me fait voir autrement,
J'éprouve, sans répit, un sombre sentiment,
Distillant dans mon cœur l'ineffable détresse,
L'horreur ne dit pas tout, le silence m'oppresse…

En cette ère barbare, insoumise au hasard,
Intraitable la mort affûte son poignard,
Qu'ai-je donc entrepris pour subir la torture ?
Quel est donc mon péché, dites moi sa nature… ?

De mon humanité dois-je faire abandon ?
Me faut-il expier pour trouver le pardon ?
Amour te souviens tu de nos nuits de bohème
Où sur l'olivier s'inscrivait le poème… ?

L'atrocité présente, étreint le souvenir,
L'avenir est en sang, qu'allons nous devenir ?
La crosse du fusil, son écho terroriste,
Hante mon cauchemar, plus rien d'autre n'existe…

………………………………

J'ai fouillé du regard les couloirs du hasard,
Longuement, j'ai marché solitaire et hagard,
Je me suis enfermé dans un rêve bizarre,
Et je suis resté seul sur le quai d'une gare…

Invitation…

Monsieur le Président,
De ci de là festoyant,
Je vous sais fort occuper
Accepter mon audace,
Pardonner mon insolence…

Avant qu'il ne soit plus temps,
Faites preuve de patience,
Donnez moi une place,
Lisez donc mon poème.

En partance vers d'autres rivages,
Enfant de bohème,
Poussière sur les rives de l'âge,
Simplement de passage,
Je vous écris dans l'urgence…

Je suis la misère
Celle qui a toujours faim,
Celle dont la prière
Dérange les ventres pleins…

Je suis l'âme des rues
Précaire, je rode sans logis,
Je suis l'autre visage,
La honte de ce pays…

Je suis la conscience
De ceux qui n'ont rien,
Je parle du douloureux silence
De ceux qui n'attendent rien…

Je suis l'innommable,
L'inénarrable clameur…,
J'habite rue du sordide,
Venez donc partager mon destin.

Je vous invite à mon festin,
Nous ne ferons point de baise main,
Point besoin non plus d'habits de gala,
Amené plutôt votre repas…

Je vous convie à la pauvreté,
Au bal des maudits,
Puissiez vous entendre battre son cœur,
Ce qu'il en reste encore d'humanité,
Venez l'entendre geindre
A moins, que cela ne vous fasse peur…

…………………..

Que sais tu de moi,
Toi qui ! Me juge certain ?
Folle, est ta certitude,
Quand à l'ultime porte
Toque la faucheuse,
Nous partons tous,
Puissants ou misérables
Dans la même solitude,
De l'injuste, le ciel se purge !

Sombre matin de mars…

Sous un magma de fer, de béton et de cendres,
Des œillets rouge sang endeuillent les cœurs tendres
Le train des innocents n'ira plus autre part,
Les oiseaux migrateurs ont raté le départ…

Plus un rêve ne part, nos poitrines sont vides,
Les wagons sont en feu, nos lèvres sont livides,
Des fantômes de train rodent dans nos regards,
Dans l'aurore…, esseulés, tous nos pas sont hagards…

Nos rires sont partis sur le quai de la gare,
Nous irons à Madrid cueillir une fleure rare,
Etrange carriole où sommeillent les morts,
Un sinistre taureau l'empale sans remords…

Sombre matin de mars, au sillon d'une larme,
Voyez cette catin ! Nouer le fil du drame,
Elle cherche un amant dans le vil charnier,
Par sa main, garrotté…, l'amour prisonnier…

Nous irons à Madrid cueillir une fleur rare,
Nous irons à Madrid pleurer dans cette gare,
Nous n'irons pas ailleurs, nous prendrons le départ,
Du chagrin de Madrid nous prendrons notre part…

Nous irons à Madrid prendre part au silence,
Nous irons à la gare éprouver sa souffrance,
Nous partirons en train allons nous recueillir,
Nous partirons en train afin de nous vieillir…

Nous n'oublierons jamais Madrid, tous ses visages,
Sa gare et puis ses trains absents de nos rivages,
Nous n'oublierons jamais les yeux de son martyr,
A chaque mois de mars vivra le souvenir…

Nous irons à Madrid pour répondre à l'outrage,
Tous les trains pour Madrid sont des trains de partage,
Nous verrons la famille et ses enfants perdus,
Nous verrons, un par un, les amis disparus…

Nous irons à Madrid avec une fleur rare,
Du sel de nos sanglots nous fleurirons sa gare,
Nous partirons en train dans le sombre matin,
Nous irons au tombeau pour en faire un jardin…

……………………………………..

Le cœur en deuil…

Ils ont souillé la divine étable,
De l'obscur réveillé le diable,
Ils ont banni les mots nécessaires,
De leurs cœurs éteint la divine lumière…

Toujours les mêmes raisons aux choses,
Toujours le malheur pour les mêmes causes,
Toujours les mêmes passions imbéciles,
Toujours la même misère sordide…

Toujours et encore le même aveuglement,
Toujours et encore les mêmes errements,
Toujours et encore la même déraison,
Toujours et encore les mêmes ambitions…

Ils ont inventé le vide,
Assassiné le rire,
Accompli le pire…

Vos larmes sont mes larmes,
Vos douleurs ma douleur,
Votre révolte ma révolte,
Je vous aime !

Constance…

Guernica mon enfant, sans remords les oiseaux,
Découpent l'horizon à grands coups de ciseaux,
Manhattan est en sang, l'Amérique est en larmes,
Le verbe est orphelin quand mugissent les armes…

Oradour mon amour, le funeste taureau
Réveille la douleur du sinistre carreau,
Revoici l'infamie ! Un souvenir posthume
Emporte vers Madrid son wagon d'amertume…

Jérusalem ma mie, en ton sein tourmenté,
Des étoiles de sang se fanent sans beauté,
D'un effroi, l'araignée en ton cœur s'éternise,
Sous le joug du canon ton espoir agonise…

De Kaboul à Groznyï fleurissent des ghettos,
L'intolérance émoud de tragiques couteaux,
Egoïste, l'esprit instaure la censure,
L'étau du cauchemar évase la césure…

Le factum du goulag, le faubourg de l'horreur
S'échappe des recueils, victime de l'erreur,
Sur le fil du hasard un martyr se balance,
Le cri de l'innocent épaissit le silence…

Des sanglots du pendu, de l'enfant sans tombeau,
Du calvaire des camps, du sinistre flambeau,
D'Igor et de Lévy, fantômes de l'histoire,
Ma pauvre Anne, pardon ! Le monde est sans mémoire…

Fraternité ma sœur, le souffle du démon
Ensevelit ta chair dans l'aven sans limon,
Le garrot des terreurs alourdit la contrainte
Et…, l'homme de ton nom édulcore l'empreinte…

Dans la marge exilés…

Captifs d'univers clos, en d'obscures cités,
Au seuil de l'abandon, témoins de l'ostracisme,
Sur le fil du rasoir, des enfants dépités
Déambulent sans nom, victimes du racisme…

Hideuse, sur les murs, fleurit l'iniquité,
Dans la marge exilés, les exclus du partage
Apostrophent d'un cri l'injuste société,
De leur lieu de naissance, ils deviennent l'otage…

Oubliant en chemin son vœux d'égalité,
Bâtisseur d'âpretés dont nul ne peut s'absoudre,
Indifférent le monde enfouit sa pauvreté,
Défaillant, il s'assoit sur l'énigme à résoudre…

L'exclusion nourrit l'aigreur du sentiment,
L'avenir est en deuil, en quête d'espérance,
Tout un peuple précaire erre continûment,
L'incendie à venir en clame la souffrance…

D'une escarbille éclos la terrible rumeur,
Pas à pas, la mer gagne et l'horizon s'embrase,
De l'aven en béton s'élève la clameur,
Ecoute sa rancœur, c'est l'amour qu'elle écrase…

……………………………………

De la bonté à la trahison,
De l'habitude à la passion,
De l'espérance au naufrage,
De la lâcheté au courage,
De la haine à l'amitié,
La raison pour folie
Et, de raisons et de folies unies,
Aux creux de nos poitrines,
Au-delà de nos tristes mines,
D'un besoin d'amour,
L'étoile brille toujours…

Hypocrisie…

Vipérine ta langue, en quête d'un repas,
Emorfile son dard sur des silex perfides,
Emmitouflant de miel tes compliments fétides,
Du juste sentiment tu sonnes le trépas…

Sans pudeur, exhibant de répugnants appâts,
Tu souilles sans remords les jugements candides,
Tous tes airs, tous tes mots deviennent sordides,
Flasque, ta chair frémit, saumâtre à chaque pas…

Pitoyable catin, misérable vipère,
L'assentiment sournois pour unique compère,
Tu traînes tes jupons sur des bancs élimés…

De sarcasme en mensonge échoit la solitude,
Les souffles de ton cœur s'époumonent grimés,
Du plaisir partagé, tu n'as plus l'habitude…

……………………………

Triste et brumeux, le jour s'annonce épouvantable,
De suie et de crachin le ciel rode en lambeau,
Sinistre et nasillard s'époumone un corbeau,
Dans l'aube s'insinue une voix détestable…

Bois d’ébène…

Epris d’égalité, je voulais son baiser,
Pour cible l’amour, j’ai cru l’apprivoiser,
Des hommes sont venus condamner mon audace,
Ils m’ont roué de coups me désignant ma place…

C’est le prix du délit, le verdict sans crédit,
Le retour de l’affront, rêver est interdit…
La commune raison limite la prière,
De hauts murs de granit fixent la frontière…

Je n’ai pas accepté la laideur du taudis,
Je n’étais qu’un naïf aux espoirs inédits,
Du précepte divin, de la sainte écriture,
Je me suis baptisé d’une égale nature…

J’ai décliné mon nom, invoqué le flambeau,
A genou, j’ai prié le solennel tombeau,
De la fraternité proclamé les racines,
J’ai brandi le recueil venu des origines…

A l’aquilon haineux, le charbon de ma peau
Proclame sa couleur, porte fier son drapeau,
Sur le front de l’abject j’incruste ma souffrance,
La beauté de mon sang face à l’intolérance…

En retour, j’ai reçu…, l’offrande du maton,
Le fer du collier, l’âpreté du bâton,
Le regard de Caïn, le procès de l’outrance,
Le calvaire et sa croix, la fin de l’espérance…

Dans le blême matin, je quitte le cachot,
Etranger au bourreau, je monte à l’échafaud,
Je marche vertical lorgnant la guillotine,
Son ciseau d’acier entrave ma poitrine…

Souverain…

O ! Souffrance, ô chagrin ! Agaçant châtiment,
Aux quatre coins du vent se répand l'ecchymose,
Lactescent, ton visage en reflète la chose,
Flageolant mon orgueil d'un moindre sentiment…

Je suis l'homme arrogant, du fléau, le ciment !
Complice du démon, avec lui, je compose,
Endeuillant l'horizon, d'un glaive sanglant, j'ose,
D'un soupir, insolent m'absoudre du tourment…

Essartant la nature, au grès de mes caprices,
J'asservis sa splendeur l'entachant de varices,
Le ciel, la mer, la terre en essuient le mépris…

Ne me déjugez point ! L'intérêt prédomine,
Coupable, que nenni ! Vous n'avez rien compris,
Mon Ego, d'un désir, lentement m'extermine…

…………………………

Mon cœur vois là bas, cette longue cohorte,
Cette foule en lambeau s'estomper dans la nuit,
Vois ! Blasé ce soldat sur le fil de l'ennui,
Vois, partir ce wagon, c'est l'amour qu'on emporte…

Holocauste…

Mon cœur est si terreux…, plus rien n'y reste vraiment,
Apporte moi l'oubli, l'espoir d'un sentiment,
Dehors, il fait si froid, ne ferme pas ta porte,
Etends tu la clameur, c'est l'amour qu'on déporte…

Mon silence est un cri, plus rien à espérer,
Qu'allons nous devenir ? Je ne sais plus pleurer,
Echiné par le joug d'une ombre omnipotente,
A son désir, soumis, ne reste que l'attente…

Subsister résigné comment faire autrement ?
Nous n'avons plus le choix, voyons le dénouement,
A genou, supplier une maigre assistance,
Nos enfants sont mourants, plus rien n'a d'importance…

Aurons nous la vigueur d'entrelacer nos mains… ?
Jusqu'au dernier soupir resterons nous humains ?
Ecoute cet écho, il nous nomme…, vermines !
Je ne sais de quel nom, ils désignent leurs crimes…

En d'affreux charniers s'amoncellent les corps,
Epouvantable nuit, aux pieds des miradors,
Sans sépulcre, ce sont…, des spectres qu'on enterre,
On cherche des raisons…, on dit que c'est la guerre…

Je regarde tes yeux pour en saisir le bleu,
J'imagine le ciel dans le bleu de tes yeux,
En cet temps de malheur, Toi ! Mon ultime rêve,
Demeure près de moi, déjà le jour se lève…

……………………………………

Le fracas des obus obscurcit l'avenir,
De mes rires d'antan, j'ai perdu le désir…

Narcissique…

Bannissant de mon cœur l'humaine vérité,
Oublieux, je gravis le chemin amnésique,
Au sommet de l'orgueil, je contemple aphasique
Mon aura vaniteuse offenser l'équité…

D'une ode chimérique, atteint de cécité,
J'exalte, énamouré, la perfide musique,
J'ai l'esprit aviné d'un « Je » métaphysique
Et…, m'absous du péché prônant l'absurdité…

Le faste du renom comme idéal de vie,
Je suis l'homme cupide estimant sa survie,
Sans regard pour m'aimer, je me sens naufragé…

J'existe seulement à travers une image,
Sur un lit d'arrogance, à ce monde, étranger,
Narcissique, avant tout, je recherche l'hommage…

……………………………….

Le ciel, de plomb liquide, écrase de sa masse,
L'infini rachitique, élagué dans sa chair,
Par l'étreinte, exalté d'un horizon désert,
Torride et âcre, l'air s'évapore sans grâce…

Complices…

Je ne puis ignorer ce que mon cœur respire,
Je réciterai fier mon poème debout,
Qu'importe si mon cri dans vos yeux se retire,
Je refuse qu'il soit un esclave à genou…

Je brise l'anathème aux vers de convenance,
Afin de vous piquer, je chanterai Groznyï,
J'en connais le verdict, complice du silence,
Il était une fois un espace banni…

Hier Hiroshima, Prague ou bien Varsovie,
Oradour mon amour, Guernica mon enfant,
Ils vous ont oublié, la mémoire est sans vie,
Tchétchénie, adieu ! Ton présent est absent…

Le souvenir bâtit de vastes servitudes,
Les spectres du ghetto périssent sous les coups,
Les crimes d'états sont de tristes certitudes,
Ainsi sont les puissants : indifférents à tous…

Des cargaisons de chair enlaidissent les terres,
Ne cherchez pas l'enfer ! Nous l'avons inventé,
De Madrid à New York, tous vos démons sont frères,
De Kaboul à Bagdad, le monde est sans bonté…

Tout le long de l'anneau sous le plomb des enclumes,
Les morts et les vivants se tiennent par la main,
Les uns sont au tombeau froids comme des légumes,
Les autres les suivront cette nuit ou demain…

Groznyï ville martyr, ta douleur clandestine
M'interpelle du doigt, de ton index en sang,
Tu tapotes mon cœur et sonde ma poitrine,
La honte sur mon front me dit être vivant…

Païen…

Onirique voyage au pays des voyants,
Homélie exaltée en quête d'authentique,
Incroyant fantastique aux verbes flamboyants,
Prendrai-je le chemin de l'exil poétique… ?

Oserai-je bannir le conforme et le beau…,
De mon cœur, débouter l'aura des convenances,
Exhiber la laideur, entrouvrir son tombeau,
Oserai-je avouer mes toutes mes déviances… ?

Il est venu le temps, je renais soudoyé,
Venez à moi démons, approuvez mon errance,
Apparaître maudit, ce n'est point cher payé
Pour devenir un autre excisant sa souffrance…

Rocailleux, me poursuit l'antique souvenir,
Qu'elle est donc cette voix surgissant d'outre tombe ?
D'un rêve, le tabou devient sans avenir,
De Dieu, je ne connais qu'une clameur immonde…

Rendez moi fortuné, dites moi braves gens,
D'injures, couvrez moi ! Je n'ai pas de morale,
Fier d'être mécréant, je vous trouve indigents,
Pour vos enfants, gardez votre éthique banale…

L'incube pour ami, d'un cri libérateur,
Des absurdes raisons je libère la table
Et…, souillant le linceul du fourbe délateur,
J'extirpe de mon œil le sentiment coupable…

Entendez moi jouir ! Tremblez donc spadassins,
Que vienne l'animal, que la fête commence… !
Madame, découvrez la rondeur de vos seins,
Paraissez enfin nue ! Arrive ma semence…

Grisé par le péché, butinant vos beautés,
Sous mon rire paillard, j'enterre vos mensonges,
Votre orgueil indécent et vos airs contractés ?
Au lointain, je m'en vais renaître de mes songes…

Comme est sublime et doux le plaisir défendu,
En enfer, je chemine épris de Proserpine
Et…, descends dans l'aven à ses jupons, pendu,
Affranchi du sacré, j'en ignore l'épine…

Au potager d'Eden, je cueille l'inédit,
Blâmable, que nenni ! Sans deuil ni chrysanthème,
J'exalte mes désirs et brise l'interdit,
Aux puits des voluptés je ris de l'anathème…

Egoïste vieillard, ton oubli pour destin,
Du fruit originel, à l'aube primitive,
Je m'avine païen ! Et sa chair pour festin,
Je dévoue à l'amour mon âme fugitive…
……………………..

De ce monde, les voyants ! Vous les poètes,
D'où vous vient ce besoin de survivre,
Cachés… ?

Au bout du corridor…

L’obscurité, saumâtre, essouffle ma mémoire,
Avare, le destin referme son grimoire,
J’entrevois, dans la nuit, un sanglant matador,
Là bas, quelqu’un m’attend…, au bout du corridor…

Là, devant moi, déjà surgit la guillotine,
Elle m’épie et…, d’un œil me nargue cabotine,
Délateur, son couteau dissémine l’effroi,
Sur ma nuque, déjà, je sens son métal froid…

Arrive le bourreau, son sinistre attelage,
Il ne sait que penser de mon âme volage,
Expéditif le temps, l’ineffable brigand,
Me toise, monstrueux, m’examine arrogant…

Lancinant, son index tapote sur la table,
M’arpente, indifférent, de sa raison comptable,
Ni triste ni joyeux, malséant charognard,
Aphasique, il émoud son terrible poignard…

Il me pointe du doigt, m’inscrit sur son registre,
J’ai beau mugir, pleurer…, d’une écriture bistre,
Sans lever un sourcil, il énonce mon nom,
A son humeur, soumis, je ne suis qu’un penon… !

O ! Nuit énigmatique, opacité frigide,
Effroyable linceul, suspend ton drap rigide,
Interrompt ton envol, fait preuve de bonté,
De mon souffle haletant saisit l’humanité…

Abroge ta sentence, entrouvre ton œillère,
Met mon cœur à l’épreuve, éprouve sa prière…,
Ecoute cet oiseau, la splendeur de son chant,
L’entends tu… ? Larmoyer son murmure touchant…

Regarde le ! Frémir, d'un soupir erratique,
Le sens tu palpiter… ? De ta main flegmatique,
Touche le ! Le sens tu… ? Gémir, vibrer, crier,
Révolté, t'arboré, d'un mot t'injurier…

Il nourrit en son sein l'ardeur des capitaines,
Il anime en tous lieux le souffle des fontaines,
Fougueux, il est le vent, la vague, l'ouragan,
Le cri des insoumis, l'espoir extravagant…

Même l'élan brisé, d'un élytre, il s'envole…,
Heureux de peu, comblé, sa poitrine s'affole…,
Et…, même époumoné, refusant ta rigueur,
D'une féroce ardeur, il survivra…, rageur !

…………………………..

Qui mieux que la solitude
Peut me dire qui je suis ?
Je n'ai pas de destin
C'est écrit dans ma main,
Seules les rides de l'eau
Me disent être humain,
Je sais être vivant
De par mon inquiétude…

Ecchymoses…

Tuberculeux, le temps s'annonce épouvantable
Et…, de l'aube en haillons, visqueux suinte l'ennui.
Les poumons encrassés de salpêtre, la nuit
Crachote des fragments d'une aigreur détestable…

Je supporte le poids d'une époque innommable,
La terreur et les cris de l'humaine clameur,
J'ai beau prier, pleurer, se répand la tumeur,
La honte sur mon front m'en dit l'insupportable…

Le monde, indifférent, se moque de l'outrage,
Dédaigneux, d'une moue, ignore l'agoni,
Le poète comprend, continûment puni,
Il se sait asservi, réduit en esclavage…

Le félibre exilé par l'immortel enrage,
O ! Père infanticide, entend fort mon déni,
Pourquoi donc me voici de l'olympe, banni ?
Quel est donc mon délit… ? J'en refuge l'adage !

J'égrappe, énamouré, des embruns de blessure,
D'un chétif doigt de craie aux creusets du berceau,
D'une empreinte de sang je chemine sur l'eau
Et souille le feuillet d'obscures flétrissures…

Triste, l'âme s'instruit sur l'objet de la chose,
Solitaire, enquiert l'oracle du tombeau,
Son murmure se lève en quête d'un flambeau,
Ai-je vraiment vécu ? Le ciel est si morose…

Se dépose en mon cœur l'écho démoniaque,
Je gémis mon effort vers l'amour, infléchi,
Je contemple le jour que l'horizon blanchit,
Dans le gris de mes yeux brille le zodiaque…

……………………….

Asthénie…

D'où vient cette araignée, étendue en étoile,
La vie, in extenso, s'est prise dans sa toile…
Contemplez, ô ! Seigneur, cet animal velu
Broder le liseré de ce gouffre absolu
Et…, l'encre, trace d'or de la sainte écriture,
N'émousse pas le cri de l'homme qu'on torture…

Moribond, le soleil s'épuise dans la nuit,
Las, le geôlier baille, insoucieux, son ennui,
En observant l'oiseau s'époumoner d'une aile…
Peux tu t'en souvenir ? Elle était pourtant…, belle
Dans sa robe, au printemps, s'envolant sans corset,
Liberté ! Me dis tu ? J'ai cru l'apprivoiser…

Sous l'étreinte de fer, aux creusets de l'enclave,
Liberté ! Liberté ! Crient les mains de l'esclave,
Liberté, mais il vient…, te l'offrir le démon,
Liberté de souffrir dans l'oued sans limon,
Il passe le voleur comme un buffle sauvage
Et, libre tu seras ! Dans la mort sans visage…

Sans cesse aiguillonné, le souffle de la haine
Infecte les esprits de sa putride haleine,
Dans l'âpre chuchotis, d'un antique refrain,
Il revient au matin aux espoirs mettre un frein,
Dans l'aquilon cruel, je cherche l'étincelle,
Cette femme aux yeux verts que l'on dit éternelle…

……………………………………..

Le monde s'agite
De tout ce qui m'habite,
Sur le tranchant de l'abîme,
Je cherche la cime…

Incurable…

Ecoute la clameur, son souffle génocide,
Elle enfle, elle grandit, colporte la terreur,
Des monticules de terre en racontent l'horreur,
Sans cesse, s'accomplit le geste infanticide…

Comment survivre encore…, autrement que lucide ?
Sans raison ni remords, sinistre procureur,
L'homme est un animal, comme pris de fureur,
Tout le long de l'histoire, il n'est que fratricide…

Dans les yeux de l'enfant s'éternise la peur,
Hypocrite, le monde énonce sa stupeur
Et…, repart au combat…Oublieux, il s'accuse…

A quoi bon se leurrer, nous sommes des damnés,
Incapable d'amour, c'est la paix qu'on récuse,
Pourvoyeurs de tourments, nous naissons condamnés…

……………………………………

Glanant d'un effluve, le pollen d'un parfum,
Je m'éloigne du vécu, de sa morne façade,
Accueillant le désir d'un arôme de thym,
D'un songe, énamouré, mon espoir se ballade…

Renaissance…

Maudite ! Dit l'enfer moi, qui veut la détresse,
Tu corromps mon humeur de ton chant d'allégresse…
Comment faire expier le délit du péché ?
Dans ton rire avenant, mon bonheur s'est niché…

Maudite ! Dit Satan, je combats ta tendresse
Et ma tâche en pâtit, je rêve à ta caresse…
Plutôt qu'aux châtiments, je songe, amouraché,
Aux douces voluptés par ton sein, aguiché…

Maudite ! Dit l'archange, en ce lieu de tristesse,
Me voici dans l'attente espérant ta promesse…
Empressé, j'en épie, à tes yeux, accroché,
Le délectable aveu d'un sourire, ébauché…

Maudite ! Dit le démon, de toi…, je sais l'ivresse,
Corruptrice, en tous lieux, ta présence m'oppresse…
Je ne sais plus juger, à quoi bon le bûcher !
J'ai le cœur transformé…, par ta grâce, touché…

Superbe ! Dit l'esprit, ô ! Sublime prêtresse,
Offre moi ton pardon, je te veux pour maîtresse,
Dans tes yeux, je renais, par l'amour, alléché,
Je t'aime ma divine, autrement…, qu'écorché…

……………………………….

Pour devenir le roi, le roi du macadam,
Je vendrai mon âme au diable…dit le quidam !

Claque le fouet…

Et, claque le fouet ! Sur la peau de l'esclave,
O douleur ! De l'injure offre moi l'abandon,
Du parjure, absout moi, permet moi le pardon,
Ne courbe pas mon front, enlumine l'enclave…

Et, claque le fouet ! Cogne, bourreau, plus fort !
O courage ! Apprend moi l'essentielle distance,
Que je puisse apaiser l'asthénie en silence,
Qu'en mon honneur sauvé, je trouve réconfort…

Et, claque le fouet ! De l'humeur fratricide,
Regardez, ô ! Seigneur, le carmin de mon sang,
Coule t'il autrement que celui du passant ?
Pourquoi, dois-je en subir le prix de l'homicide… ?

Et, claque le fouet ! Dans la main de Caïn,
D'où vient cette rancœur, ne suis-je pas son frère ?
Tout au fond de son cœur, c'est l'amour qu'il enterre,
Du ferment du délit, je n'en comprends aucun…

Et, claque le fouet ! Le fer de l'ignorance,
Humilié, battu, j'en encaisse le prix,
D'être né différent, je connais le mépris,
De mon humanité viendra la délivrance…

………………………..

Vouloir juste que l'on m'accepte,
Juste vouloir que l'on me respecte… !

Culpabilité…

Coupable, l'homme est né, coupable, il périra !
Dans ses gènes, le crime a scellé son empreinte,
Tout le long du chemin, il subira l'étreinte,
Jusqu'à l'ultime instant, l'hydre le poursuivra…

Suspendu sur un fil, entre doute et clarté,
Ange déchu, luttant contre l'obscurantisme,
D'un criminel remords reniant l'ostracisme,
Il cherche dans son âme une once de bonté…

Punissable à jamais, éreinté sous l'affront,
Il ne peut de la paix cueillir la quiétude,
De ses yeux corrompus, suinte la solitude,
Impénétrable, un œil lui fait courber le front…

L'immuable mémoire allaite le tourment,
L'âpreté des douleurs provient des origines,
Dans son cœur, le sectaire a planté ses racines,
Sans cesse, le poursuit l'étrange sentiment…

D'une antique blessure il porte le fardeau,
Ignorant la raison de la longue agonie,
Dans son esprit, le temps a semé l'asthénie,
Le voici, dans l'aven sans repos ni flambeau…

Quelque soit l'horizon, un cynique corbeau
Lui picore la peau d'une humeur exécrable,
Périssable passant, en tous lieux, misérable,
Il portera sa croix…, tremblant jusqu'au tombeau…

La mort ne suffit point comme seul châtiment,
Bannit du paradis par un père intraitable,
De l'amour, l'orphelin sans demeure acceptable,
L'humanité subit son joug continûment…

Pour que vienne le deuil, qu'expire le démon,
Du père ou bien du fil, montrez moi le coupable !
Lequel, de l'anathème, est le vrai responsable ?
Epouvantable nuit, épelez moi son nom… !

Immuable voyage…

J'ai dessiné des ponts, des arches basaltiques,
J'ai peint des arcs en ciel, de flamboyants piliers,
Parvenu sur le seuil de chemins singuliers,
Je me suis endormi sous de vastes portiques…

D'un rêve, j'ai franchi les colonnes mystiques,
Dressés en espalier, de divins chandeliers
Accompagnent mes pas jusqu'aux flots séculiers,
Là, tremblant, j'ai scruté les miroirs prophétiques…

Surgissant de l'aven apparaît le chasseur,
Il me guide du doigt vers l'onde souterraine,
Sur les rives m'attend l'immuable passeur…

Je me sens dénudé par la main souveraine,
Je ne sais de quelle eau sera le châtiment,
Muet, le batelier suivra le jugement…
…………………………

Le monde s'effondre,
L'avenir est en marche,
La vertu s'égare,
La vérité s'éteint,
Prisonnière, sans destin,
La liberté se cache…
Prophète de la proche apocalypse,
De ses larmes, le poète
Enlumine l'oracle…

L'imputrescible soif…

Terrible messager, saumâtre charognard,
O ! Sinistre corbeau délivre ton message,
Crachouille ton venin et quitte mon rivage,
Je sais déjà Pluton aiguiser son poignard…

Pitoyable destin que l'espoir fracassé,
A quoi bon contempler ce morne paysage,
Immuable Charon, ouvre moi le passage,
Puisqu'il faut en finir, abrogeons le passé… !

Emporté par le fleuve, à ce monde, étranger,
De l'insondable aven, je franchis le portique,
Egaré dans l'ennui, sur l'encre désertique,
Immobile, je vogue autrement naufragé…

Condamné, sans pardon, aux flammes de l'enfer,
Plutôt que de courber, humilié, l'échine,
Arrogant, le front haut, provocant la vermine,
Avec tous mes démons, je croiserai le fer…

Styx, monstrueux serpent aux neuf anneaux maudits,
D'avoir par tes yeux vu la belle Proserpine,
Je déclame, le cœur percé par une épine,
L'imputrescible soif des plaisirs interdits…

…………………………..

L'imaginaire comme lieu de passage,
Comment accepter l'indicible naufrage… ?

Fatigues…

Perverse, d'un sanglot, suspendu dans le soir,
Sur la chair, l'araignée aiguise son rasoir,
D'une toile en étoile encorde tout l'espace,
Altéré, le silence en conserve la trace…

Fourbe, l'anxiété corrode les esprits,
Chacun de ses regards affile le mépris,
Apocrite, son œil fonde la défiance,
Acerbe, son relent use la confiance…

L'épaule de la nuit s'adosse à la douleur,
Complices du fléau, des vapeurs sans chaleur
Dispersent les cendrons de l'âme prisonnière
Et…, des larmes de sang épousent la poussière…

La faucheuse conçoit de sanglants corridors
Là, s'entassent des corps aux pieds des miradors,
Tout le long du chemin court la plaie adipeuse,
Le destin déguerpit comme une ombre peureuse…

D'une maigre existence, interdit…, esseulé,
L'amour est une proie, un rêve émasculé,
On prétend que la guerre est un mal nécessaire,
Qu'il nous faut conquérir…, qu'importe l'adversaire… !

De granit ou de bois l'homme usine sa croix,
L'ostracisme pour loi…, l'humanité décroît
Oublieux du charnier…, la conscience factice,
Nos verbes sont muets pour clamer l'injustice…

Les peuples, tourmentés, s'observent sans bonté,
Tangible, la frayeur maintient l'opacité,
Sur les corps, la douleur burine son empreinte,
L'horrible, d'un lacet, en resserre l'étreinte…

Au faîte de sa gloire…, écoute l'orateur !
Le terrible propos du cynique écorcheur,
La bête a fait son nid sur un terreau fertile,
Il dit que la torture est une épreuve utile…

Alors, l'homme, échiné, fatigué de marcher,
S'alite, exténué, bien trop las pour prêcher,
La parole se meurt percluse de souffrance,
Souveraine, la peur répand l'intolérance…

Son écho terroriste exalte le brassier,
L'allégresse et la paix émigrent du rosier,
Il pleut de la rancœur, survient l'onde sournoise… ?
Sinistre est la saison, d'une effroyable ardoise…

O ! Misère pardon, la haine est un poison,
Rien ne peut abolir sa farouche prison,
Otage, torturé par la main mercenaire,
Agonisant le cœur respire solitaire…

Mais de l'âme subsiste un clandestin accord,
Le chant des opprimés possède ses voix d'or
Et…, tant que l'espérance aura des yeux de femme,
Aucune adversité n'en éteindra la flamme…

……………………………

Chaque aube nouvelle,
Est une miette d'espérance,
Chaque matin calme
Est un instant intense,
Chaque heure de paix,
Sans patrie ni frontière,
Est une illusion précaire…

Sans salut…

Les bonheurs d'autrefois sont partis quelque part,
Tous les trains pour ailleurs siffleront sans départ,
D'un garrot, la terreur resserre son étreinte,
Le front des libertés se courbe sous l'astreinte…

Trente écus sans crédit, c'est le prix du délit,
C'est le prix du baiser, de l'amour abolit,
Trente écus sans anneau, c'est le prix en pâture,
C'est le prix des douleurs, de l'ignoble torture…

Les wagons pour Madrid resteront sans retour,
Orphelins, sur le quai nous ferons le détour,
Des fantômes sans nom souilleront le grimoire
Et des lys rouge sang fleuriront leur mémoire…

Trente écus sans un cri, c'est le prix du pendu,
C'est le prix des sanglots, du chagrin suspendu,
Trente écus, c'est le prix du terrible supplice,
C'est le prix de la mort, du démon, son complice…

Les enfants de Caïn se sont multipliés,
Regardez, O Seigneur ! Leurs drapeaux, dépliés,
Accabler l'innocent d'une transe inhumaine,
Ils portent sans regret le flambeau de la haine…

C'est le prix du remords du funeste pécheur,
C'est le prix du pardon de l'auguste prêcheur,
Trente écus sans salut, c'est le prix du parjure,
C'est le prix de l'agneau, du serment qu'on adjure…

…………………………….

L'irrémédiable est une vaste douleur,
Le vouloir être est le cri du cœur…

Injustices…

Si jeunes, mais déjà le cœur plein d'amertume,
Regarde ! Si chétifs les enfants du bitume,
Si fluets et pourtant, le regard si rugueux,
Avant l'âge éreintés, vivant comme des gueux…

A la fois indomptés, farouchement sévères,
Ils bravent l'interdit pour combler leurs misères,
Otages des ghettos, voleurs ou assassins,
Ils posent la question de leurs tristes destins…

Engendrés par un monde, oublieux de l'éthique,
Ils sont la laideur que la société fabrique,
D'avance condamnés, sans pitié ni pardon,
Coupables d'être nés, ils vont à l'abandon…

Orphelins du bonheur, survivants des poubelles,
Le bon peuple s'émeut de leurs fiertés rebelles,
Mais aucun ne comprend leur désillusion,
N'écoute ce sanglot sans consolation…

Ainsi sont les humains, bâtisseurs de frontières,
Les uns sont au plus haut, les autres sans litières,
Pour les premiers le grain, pour les autres la faim,
Quand l'un monte au gibet, les nantis font festin…

Pour les uns le meilleur, pour les autres l'abîme
Et…, personne ne songe à écrêter la cime,
Des wagons d'opprimés languissent sur le quai,
Qu'un monde généreux leurs offre son bouquet…

Regarde ! Si chétifs, les enfants du bitume,
Si jeunes mais déjà, le cœur plein d'amertume,
Ils naissent comme ils vont sans espoirs avérés,
Nous avons les enfants que nous avons créés…

…………………………….

Immobiles témoins…

Les emblèmes divins possèdent leurs voix d'or,
D'immenses crucifix ornent le corridor,
Ils sont là, silencieux, illustrant l'ecchymose,
Sur le lit des douleurs, l'arbitraire se pose…

Morceaux de bois en croix sans aucun ornement,
Funestes croisements d'un triste alignement,
D'ossements et de sang, au bord des sépultures,
D'improbables fœtus composent des sculptures…

Les enfants de la guerre ont le regard ailleurs,
Passent dès le berceau d'incurables voleurs,
L'un a perdu son bras et l'autre la parole,
De la souillure, ils sont le terrible symbole…

A jamais…, mutilés, par la haine, minés,
Orphelins de la paix, jusqu'aux os gangrenés,
Humant à plein poumons d'ajectes pestilences,
Ils dérivent sans fin sur l'eau des violences…

Errant nus, sans parents, par la peur, poignardés,
Des beautés de l'enfance, ils sont dépossédés,
Ils n'ont comme horizon que de naître, victimes,
Qu'importe les motifs, tous sont illégitimes…

Néanmoins survivants mais plus mort, qu'existant,
Immobiles témoins de l'enfer, persistant,
Sans repaire, exilés sur l'axe des souffrances,
De l'humaine folie, ils essuient les outrances…

……………………………..

D'une escarbille s'embrase la poussière,
Voici venu le temps de l'injuste colère…

Concupiscences…

L'innommable pouvoir, d'un élan corrupteur,
Métamorphose l'homme en sournois prédateur,
Pervers, l'usurier, sous son air respectable,
Erige de plein droit l'oukase inacceptable…

D'anonymes tyrans, d'un féroce appétit,
Asservissent le monde au seul nom du profit,
Sans race ni couleur, ils n'ont pour politique
Que l'enrichissement ignorant toute éthique…

D'une raison comptable, odieux dictateurs,
De l'humaine misère, ils sont les exploiteurs,
A quoi bon s'encombrer de préjugés factices,
Qu'importe la façon, il faut des bénéfices…

Apôtres sans remords de la précarité,
Inhumains, voyez les…, semer la pauvreté,
Oyez les ! Banquiers, laquais de la finance,
A d'obscurs intérêts faire vœux d'allégeance…

Pourvoyeurs de conflits, pollueurs et pilleurs,
De la légalité, cyniques magouilleurs,
Le cœur sec, le cœur froid, plein de concupiscences,
D'un libéral projet, créateurs d'indigences…

Victimes du délit, chômeurs et miséreux,
Des larmes du malheur, de ses flots désastreux,
Sans peur ni pitié, nommez les responsables,
D'un juste doigt vengeur, désignez les coupables… !

…………………………………

Délivrance…

J'extirpe de mon cœur l'ineffable tourment,
Je conjugue le verbe avec parcimonie,
Réfractaire aux dictats, j'étripe l'atonie,
Humblement, je transcris la fleur du sentiment…

Au hasard des feuillets, rodant continûment,
De ci delà, glanant des fragments d'asthénie,
Sur l'encre, je m'échine en quête d'euphonie,
J'apostrophe le sens jusqu'à l'écoeurement…

Sans escale, le doute instruit mon ignorance,
Critique, mon regard nourrit mon espérance,
L'un à l'autre, enchaînés, naissent les subjonctifs…

J'égrappe, mot à mot, des embruns d'existence,
J'épanche ma substance au gré des adjectifs,
Délivrant mon esprit, j'abroge la sentence…

……………………….

Je monte et je descends,
J'apprivoise les vents,
Garde un œil ouvert
Aux limites de l'univers…
Sur le fil de ma vie précaire,
J'invente des pas utilitaires,
Les gestes et les mots nécessaires
Pour garder ma raison entière…
Reste mon lien aux choses,
Parfois bleu, parfois morose,
Reste l'essentiel
Sur les ailes du soleil…

Etre de peu …

Ballottés par le flot du céleste chaos,
Des effluves de chair prennent corps en échos…
Enfanté par hasard aux creusets de l'abîme,
Ebrasant le néant, un visage s'anime…

Obscurs fragments épars, particules de sang,
De fer, de cuivre et d'eau…, d'un orgueil insolent,
Esprit incandescent, d'un nom, il se prénomme,
Aux cieux, aux dieux, à tous, il clame « je suis l'homme ! »

Indécent, arrogant, par lui-même…, ébloui,
Fier, le voici debout, s'adulant réjoui,
Ebahi de si peu, partout ou l'œil se pose,
Il maudit, il détruit…, épelant chaque chose…

Il crie, il dit « je suis ! » sur son désir, penché,
Cloîtré dans son esprit, sur son Ego, perché,
Il soumet l'univers à sa concupiscence,
Il veut, dictant sa loi, croire à son existence…

Egrenant sur ses pas plus d'horreurs que bienfaits,
Il oublie, éploré, la raison des méfaits,
Il maugrée, il gémit…, face à l'intolérable,
Il s'absout des délits et plaide non coupable…

Despote, de lui-même à peine satisfait,
Il ne peut s'exprimer autrement qu'imparfait,
Il se noie, il se perd…, magma de solitude,
Eprouvant le regret d'aimer sans certitude…

Etre mortel, naissant d'un verbe inachevé,
De douleur en douleur, par le temps, éprouvé,
Ange ou démon tremblant, face à la mort, livide
Il enduit son tourment d'un souffle fratricide.

Mécréant…

Misérable nombril, béotien paltoquet,
J'exalte de l'Ego les orgies ordurières,
J'abuse, vaniteux, de l'absurde en paquet,
Quel est donc ce poète aux mauvaises manières…

Ejaculant mon encre en long et en travers,
Moi ! L'amant impuissant, d'une vile arrogance,
Lubrique comme un paon, je me pâme pervers,
De mon œuvre pantois, j'encense l'ignorance…

J'écris comme je cours, sans grâce ni beauté,
Macule le papier de gluantes diaprures,
Je me perds en chemin prêchant l'opacité,
Méprisant, me complais d'immondes tavelures…

Je conjugue l'obscur, j'honnis le sentiment,
Inapte procureur, je condamne la rime,
Sans répit discourtois, me voici mécréant,
Apôtre du non sens, adepte de la frime…

Je projette des mots sans suite ni raison,
Ne sachant être clair, l'orgueil pour nourriture,
Je me glose faraud de ma piètre oraison,
D'une prose fétide offense l'écriture…

Je gribouille le verbe à quoi bon m'appliquer,
Une montre pour craie, assis à mon pupitre,
Pitoyable est mon art à quoi bon s'en moquer,
Sans repentir, menteur, je ne fais que le pitre…

Par moi-même aveuglé, je me clame maudit,
Juché sur le pinacle, oubliant modestie,
Je dresse des gibets, intégriste inédit,
Sans procès ni verdict, j'étreins la poésie…

Moi ! Prince du sordide, innommable écrivain,
Je souille la beauté de cette fleur sensible,
Sous ma plume, oyez la ! S'époumoner en vain
Et…, je ris de vous voir déchiffrer l'impossible…

Pour ne point me blâmer, l'on me dit insolent,
Me voici souverain, m'admirant sans vergogne,
A quoi bon discourir, je n'ai pas de talent,
Laissez moi, je vous prie, à ma maigre besogne…

…………………………………….

Oubli…

Sous le poids de l'ennui, le corps à l'abandon,
J'avais les yeux brûlés lorsque tu es venue…
Tu m'as fait l'amour me demandant pardon,
Alors j'ai conjuré ton ombre disparue…

Je n'ai d'autre horizon que ton souffle sous moi,
De souffrir, ton baiser évase la blessure,
Dans le fait de t'aimer je recherche l'émoi,
Sur ta lèvre fleurit l'antique moisissure…

Dans tes bras, mon amour, je vois venir la mort,
Sans demeure, le temps a quitté ton rivage,
Sur le seuil de l'oubli s'épuise mon remords,
La noirceur de la nuit emporte ton visage…

……………………

Espoirs…

Maisons éventrés,
Les tripes à l'air
Maisons dévastées,
La vie à terre…

Racines brisées,
Passé défiguré,
Présent suspendu,
Rêves avortés…

Ruines brûlantes,
Univers à reconstruire,
Ruines à rebâtir,
Si un jour…, revient le désir…

Sordide, l'ombre
Etrangle la paix,
S'envole la colombe
Et s'installe la haine…

Infâme, la bête
Corrode les cœurs,
Misère et terreur
En rapportent l'écho…

Souffrances fratricides
Que le vent emporte,
Souffles putrides
Que la vie supporte…

Sous la fange et la boue
Une bougie frissonne,
Les tyrans passent
Mais aussi trépassent…

…………..

Prisonnier…

En suspend, sous mes yeux, dans l'attente de naître,
Il reste tant de mots que je n'ai pas appris,
De la vie et son eau, de leçons à connaître
Et…, tant de sentiments de mon cœur, incompris…

Dans l'obscur, je le sens chante la poésie,
Zéphyr pour compagnon, amante des nuages,
Du sordide et du laid s'apaise l'aphasie,
D'un écho, mon esprit s'affranchit des rivages…

Apprend moi ton regard, offre moi ce partage,
Dans tes yeux, je veux voir…, la lueur en amont,
Le revers du miroir, la douleur de l'otage,
L'ineffable orchidée exhaler le limon…

Liberté ! Mon amour, sur ta lèvre d'argile,
Se brise le baiser de l'esclave enchaîné,
Mon rêve, mon rameau, sur ton aile fragile,
Avance le bourreau de l'oiseau condamné…

Il passe le voleur comme un taureau sauvage,
Emportant sur son dos mes songes d'avenir,
Ereinté, fatigué, sans ton divin breuvage,
Ma belle, ma clarté, que vais-je devenir… ?

Ma colombe, ma joie adoucit la venelle,
D'une ombre sur les murs apprivoise le ciel,
De l'horizon lointain consent moi la cannelle,
Parfume ma prison d'un effluve de miel…

Dans ma chair, ton sillon apaise le supplice,
Tant qu'une once d'espoir m'octroiera son crédit,
De ton souffle insoumis, je serai le complice,
Aux frontons des prisons, j'écrirai l'interdit…

Mise à l'index…

Du poignet au majeur, tout le long du faîtage,
Comme est belle la main colportant le partage,
Etayant vos propos d'un fade assentiment,
Déjà, je vous entends louer cet instrument…

Je vous vois calibrer d'une rime ordinaire
Et…, contempler la bague entravant l'annulaire,
Le cœur empli d'amour encenser l'univers,
Pied à pied, sur vos doigts baragouiner vos vers…

L'un dira que le pouce a la force du rouvre,
Qu'il se dresse certain quand le doute s'entrouvre,
De la paume, le flatteur, du rugueux parchemin,
L'autre élira le doigt désignant le chemin…

Sans doute avec humour, vantant l'auriculaire,
Le petit doigt en l'air, d'un maintien exemplaire,
Touillerez vous les mots… ? D'arguments contrefaits,
De la poigne de fer, tairez vous les méfaits… ?

Regardez la ! Voleuse, effroyable tenaille,
Complice du bourreau, combien elle est canaille,
Oyez la ! Maintenir la justice à l'écart,
Qui soustraira l'index de sa mise au placard… ?

Ecoutez braves gens, de la peau géographes,
Comme sont inféconds vos naïfs autographes,
Cessez donc d'exalter le conforme et le beau,
Des douleurs de ce monde, exhibez le flambeau … !

La main, quel beau sujet, d'elle ! L'homme se nomme,
Du laid comme du bon, elle s'affiche en somme,
Apôtre ou dictateur, d'abandons en serments,
Elle aime, elle assassine…, absente aux sentiments…

De la chose établie, oubliez le symbole,
Du mièvre et de l'oiseux, libérez la parole,
Autrement que soumis, délivrez, déclamez,
D'un écrit, respectez la main que vous aimez…

Divers fragments inachevés…

Esquif de papier, j'arpente le ruisseau,
Ballotté par le sens, d'un point, d'une virgule,
Au repos, un instant quand la rime bascule,
A mon vers suspendu, je ne suis qu'un roseau…

…………………………

C'est aux sources des mots que je viens m'arrimer,
De « rêver à souffrir » s'inscrit l'appartenance,
Ecrire avec son cœur, lui donner résonance,
L'essentiel n'est t'il pas le sentiment d'aimer… ?

……………………………

De l'espace conquis par mon imaginaire,
Echo de coquillage, emporté par le vent,
Je saisis l'alphabet…, d'un désir évident,
Je bredouille hésitant le verbe nécessaire…

…………………………

Nous rêvions d'oasis et de terre promise,
De célestes jardins dans l'ombre d'une église,
Nous inventions l'amour pour croire en l'avenir,
Nous cherchions le chemin de la paix à venir…

……………………………….

D'un effort vertueux…

Raides versants abrupts d'ardoises, constellés,
Gris raidillons jaspés, mamelons craquelés,
Titanesques rochers, dentures squelettiques,
Eboulis de granit aux fatras chaotiques…

Là…, se dresse amputé, sans grâce, monstrueux,
Le redoutable aven d'un sommet tortueux,
Sur son flanc sculptural, quelques rares broussailles,
Aux rigueurs du climat, livrent maintes batailles…

Les poumons écorchés, par le souffre, éreintés,
Je gravis l'âpreté de ces lieux désertés,
Entre deux éboulis s'énonce la cassure,
Des amas de silex m'en content la blessure…

Rien ne vit, tout survit, tout devient étranger,
Rien ne bouge et pourtant…, l'on se sent en danger,
D'un sabre émorfilé, le vent, sournois, m'enrobe,
Le sol, à chaque pas, lâchement, se dérobe…

Mordu par l'aquilon, sans répit, culbuté,
Luttant, époumoné, contre l'adversité,
Replié sur moi-même, usant d'un stratagème,
J'épouse le terrain contestant l'anathème…

Serpentant le lacis sur toute sa longueur,
Le plus maigre épineux m'offre un petit bonheur,
Un instant de sursis où je reprends haleine,
Un asile émoussant l'exécrable géhenne…

En mon cœur éprouvant la beauté du débat,
J'en omets l'âcreté du terrible combat,
Coudoyant le divin, la douleur de l'abîme,
J'en arpente, ébloui, la rudesse sublime…

D'un effort vertueux, j'apprivoise les monts,
Des obstacles, vainqueur, j'élude mes démons,
Effleurant, échiné, l'orbite du cyclope,
Une joie euphorique, ardemment, m'enveloppe…

Pogrom…

En ces lieux désertés, par le vent, fouetté,
Sculpté, se dresse un œil par la flamme, épointé,
Cyclope émasculé, témoin de la géhenne,
D'un fratricide combat, l'épouvantable scène…

Cataracte, éboulis de corps fossilisés,
D'une étreinte à jamais, pêle-mêle, enlacés,
Par la lave, figés, grimaçants en silence,
Tableau mortifié d'une âpre violence…

Là, d'un glaive de feu, Vulcain le forgeron,
Las de s'exténuer, lui ! L'humble tâcheron,
Exsudant nuits et jours pour un grain de misère,
Dulcifia sa faim d'un combat nécessaire…

Au labeur, condamné pour le plaisir des dieux,
Lui ! Trimant, affligé par la torpeur des cieux,
Cisèle les métaux sous les regards avides
D'un clan d'agioteurs par l'or, rendus cupides…

Longtemps, il endura…, résigné, supporta
Le caprice éhonté, l'impudeur du dictat,
Mais un jour, estimant, mesurant la récolte,
En son cœur spolié s'éveilla la révolte…

Par la famine, aidé, récusant son destin,
Simplement, quémandant son écot du festin,
Il posa son marteau, réclama subsistance,
Aux souverains Ego, clama son exigence…

Le front fier, portant haut son vœu d'égalité,
Il brandit le drapeau de son cœur révolté,
Unissant en chemin les damnés de la terre,
Il maudit les puissants de cet endroit austère…

………………………………

Combats de femme…

Indocile aux désirs de l'homme réfractaire,
Victime de sa loi prônant l'absurdité,
Niant in extenso son discours arbitraire,
Tu mènes le combat de la fraternité…
Revendiquant enfin ta quête identitaire,
Récusant clairement la féodalité
D'un pays gouverné par un clan élitaire,
T'infléchis le carcan de la fatalité…

Bravant les préjugés d'un monde autoritaire,
A l'ordre social atteint de cécité,
Requérant le respect du droit élémentaire,
A l'égale de l'homme, arguant la parité,
Citoyenne de fait, d'un geste salutaire,
Ton sexe clame fort l'indigne adversité…
Exigeant le retrait des décrets grabataires,
Conspuant les raisons de ta précarité,
Tu te poses la question des privautés sectaires,
Evoquant la justice et son vœu d'équité,
De tous ses manquements, tu produis l'inventaire…

Debout, les pieds ancrés dans la société,
Brandissant le flambeau du livre égalitaire…
Femme ! Enfin te voilà, d'une main solidaire
Dégrafant le corset de l'inégalité…

…………………………

Ce que je suis, ce que j'aurai pu être,
De moi, tant d'autres hommes auraient pu naître,
Ce que j'ai fait, ce que j'aurai pu faire,
Tant d'abandons pour si peu de lumière…

L'inutile prière…

Je hante le pays des fièvres sans chaleur,
Tout est gris, tout est froid, d'une rude douleur,
Humble, l'herbe du pré, que la saison opprime,
S'alanguit tristement dans les bras de l'ultime…

Sur le gris chemin court…, la désolation,
Il pleut du grand chagrin sans consolation,
Esseulé sur un clou, l'amour, sans sépulture,
Doucement agonise au gibet sans bouture…

J'en recueille l'offrande en ma main de catin,
J'absorbe son sanglot sur sa peau de satin,
Sa larme m'est désir, j'embrasse sa lumière,
Dans l'écho de son cœur, j'entonne ma prière…

Je supplie à genou le maître de ce lieu,
J'insiste, je quémande une trêve au bon dieu,
Qu'il soit bon ou mauvais, la chose qui m'importe,
C'est qu'il veuille pour moi déverrouiller sa porte…
Que m'importe son nom, fut t'il prince romain,
Une fleur, pas un saint…, pourvu qu'il soit humain !

Dans un livre enterré, sous la cendre et le sang,
Sur un feuillet souillé, j'ai retrouvé l'absent,
Effaré par l'aven, je mesure l'abîme,
De l'espace si grand…, trop lointaine est la cime…

Le vide constellé du Moi crucifié,
Fait de l'être perdu le nom sanctifié…

………………….

En quête de sens
S'épuise ma conscience
Mais, reste ma mémoire
Où s'inscrit mon histoire….

Animal stupide…

Existe-t-il encore un coin de paradis
Où le cœur éternel palpite sans dépits ?
Existe-t-il encore un carré d'herbes tendres…,
Que l'homme a négligé de convertir en cendres ?

Où sont les oasis dont parlent les anciens ?
Ont-ils vraiment vécus…, ou sont ils magiciens ?
Les livres sont si pleins d'épigraphes solaires,
Reverrons nous un jour des étoiles polaires… ?

Si pâle est le soleil, qu'il semble déjà vieux,
Qu'avons-nous fait du ciel dont nous sommes envieux ?
Ses purs flots de cobalt sont d'antiques reliques
Et…, nous levons vers eux nos prières pudiques…

La honte sur nos fronts cumule les retards,
Le chaînon s'est brisé de bien trop d'avatars,
A toujours vouloir plus, plus de biens, de richesses,
Nous n'avons récolté que laideurs et détresses…

Le fardeau des erreurs nous tient prisonniers,
Les herbages d'antan sont d'affreux charniers,
Nous sommes des damnés, les survivants de l'ombre,
En exil, le printemps n'est qu'une empreinte sombre…

Méprisant, ignorant, d'un orgueil prétentieux,
Pastiche de faux dieu, animal capricieux,
Misérable bipède, aujourd'hui tu te nommes,
Seule, l'horreur nous dit, les hommes que nous sommes !

…………………………

De rêves et de souvenirs,
Du passé à l'avenir,
Sur le courant qui m'entraîne,
J'en suis la rivière pleine…

Dépendance…

Le délire, envoûtant, de l'herbe énigmatique
Etreint ta volonté d'un écrou fantastique,
Tu planes, vaporeux, sans voir venir le mal,
Esclave du besoin, tout te semble normal…

L'esprit enrubanné de fragrances mystiques,
Tu glisses, lentement, vers des lieux hermétiques,
Au delà du réel, tu confines tes peurs
Et recherches l'oubli sur l'aile des vapeurs…

Ignorant les méfaits du venin séculaire,
Egaré, dans l'ailleurs, tu te perds solitaire,
Lorsque l'aube parait, tu fuies le sol natal,
Et brûles des encens de musc et de santal…

Les fleurs de l'orient ont des parfums perfides
Tu flânes méjugeant les souvenirs lucides,
De l'aile des senteurs s'estompe le plaisir,
Ne reste de l'Eden qu'un terrible désir…

Te voici parvenu tout au fond de l'impasse,
La tourmente se lève et ton rêve trépasse,
Djinns spectraux, exsudés par d'obscurs laminoirs,
Virevoltent dans tes yeux de grands papillons noirs…

Quémandant, ta pitance en des bouges sordides,
Le manque te poursuit de ses souffles fétides,
Sous le nœud des douleurs, ton espoir, c'est brisé…
Entre deux cauchemars, tu titubes grisé…

L'impitoyable soif a tari l'éphémère,
Pour un maigre festin, tu tuerais père et mère,
Tu tombes dans l'aven somnambule et hagard,
D'incandescents brassiers aliènent ton regard…

La fièvre sur ton front est une corde ardente,
Inhalant le poison d'une lèvre tremblante,
Larmoyant, tu supplies un répit passager,
Un instant de repos, à ce monde, étranger…

D’une lente agonie…

Dérivant sur l’étang d’une morte mémoire,
Je contemple meurtri cet étrange grimoire,
Là, sous mes yeux usés, la fleur du nénuphar,
D’un soupir altéré, s’édulcore sans fard…

Sur le rasoir de l’âge, instable, moribonde,
Esseulée, atonique, incomprise du monde,
Sur une onde stagnante, infertile au printemps,
Sans un mot, elle subit les outrages du temps…

Son souvenir brisé, sans empreinte ni trace,
S’époumone à rester sur la morne surface,
Tranchant, un aiguillon lui triture le cœur,
Inerte sous le dard, elle s’offre au malheur…

Flegmatique, la mort se dénude complice,
Sans larme, goutte à goutte, exalte son supplice,
De la blessure ouverte, essouche lentement,
De sa tige, un à un, ses pétales d’antan…

Au-delà des douleurs, trop lasse pour se plaindre,
Indolente, sous l’acmé trop forte pour l’atteindre,
Sur le fil de l’oubli, d’une blême clarté,
Elle implore, sans voix, l’obscure éternité…

……………………………

Je vais dans les profondeurs,
En Moi, à l’intérieur,
Comme un musicien répète ses gammes,
De mes mots, j’explore mes larmes…

Céleste solitude…

Etirant l'horizon jusqu'à son point de rupture,
Luttant contre le temps, remontant le courant,
Dans l'instant suspendus, provocant la nature,
Ils se tendent la main, d'un d'effort, effarant…

Pour la voir, sur les monts, langoureux, il s'installe,
Elle, pour l'effleurer, sur l'aube, elle s'étale,
L'éraflant d'un doigt frêle, elle lui dit plaintive,
Toi, reclus dans le jour, moi de la nuit, captive…

Devrons nous, mon Amour, nous aimer sans caresse,
J'ai si mal de ton pas s'enfonçant dans la mer,
Je gémis, j'ai trop mal…O ! Terrible détresse,
Aveugle, sans tes yeux, mon regard est amer…

Devrons nous, mon Amour, effeuiller la tristesse,
Nous aimer, seulement, d'un lointain souvenir,
De rester sans ta main j'ai perdu l'allégresse,
Je ne sais où je suis, montre moi l'avenir… !

Devrons nous, mon Amour, de peu nous satisfaire,
Nous aimer sans retour, d'une maigre lueur,
Sans tes mots, sans ton corps, je reste solitaire,
Du besoin, du désir, je ressens la douleur…

Devrons nous, mon Amour, vivre dans l'abstinence,
Nous aimer sans toucher, retenir nos baisers,
Eprouver la langueur, nous rêver sans présence,
Au jardin du chagrin, nous faner, épuisés…

Devrons nous, mon Amour, nous nourrir de peut-être,
D'une vague promesse, effacer nos serments,
Pour connaître l'oubli, nous quitter pour renaître,
Nous faut il de nos cœurs, bannir les sentiments…

D'un poignant chuchotis, par sa plainte, attendrie,
Le regard, embué, d'une blême pâleur,
Elle élit son émoi, d'une voix, amoindrie,
Mon Soleil, je t'en prie abroge ma souffrance…

Ophélie…

Enfant d'un loin pays à la source des grands fleuves,
Enfants de l'oasis où l'homme se ressource,
De ton espérance tu parfumais ma prose,
De ta seule existence tu peuplais mon jardin,
Les éclats de tes rires étaient des colliers d'améthystes
Et tes chants dans l'azur de célestes oiseaux,
Tu étais là, partout, partout en toutes choses,
Sur chaque brin d'herbe où l'amour se dépose…
Du bonheur, l'utile racine et l'écorce tendre,
Du chêne et du rosier, tu étais la sève,
En tes jeux et sourires, je puisais la force nécessaire,
La foi fortifiante et la lumière salutaire,
Tu étais l'enfance, de la paix l'évidence,
De ce monde, le souffle d'innocence…
De ton seul nom naissaient mes fulgurances,
De ton pas, j'avais l'appartenance,
Tes rêves coloriaient toutes mes nuits en bleu
Et de tes yeux jaillissait l'eau précieuse de la vie,
Tu étais Ophélie, mon amour, mon enfant,
Celle, par qui tout est…, tout devient différent…
Puis, du fond des ténèbres où sommeille la bête,
Se leva un vent mauvais,
Oubliant la parole et le verbe essentiel,
Vint l'instant où des hommes déments,
Trop imbus d'eux même pour voir le ciel clément,
D'un glaive sanglant, envahirent tout l'espace…
De grands oiseaux de métal glissent sur l'horizon,
D'un déluge de lave et de plomb,
Ils réinventent l'enfer,
De fer et d'éclairs déferle la tempête,
Un rideau de flammes consume le désert,
Ophélie, tes larmes demeurent impuissantes
Pour apaiser le jour de sa fièvre brûlante…
Jointes dans la prière, tes mains
Sont bien trop fragiles pour le malheur qui pointe,
Le long de tes joues vierges, la douleur ruisselle,
Pour que, dans ton regard, revienne le printemps,
Pour qu'une aile d'oiseau s'y pose sans retard,
Dans le ciel, la vie allume des cierges…

Lorsque se dissipent les nuages,
Q'au loin se retire l'ouragan,
Lorsque retombe la poussière,
Quand sur un lit de cendre
Apparaissent terribles, les sévices,
Quand le cœur mesure l'étendue de la perte…
Endeuillé, l'olivier n'est pas fier,
Sans avoir germés, ses fruits agonisent,
Dans l'oasis, iris et roses sont fanés…
Dans l'accalmie blanche, blanche comme un linceul,
Comme ta peau et l'avenir en deuil,
Comme la colombe lorsque s'éteint son flambeau,
Comme le drap déposé sur ton corps,
Comme ce sourire sur tes lèvres encore,
Comme la mort sur le marbre de ton tombeau…
Blanche et froide comme ta bouche,
Comme la pierre que l'hiver craquelle,
Comme, sur tes lèvres closes ce dernier baiser
Dont je n'aurai jamais la caresse espérée,
Comme ton sommeil où mon rêve perd pied,
Comme à présent devient l'éternité,
Inutile et blanche comme une vie brisée…
Les paupières collées sous la voûte étoilée,
Couverte de fange et de boue par l'humaine folie,
Marquée par le glaive de l'infamie,
Inerte et sans souffle,
Sur le sable, allongée, tu sembles endormie,
A l'ombre des palmiers, sans sépulcre ni mausolée,
S'enfuient désolés tous tes songes premiers…
Au-delà du regret et de ses mornes plaines,
De ses innommables ruisseaux,
Au-delà de l'empreinte que l'hydre a souillée,
Ne restent présentes que ruines et ténèbres,
Ne demeure que le vide et sa vaste douleur…
Dans l'abysse profonde où disparaissent les astres,
Sans conscience du désastre, tu t'es envolée…
Ophélie, tes grands yeux aux murmures bleutés
Ignorent les beautés du ciel et de l'été,
Les voici désormais à tout jamais fermés,
Les voici désormais à la nuit, arrimés…

Oppression…

Chaque fois que le glaive éventre l'innocent,
Que le juge condamne aveuglé par le sang,
A chaque fois que l'homme assujettit son frère,
Que s'érige inhumain le précepte arbitraire,
Quand passe le bourreau sur le fil du couteau,
La corde du pendu resserre son étau…
La noirceur du poteau rehausse le supplice,
Dont le génie humain se désigne complice…
Tout le long des fossés, du chemin éploré,
La loi n'a pas cessé de se dénaturer…
Chaque fois que la croix s'érige en sépulture,
Dans l'écho de ton nom se commet l'imposture,
Le profane verdict de l'être compromis
Souille l'esprit divin du jugement remis…
En berne, l'équité porte bas le flambeau,
L'oriflamme sanglant des martyrs sans tombeau…
De plomb incandescent, d'une fausse exigence,
Le front de l'infamie avilit la balance,
Au gré des intérêts contrefait le peson,
Privilège usurpé, pour les uns la prison,
Pour les bandits bien nés, les voleurs respectables,
Le pouvoir et l'argent réservés aux notables,
Pour les uns le gibet d'un inégal procès,
Pour les autres le droit d'instituer l'excès,
La raison du plus fort est cause de clémence,
L'intègre miséreux reçoit la pénitence,
La chaîne et le fouet, la terreur du cachot…
Ne reste de la foi qu'un rêve sans écho…
Sans conscience ni cœur, aux valeurs sans éthiques,
Notre monde appartient à des seigneurs cyniques,
La crosse du fusil dicte leur vision
Le juste et l'innocent en paient l'addition…
Les versos fracassés par le fardeau du vice,
Sur son trône fangeux dépérit la justice
Et les dieux, sans un mot, contemplent sa douleur,
Misérable, le ciel se ternit sans chaleur…
Seul, demeure le cri, l'ineffable souffrance,
La voix de l'opprimé sur les monts du silence,
Le sceau totalitaire éteint la vérité,

Lâche, l'humanité camoufle sa beauté…
Sonne au clocher le glas de sa maigre espérance,
Etreint sous son carcan ses vœux de tolérance,
Chaque jour, chaque instant, tout le temps continu
Exalte le zénith du puissant parvenu…

………………………

Encore…

Du livre où tout est écrit,
Je sais comment il finit,
Au mot « fin »
La mort clos le chapitre,
Ce mot, je veux le lire debout,
De pas le subir à genou,
Avoir la dernière fierté,
De mon ultime volonté,
Ressentir l'immense regret
De mon existence laissée…
Mourir sans le moindre silence,
Sans en avoir l'intime conscience,
De la mort, ne pas sentir la présence,
Partir d'une fulgurance,
Sans me l'entendre dire
Mais, simplement d'un rire…

Sur les rives du précipice,
A l'heure finale,
Ne pas être absent
Mais mourir vivant…

Ecrire avec l'encre de mes cendres,
D'un ironique sourire tendre,
Je suis peut-être mort
Mais je ne le sais pas encore,
Mais je respire encore… !

Résonances…

Nostalgiques fragments de rumeurs passagères,
Dérivent dans mon cœur des odeurs étrangères,
Tant de rires croisés, de l'oubli prisonniers,
Effleurent mon regard par mégarde, oubliés…

Existe-t-il un lieu sans honte ni défaite,
Une serrure, une clef qui ne soit contrefaite ?
A jamais immobile au seuil de l'avenir,
Sur l'aile des regrets s'éteint le souvenir…

Penché sur le miroir, le temps et son grimoire,
Je recherche le lien enfoui dans ma mémoire,
Le sibyllin passage où dans l'obscurité,
L'espace se réduit face à l'éternité…

Emerge sans passé, sans futur, insolite,
L'impalpable moment où l'âme se délite,
Tout ce que j'ai perdu, perdu puis reconquis,
D'un murmure m'emporte aux sources de l'acquis…

Taciturne besoin d'une trouble tendresse,
L'eau sombre du remords d'un écho me caresse,
Il flotte dans mes yeux des effluves de sel,
Je relis de l'amour l'ineffable missel…

Glisse l'ombre de qui lui- même fut une ombre,
D'une lueur, d'un son s'exulte la pénombre,
De la cause à l'effet le vécu s'introduit,
Là, le passé devient l'encore et l'aujourd'hui…

……………………………..

Dans l'étrange, le ciel bouge, tout avance,
Immense, dans le soir, brûlants, les yeux s'échangent,
En silence, l'azur se confond dans l'orange,
Sur l'encre de la nuit, le crépuscule danse…

Orphelin d'Ophélie…

Blancs comme tes yeux clos, enfermés désormais,
Comme ta paupière à la mort, encollée,
Blanche comme ta main repliée à jamais,
Blanche comme la nuit dans la peine, éveillée…

Blanc comme l'horizon quand le ciel est fermé,
Comme un matin givré, sans éclat ni rosée,
Comme l'épis de blé refusant de germer,
Comme la colombe et sa poitrine blessée…

Blanc comme ce linceul sur ton corps, déposé,
Blanche comme ma voix de t'avoir contemplée,
Blanche comme ta vie et son rêve brisé,
Comme l'immensité par le deuil, accablée…

Blanc comme l'espoir sur l'autel, oublié,
Blanche comme l'hostie en ces lieux, délaissée,
Comme ton avenir par la mort, violé,
Comme l'éternité par l'absence, oppressée…

Blanc comme mon amour sans ta bouche à baiser,
Blanc comme le silence et ton ombre arrêtée,
Comme ce papillon sur ta lèvre, posé,
Blanche à perpétuité comme l'aube attristée…

D'Ophélie, orphelin de ses rires charmants,
Tous mes chants sont muets et ma lyre est cassée,
D'Ophélie, orphelin de son jeune printemps,
La vieillesse m'attend dans l'aurore glacée…

…………………………….

Et le vent…

Se lève l’aube neuve, un fusil comme main,
Croisés d’un temps nouveau, le regard inhumain,
Ne laissant sur leurs pas que misère pour trace,
Douze effrayants saigneurs envahissent l’espace…

Guerriers de l’absurde, ignorant le remords,
La foi pour argument, ils encensent les morts,
Les voici conquérants, par l’or rendu cupides,
Un enfant affamé les poursuit les yeux vides…

Sans comprendre, un enfant entend, terrifié,
Les vengeurs larmoiements d’un père humilié…
Le monde est devenu cet enfant rachitique,
Dans la maigreur du jour, il erre désertique…

Du sépulcre, expulsé…, sur la terre, égaré…,
Acceptant l’infamie, un prophète effaré,
Avance à leur côté le cœur cerclé d’épines,
Sur sa tête se fane un bouquet d’aubépines…

Exhibant, le front bas, ses mains souillées de sang,
Impuissant, il brandit l’oriflamme sanglant…
Quand s’égare l’écho des augustes prières,
Terrible la clameur ceint les cimetières…

Dans le ciel orphelin que des astres défunts,
Comme Judas jadis, des seigneurs opportuns
Ont capturé les dieux, la guerre pour message,
Les voici, les auteurs d’un terrible carnage…

Vestiges du passé, ne reste sur la croix,
Qu’un rêve inachevé, qu’une cendre de bois…
Douze apôtres déments ont réveillés la bête,
Cette nuit, les démons seront tous de la fête…

Des semelles de plomb ont souillé le tombeau,
Pour parole, un fusil, ont soufflé le flambeau
Et barbare, le vent en disperse l’histoire…
Et le vent…, de l’amour, a perdu la mémoire…

L’horizon est en feu, le présent c’est l’enfer,
Il n’est plus un endroit qui n’est pas un désert,
Semences des damnés, dans les cœurs, d’une graine,
S’installe la douleur et s’implante la haine…

Un enfant les poursuit…, de vengeance, affamé,
Un enfant les maudit incapable d’aimer…
Demain ses mains aussi, ses mains prendront les armes,
Les yeux secs, à son tour, il sèmera les larmes…
………………………………

Egide…

Le ciel est une cible,
J’en devine l’invisible,
Assoiffée de vie,
De verres à moitié vides
En verres à demi pleins,
A l’ultime réverbère,
Amoureuse d’une étoile,
Mon âme se tend comme un arc,
J’abats ma dernière carte,
Mon cœur part comme une flèche,
J’en illumine la mèche
Afin que la nuit soit moins sombre
Et d’en éclairer toutes les ombres…

Présent dans les matins blêmes,
Le chant de l’alouette console ma douleur…

L'enfer…

Blanche colombe
Robe sanglante
Maculée de sang
Innocent un oiseau
Volait insouciant
D'un trait de folie
Jaillit un éclair
Et l'oiseau chuta…

Chemise blanche
Sanglante robe
De sang maculée
Insouciant un enfant
Jouait innocent
Un éclair jaillit
Le temps s'arrêta
Et l'enfant chuta…

Ciel d'orage
Morne plaine
Nuages d'encre
Terre de haine
D'une ineffable douleur
D'une clameur infanticide…

L'enfant est l'oiseau
Une étoile au cœur,
L'oiseau est l'enfant
Le cœur percé d'un éclat...

Blanc comme un linceul
Le jour est en deuil…
Rouge l'aube enclos l'horizon
La rancune comme cachot
L'amour agonise…

Il n'est plus d'avenir
Le regard clos
Dans le ciel orphelin
La paupière pour toujours fermée
S'enlacent leurs mains…

D'avoir trop pleurée
Les yeux vides et secs
Défunte la paix
Gît sur les trottoirs du désespoir…

Reflet de l'absence
Immobile comme suspendu
D'une forte présence
Le silence est un cri…

Les plumes encollées
Sur le bitume
L'enfant comme l'oiseau
L'oiseau comme l'enfant
Ne verront pas demain

D'un envol avorté
D'un épis brisé
D'un espoir muet
D'un rêve assassiné
La terre est un enfer…

L'enfant et l'oiseau
L'oiseau et l'enfant
Iront au paradis…

…………..

Désertique…

Sous le balai des vents, la poussière s'embrase,
Flou, le sable divague et…, la dune s'arase,
Quand le souffle s'éteint, que la vague se tait,
Miettes d'éternité, l'immobile renaît…
Ne reste de l'écho du pas des caravanes,
Qu'un parfum épicé sillonnant les monts planes,
Fragrances d'un Eden, d'un passé merveilleux,
Des fantômes parfois s'égarent sous nos yeux…
Liquide, l'horizon, d'une chaleur torride,
Esquisse d'une main trouble un étang placide,
D'impalpables nuées y glissent lentement,
D'éphémères vapeurs s'estompent doucement…
De grands goélands blancs, d'une aile dépliée,
Ravivent les couleurs de la paix oubliée,
Suspendu dans le temps comme pris de langueur,
Tout apparaît serein sous la vaste torpeur…
Illusion précaire, au dos du paysage,
La vérité se perd sous le chant d'un mirage,
Sur le tapis mouvant de l'océan désert,
Le rêve s'affaiblit sans être découvert…
Les cieux trop grands, trop bleus envahissent l'espace,
Trop brûlant, le soleil grignote la surface…
Ne reste que la soif d'un puit évaporé,
Qu'un charognard planant dans l'azur, éthéré…
Et quand survient la nuit, en son ombre latente,
Pas un souffle ne vient récompenser l'attente,
La froide obscurité saisit le voyageur,
De tout son poids l'étreint de sa mince lueur…
L'éternité reprend les fruits de sa lumière,
Esseulé le passant entonne sa prière,
Sollicite le gué menant à l'oasis,
Extirpe du repos l'inutile sursis…
Quand se couche le soir sur la terre jaunie,
Quand plus rien ne survit la souffrance finie,
Quand l'amour se ternit d'un ultime soupir,
Lorsque s'obstruent les yeux, que s'enfuit l'avenir,
Que s'émiettent les os en des temps désertiques,
Ne reste du destin que des corps squelettiques…

A quoi çà sert…

A quoi çà sert de courir après la lumière,
A quoi çà sert…, ma petite Claire,
A quoi çà sert tout n'est qu'éphémère,
Ton fragile sourire se fige immobile,
Le soleil baille d'ennui et s'écoule ta vie,
D'un rêve ombrageux déjà…, le jour s'achève…

Singulière enfant aux heures particulières,
Tu hantes le silence de ta frêle existence
Et…, habille l'absence d'une possible présence,
Dans le vide de ton regard, soupirent des chrysalides,
De maigres lueurs dansent sous tes paupières,
Tu veux croire, toujours, à des jours meilleurs…

Mais…, ton souffle d'amour est un souffle trop court,
Par hasard, il s'estompe dans le bleu de tes yeux,
La buée en efface le trop faible contour
Et le temps…, ignore ce que l'espoir adore…

A quoi çà sert de courir après la lumière,
A quoi çà sert…, ma petite Claire,
A quoi çà sert, tout n'est qu'éphémère…
Ta chaise est vide et sur me lèvres livides,
L'écho lointain de tes rires enjolive mes mots,
Tu ne me connais pas et pourtant…,
Il me semble t'avoir, longuement bercé…,
Tendrement, longuement, aimé…
Tu ne me connais pas
Mais…, de t'avoir longuement regardé…,
Pour toi, ma petite Claire, j'ai le cœur qui bat…

…………………………..

Indigence…

Des mes égarements, j'établis l'inventaire,
Dans mon cœur, tout est froid, d'une maigre couleur,
Sur d'ennuyeux chemins je rode solitaire,
De mes rêves d'enfant j'ai perdu la chaleur…

J'arpente le ruisseau d'une morte mémoire,
De ci de là glanant de pauvres sentiments,
Je rumine sans fin toujours la même histoire,
Je me perds, je me noie en de vains boniments…

Poète, que nenni ! Dérisoire, ma rime
Ne fait que maquiller ma besogneuse humeur,
Sous mes airs affectés, sans talent, je m'escrime,
J'accouche, sentencieux, d'une piètre clameur…

L'étroitesse d'esprit, lentement, m'empoisonne,
Il n'est point de regards qui me soient superflus,
Je ne sais plus parler de l'herbe qui frisonne,
Dites moi la beauté que je n'entrevois plus…

…………………………….

Conte moi…

Etranger à ces temps corrompu par l'image,
J'avive les couleurs de l'encre sur la page,
Fragments épars d'émois rapiécés par hasard,
Mots écrits, délivrés, défeuillés du regard,
Souvenirs imparfaits allaitant ma mémoire,
O ! Livre inachevé, conte moi mon histoire…

…………………………….

Emergence…

Je suis comme posé sur l'aile d'un oiseau,
Je caresse les vents, léger comme un roseau,
Aucun verbe, ne peut me donner consistance,
Seul, le sentiment d'être énonce ma substance…

Rien de concret n'existe, aucun mot, aucun son,
Aucun concept ne sait définir l'horizon,
Je ne suis qu'un écho, résonance du monde,
Voguant sur l'infini, l'insondable m'inonde…

Chevauchant le ressac, porté par l'océan,
Sur l'eau, je vais et viens, sublimant le néant,
Sans contrainte en ces lieux j'ignore les menaces,
Tout reste indéfini, sans adjectifs ni races…

Sans limite, la vie enlumine mon sang,
Le temps n'existe pas, je ne suis que présent,
Les dieux ne sont pas nés, tout ici s'épand libre,
Hybride, mon esprit en toute chose vibre…

Universelle, ici ma respiration
Epouse le cosmos, d'une inspiration,
Dérivant sur les flots, de l'arbre imaginaire,
J'éprouve la beauté d'un monde solidaire…

En cela…, dans cela…, je suis la mer, le ciel,
La rosée au matin…, la terre, le soleil,
De toutes les couleurs, à la fois rose et pierre…,
Je deviens l'océan, le fruit de sa lumière…

Rien ne dit qui je suis, sans visage ni nom,
Je me fonds dans le corps de l'immense poumon,
Les mots ne sont pas là pour séparer les choses,
Tout se mêle, embrasé par l'effet et ses causes…

J'aspire au nouveau monde et je meurs à l'ancien,
Sans passé ni futur, l'existant m'appartient,
En cet endroit, phénix, je renais de l'espace,
Sans empreinte ni trace, immuable…, je passe…

Maturité…

De marbre ou de bois et les bras en croix,
Se dressent des calvaires, la terre est une proie,
Florilège de tombes et forêts de chrysanthèmes,
De mausolées en charniers,
Nul ne sera épargné…

Nous n'avions point assez de misères,
Pas assez d'hivers froids et de rudes déserts,
Point assez de chagrins ni de solitude,
Jalouse de nos privilèges,
De trop peu d'ouvrages et sinistres besognes,
Travailleuse à temps partielle,
Capricieuse, la mort s'ennuyait à mourir,
De s'entendre dépérir, elle cria son bourdon
Alors, généreux, l'homme, pour la satisfaire,
Inventa la guerre…

Novice en cet art,
Peut-être craintif, de la peur de trop mal faire
Ou bien…, de déplaire
A cette femme qui trépignait le corps offert,
Au départ, ses premiers ébats furent laborieux…

Point assez de massacres,
Pas l'ombre d'un génocide,
Juste quelques peccadilles,
De ci de là, seulement quelques tueries…
D'un manque évident de résultats,
En bon actionnaire, soucieuse de ses dividendes,
La mort se plaignit
Et menaça de fermer boutique…

Quand l'on est débutant, à peine adolescent,
Pas facile d'être un bon amant
Mais, quand passe la puberté, on devient fier,
D'être devenu grand, l'on se croit un géant…

L'acquit du savoir faire, de l'expérience,
Demande persévérance…
Il faut de la souffrance pour perdre son innocence…,
Du travail, de la sueur, de la douleur,
Il faut s'arracher le cœur
Pour vendre son âme…

Mais un jour, au sommet de sa science,
Juché sur le pinacle de l'horreur,
Orgueilleux, l'homme s'exclame :
« Euréka ! »
Comme le font les victimes d'un combat perdu d'avance,
Dépitées, les miettes de l'enfance,
Qui encore, s'accrochaient à lui,
Disparaissent en silence…

Adieu rêves de pureté !
Tous les saints seront sacrifiés !
Adieu, bonté, fraternité… !
Que toutes vos valeurs périssent oubliées !
Il n'est pas de plus grande splendeur que celle du pouvoir,
Et, de jouissances plus vaste
Que de pouvoir s'asseoir sur le monde des autres…

Mais il est encore, parfois une voix qui tourmente,
Une lueur de vie, d'humanité qui refuse de mourir,
Une lampe tremblante,
Comme l'écho d'un phare dans la nuit profonde,
Une braise fragile qui se débat sous la cendre,
Rien qu'une étincelle pourtant si brûlante…

C'est une voix de l'intérieur, misérable et frêle…,
C'est la voix d'un ange, c'est la voix des consciences,
Celle qu'il faut faire taire !
Alors, l'homme, mal à l'aise de s'entrevoir coupable,
Invente des machines aveugles, sans âmes ni tourments,
De grands oiseaux de fer conquérants le ciel,
Des têtes nucléaires abolissant les distances…

Parvenu dans la force de l’âge,
L’homme a ses exigences,
Il est devenu le maître, un maître autoritaire,
Un roi, un empereur…
Que dis-je ? O ! Pardon Seigneur,
Un Dieu, le puissant de cette terre…
A son tour, il ne peut se complaire d’une chose imparfaite,
Il somme la mort, sa fatale maîtresse,
Devenue aujourd’hui son esclave,
Sa bonne à tout faire,
A devenir propre, propre et sans odeur,
Presque invisible…, pour dormir tranquille…

…………………………

Le monde ne sait t’il pas… ?

Victimes, quelque soit votre camp, votre sang, toute mort est une amère défaite…

Moi, qui porte un rêve de paix et d’amour, moi qui vous parle de tolérance et de respect, moi qui aime la justice et la fraternité, moi qui porte haut l’oriflamme de la liberté, moi pour qui l’égalité est une évidence, moi dont le cœur est sans race ni frontière…je ne comprends pas…

Je ne comprends pas que les hommes puissent à ce point être aveugles et sourds, destructeurs, insensibles à la misère, aurions perdu les vertus de la parole et du verbe, aurions nous égaré notre part d’humanité… ?

Le monde ne sait t’il pas ? Que les larmes n’ont d’autre nation que celle du désespoir…

……………………..

L'Europe à construire…

Aujourd'hui, nous voici, nombreux, enfin à table,
Il est temps, à présent, d'apaiser le chagrin,
D'accepter nos erreurs et de moudre le grain,
De faire du destin un futur acceptable…

Il est temps de bâtir, d'instaurer l'union,
D'entremêler nos sangs, de déposer les armes,
Devenons citoyens d'un continent sans larmes,
Ayons l'amitié pour seule nation…

De l'est à l'océan, libre et sans frontière,
J'ai rêvé d'un pays de toutes les couleurs
Où l'homme fraternel garderait ses valeurs,
Le respect et l'amour, tout entier sur la terre…

Révoquons la misère et ses rudes douleurs,
Prêchons l'égalité, la justice exemplaire,
Ensemble, élaborons l'Europe solidaire,
Enracinons la paix tout au fond de nos cœurs…

Des rancoeurs de jadis, abrogeons l'anathème,
Je vous en prie, Amis, réunis partageons,
Le sel, le pain, le vin…, trinquons, buvons, mangeons,
Apprenons, simplement, à nous dire : je t'aime !

……………………………

A ma plume, enlacé, de consonne en voyelle,
J'apprivoise l'ambigu, l'ardeur du sentiment,
D'une épure, d'un trait, l'encrier pour amant,
De quatrain en quatrain, le rêve m'interpelle…

Timidité…

Son petit chapeau sur la tête,
Il ne sera pas de la fête,
Il est bien trop seul et triste
Pour que la musique l'invite…

Dans la rue, les gens passent,
Chacun le croise sans même le voir,
La peur de prendre trop de place,
Il s'efface et longe les murs…

Comme une ombre immobile,
Sur un banc, il s'assoit docile,
De chaque regard, en silence,
Il guette un mot, un tout petit geste…

Il attend, il espère la grâce,
Un signe, un sourire,
Une miette d'attention,
D'un ami, avoir la tentation…

Il veut, de la vie ne plus être exclu,
Ne plus rester dans la marge,
Se sentir accepter, aimer,
Rien qu'un peu désiré, estimé…

De la marée humaine
Qui déferle sans cesse,
Comment provoqué le hasard,
Juste accroché un regard… ?

Comment échanger rien qu'un mot
Et de ce mot chasser la solitude ?,
Comment exister pour l'autre
Avec lui, partager des embruns d'existence… ?

Comment mettre fin à l'attente
De cesser un instant de prier ?
Pourquoi la peur de mendier l'amour,
La peur d'être rejeté toujours… ?

Suis-je si différent ?
Dites moi comment faire ?
Donnez moi le courage
D'aborder vos inaccessibles rivages…

N'y a-t-il personne sur cette terre
Pour partager ma main sincère ?
Qui puisse faire ce premier pas
Que moi, je ne sais pas faire… ?

……………………………

Doutes…

J'obscurcis les cieux
Pour en effleurer l'eau radieuse,
Je dissèque la nuit
Pour en sentir le désespoir,
Je soupèse le temps
Pour en chasser l'ennui,
J'enfante le jour
Pour renaître à chaque instant,
Ma pensée se nourrit
Du doute qui subsiste,
La vie en devenir
N'est qu'une route à finir,
Seul l'instant possible
Me dit que j'existe…

Eternité…

Pas à pas la mer gagne,
Peu à peu les roses se fanent,
Là-bas, une fumée noire,
Ici, misère et désespoir…

Prend ma main encore vivante,
Souffle moi des mots d'espérance,
Réchauffe mon corps transi,
Parle moi d'amour aussi…

J'entends le chant de la mitraille,
Je vois des ruines dans la grisaille,
Quelque part un enfant pleure,
Quelque chose me dit qu'il a peur…

J'ai froid, où est le soleil ?
Berce moi de tes mots tendres,
Reste là, auprès de moi encore,
Raconte moi le rêve encore…

La ville n'est plus que décombres,
Dieu ! Comme le fleuve est sombre,
Dans l'air devenu irrespirable,
La mort flotte irrémédiable…

J'entends battre ton cœur,
Crois tu que nous revivrons un jour ?
Je ne sais pas mon Amour,
Je veux t'aimer toujours…

……………….

Mon sang…

A la découverte de nos cieux,
Les mains ouvertes comme des yeux,
Les yeux offerts comme des mains,
Nous avons un même trésor commun…

De toi à moi, la terre en partage,
De moi à toi, la vie comme seul rivage,
Nous sommes les enfants d'une même femme
De ses entrailles est née notre flamme…

La nature ignore la barrière,
Pour elle, tous les hommes sont frères,
Dans la mort nous serons tous poussière,
De la vie, nous partageons la même lumière…

Issu de tous pays même étranges,
Hybrides, les races se mélangent,
Enfants du mystère,
Nos corps se nourrissent de la même matière…

Nos origines ont un tronc commun,
Nos essences sont tirées d'un même vin,
Nos différences sont des richesses,
Précieuse est la sève sans frontière…

Que nous soyons noir ou blanc,
Notre sang a la même racine,
Nos semences portent la même graine
Et nos âmes sont toutes sœurs…

Nos larmes ont toutes la même amertume,
Nos souffrances, les mêmes solitudes,
De l'aurore au trépas
Sur la route, voisin est notre pas…

La couleur de la peau n'est qu'une apparence,
J'ai le désir que l'autre naisse à mes yeux,
Je sais que, tout comme moi, il est homme
Et…, je veux que mon égal, il se nomme…

Egalité…

Sur les gènes,
La nature,
Les étoiles
Le présent,
L'avenir,
Sur toutes les graines
Et sur tous les possibles,
Sur tous les interdits
Et toutes les différences,
Sur tous les rivages,
Ici,
Ailleurs,
Partout,
D'une lettre inédite,
J'écrirai ton poème…

Sur la soie et l'osier,
La luxure des palais,
Sur la paille de l'étable,
La timbale en argent,
Sur le sein maternel,
Le sel de la vie,
D'une lettre nouvelle,
Je clamerai ton poème…

Sur le banc des écoles
Et sur les tableaux noirs,
Sur les blouses pleines d'encre
Et sur le front des écoliers,
Sur les livres et tous les cahiers,
De mon sang métissé,
D'une lettre républicaine,
J'inscrirai ton poème…

Sur le fronton des usines
Et sur toutes les machines,
Sur les exercices comptables
Et sur les dividendes,
Sur les chèques bancaires,
De nos sueurs mêlées,
D'une lettre sociale
Je partagerai ton poème…

Sur tous les hôpitaux
Et les médicaments,
Sur toutes les ambulances,
Sur toutes les ordonnances,
Le sida, la peste, le choléra…,
Du droit de guérir,
D'une lettre sanitaire
Je prescrirai ton poème…

Sur tous les ventres creux
Et sur toutes le tables,
Sur la farine et le pain
Et la pulpe du raisin,
Sur les silos à grains,
De nos fraternités nécessaires,
D'une lettre humanitaire
Je servirai ton poème…

Sur l'eau des rivières,
L'arbre de vie et toutes ses racines
Et sur le flot des misères,
Sur la mer et sur la terre
Et partout dans le ciel,
Sur les nuits de solitude,
Sur toutes les souffrances
Et toutes les injustices
Sur le froid, sur la faim
Et sur la maladie…

Partout où l'homme survit précaire,
Partout où élémentaire
Le respect se perd…,
Sur chaque pierre
Et sur tous les brins d'herbe,
Sur le soleil,
La lune,
Sur ma main, sur ta main,
Dans tes yeux, dans mes yeux,
Dans nos mains de nos yeux réunis,
Dans ton cœur, dans mon cœur
Et dans tous les cœurs,
D'une lettre essentielle
Je graverai ton poème…

Et puis, sur toutes les tombes,
Sur tous les calvaires,
Sur tous les linceuls
Et sur toutes les cendres,
Toutes les poussières,
Sur tous les os,
Dans toutes les mémoires,
Aux portes de tous les cimetières,
D'une lettre éternelle
Survivra ton poème…

…………

De chacun de mes pas, mon œil se réjouit,
D'une aile un papillon effleure ma pensée,
Enluminant les blés le soleil m'éblouit,
De l'amour, au matin, j'ai cueilli la rosée…

Résurrection…

Sur l'aile d'un phénix, planant majestueux,
Vouvoyant le versant d'un effort vertueux,
Epris de pureté, tout le long de la pente,
J'avinerai mes yeux de neige transparente…

J'épouserai le ciel, son azur assaini,
De joie, exulterai dans l'éther infini,
Sur l'océan gelé, d'un mot, d'un geste encore,
J'éprouverai mon âme, errant jusqu'à l'aurore…

J'arpenterai le mont, l'éperon d'acier,
J'irai poser mon souffle au cœur du glacier,
Humant à plein poumons le flots des brises neuves,
J'immergerai mon corps aux sources des grands fleuves…

Sur la terre figée, aucun bruit, pas un son,
Ne troublera la paix embrasant l'horizon,
Quelques fois seulement, ricochant sur les cimes,
Céleste, une clameur frôlera les abîmes…

En cascade, sa voix se brise puis…, renaît,
D'un écho tourbillonne et soudain…, disparaît,
De son souffle argentin, je sertirai l'empreinte,
Tremblant, j'exalterai la beauté de l'étreinte…

Plus loin, sur les hauteurs du pic vertigineux,
Sur le piton blanchi, d'un pur tapis laiteux,
Au liseré du dôme où…, l'air se raréfie,
Ivre de liberté, l'esprit se lénifie…

Tutoyant le sacré, l'azur immaculé,
Au contact du divin par sa force, ébranlé,
Chancelant sous l'émoi, comme pris de vertiges,
J'effeuillerai mon cœur de ses ombreux vestiges…

Un par un, sans regret, les souvenirs passés,
Fluides, se dilueront dans l'espace, apaisés,
L'emprise du silence abrogeant la sentence,
Absous de mes péchés, je ferai pénitence…

Où vont…

Que font les immigrés sur le quai d'une gare… ?
La valise à la main, ils guettent l'avenir,
Tout le monde promis comme un vieux souvenir,
L'omnibus en partance et l'étoile d'un phare…
Où vont les goélands, tous les oiseaux migrants…,
Que l'inflexible hiver repousse des rivages ?
Ils vont vers le levant, vers d'autres paysages
Quérir le ciel clément dont rêvent les errants…

Que font les exilés, si loin à la dérive… ?
Ils tentent d'oublier les murs d'une prison,
Les rires des geôliers…, sous un autre horizon
Cherchent la liberté que les livres décrivent…
Où vont les affamés, tous les enfants perdus
Qui languissent la mort comme une délivrance…
Ils mendient le grain que…, l'on dit en abondance,
Essaimant leurs douleurs sur des sentiers ardus…

Que font les orphelins abîmés par l'absence… ?
Ils rêvent à l'amour, au soleil qu'ils n'ont pas,
Cheminant esseulés sur la voix du trépas,
Ils remontent muets jusqu'aux puits du silence…
Où vont les matelots par le flot submergés
Malmenés par la mer, d'ouragans en tempêtes… ?
Ils glanent dans le ciel des fragrances de mouettes
Ils songent à la terre et s'échouent naufragés…

Que font tous les vieillards assis dans la pénombre… ?
Du regret de jeunesse, ils dorment sans dormir,
Le regard dans le vide, absents au devenir,
Ils captent la lueur dont ils ne sont pas l'ombre…
Où vont les miséreux et tous les survivants
Boudés par le destin, que le bonheur délaisse… ?
De chagrins en sanglots, ils traînent leur détresse,
De ce monde cruel, ils sont les morts vivants…

Que font les éléphants, tous les peuples nomades,
Que la guerre a chassés du paradis premier… ?
Espérant le repos, la fraîcheur d'un palmier,
De désert en exil, tous leurs pas sont maussades…
Où vont tous les nantis, tous les hommes bien nés
Que la chance a bénis le jour de leurs naissances… ?
Quelle conscience ont-ils, du monde et ses souffrances,
De tous ceux qu'en chemin, ils ont abandonnés… ?

…………………….

A ma muse…

Apaise mes tourments de ses infects tyrans,
Prohibe mes démons, ma terrible indigence,
Fustige leurs humeurs, ma triste intolérance
Apprend moi la vertu des nobles sentiments,
Offre moi tes regards, tes hybrides moissons,
D'une larme d'espoir, de plus tendres saisons,
L'intime volupté sur le rasoir de l'âge,
Ressuscite l'amour, tous ces vœux de partage…

…………………………..

Etranger…

Réduit à l'esclavage, il reçoit le mépris,
De son appartenance, il supporte le prix,
Sous d'odieux crachats réservés aux parjures,
Il tente simplement de survivre aux injures…

Il apparaît fautif car il est étranger,
D'être venu d'ailleurs, il devient un danger,
Banni par l'ignorance et objet de tumultes,
Du rejet, du racisme il subit les insultes…

Aveugle, le regard des sinistres bourreaux
Le condamne à jamais à l'ombre des barreaux,
L'indifférent passant l'entrave sans clémence
A l'inhumain fardeau d'une basse existence…

Le charbon de sa chair, sous le fer de l'affront,
Clame l'égalité, la fierté sur son front
Emousse de son sang la raison de la haine,
Apprivoise le feu, l'étreinte de la chaîne…

Sur son corps écroué, la neige du coton
Se fane tristement, le dédain du maton
Ravive le prurit, la douleur de l'offense,
De l'humiliation, il sait la déchéance…

Il porte sur le dos la rude obscurité,
L'empreinte du fouet en montre l'âpreté,
Pour un maigre tribut se prolonge l'outrage,
Moins que rien, il rugit comme un félin en cage…

Aux tréfonds de son cœur subsistent des oiseaux,
Il dessine un monde où les hommes sont égaux,
Libéré, son esprit offre sa différence,
Et assigne les dieux à plus de tolérance…

Il implore dans la nuit, des brins d'humanité,
La force de trouver l'essentiel dignité,
Il chante son nom d'homme, éprouve l'évidence,
Le chemin décousu de la saine espérance…

Sous le ciel, affranchi, sans rancœur ni drapeau,
Son regard porte loin la couleur de sa peau,
De respect et d'amour, dans ses yeux, l'étincelle
Orne de sa beauté l'étoile universelle…

…………………….

Fragments éparpillés…

J'ai trouvé la splendeur sous le glaive torride,
Un filet souterrain nourrit l'olivier,
Fier de sa pauvreté vole un l'épervier,
Une herbe réjouit l'infinitude aride…

………………………….

Et, dans l'éternité, fidèle sentinelle,
Aux portes de la nuit, le long de son sommeil,
Un animal cornu protège le soleil,
D'une larme, la rose éveille l'hirondelle…

………………………..

L'essence de la paix sous un ciel épuré,
Du bonheur retrouvé la demeure sacrée,
J'ai trouvé l'oasis, l'ineffable secret,
L'oiseau bariolé préserve son entrée

…………………………….

Entre deux mondes, assis…

Devant moi, le chemin se perd dans les roseaux,
Un amas de rochers enlace la rivière,
Glissant entre les joncs s'éloignent les oiseaux,
Aux pieds du vert coteau, l'eau s'allie à la pierre…

Sur le rivage, assis…, je demeure indécis,
Sur ma gauche, discrète, une trouée étroite…,
Vers où guider mes pas… ? Tout s'énonce, imprécis,
Un rang d'arbres, penché, converse sur ma droite…

Dans mon dos, un clocher, d'un écho faiblissant,
M'apostrophe un instant, déjà…, le jour s'efface…,
Couperosé, le ciel, d'un carmin vieillissant,
Trébuche moribond et l'obscur prend sa place…

Coupable du déclin, d'un doigt d'encre, la nuit
Grignote le géant…, sur ses pas, circonspecte,
D'une extrême pâleur, une opaline luit…,
Je fouille du regard l'opacité suspecte…

L'ombrage des buissons me désigne, étranger,
Embrumé, son visage épaissit le mystère,
Dans les taillis voisins…, quelque chose à bouger,
Devant moi, la colline est devenue austère…

Epelant l'alphabet de l'espoir, déjugé,
Egaré sur le fil d'un chemin sans empreinte,
Entre doute et clarté, par la nuit submergé,
D'un poème, ânonné, j'apprivoise ma crainte…

…………………..

D'un sanglot, d'un écho, d'une larme en ruisseau,
D'un envol, d'un credo chante comme un oiseau…

Egoïsme…

Pour un morceau de pain,
Pour un morceau de rien,
Pour un verre de vin,
Pour un verre de rien,
Il traîne sa faim,
Il traîne sans fin…
Pour un geste de peu,
Pour encore bien moins,
Pour peut-être si peu,
Pour un peu moins que rien,
Il supplie en vain,
Il supplie sans fin…
Pour rien qu'un regard,
Pour rien qu'une main,
Pour juste un brin de chaleur,
Pour juste un fragment d'existence,
Il mendie pour rien,
Il mendie sans fin…
Pour un morceau de vérité,
Pour une once d'humanité,
Pour un zeste d'amitié,
Pour être un homme,
Un homme parmi les hommes,
Pour un peu moins de solitude,
Pour rien qu'un peu d'amour,
Il nous crie sa misère,
Il crie sans fin
A quoi crier bon crier sa faim,
Nous y sommes indifférents,
A quoi bon le désir d'un geste,
Nous en sommes oublieux,
A quoi bon son amitié
Elle ne nous apporte rien,
A quoi bon l'humanité
Nous n'en avons pas besoin…

Ainsi sont les hommes…,
De leur égoïsme, toujours ils se nomment…

D’une étincelle…

Le divin aurait t’il décidé de mon sort ?
Une porte s’entrouvre et m’invite, intraitable,
Devant moi, un chemin se dessine, impalpable,
Je sillonne, ébahi, l’indécis corridor…

J’émerge, interloqué, d’un terrible sommeil,
A l’oreille, une voix, une femme, un archange ?
Me parle de ma peur d’une façon étrange,
J’ai beau levé les yeux, je ne vois plus le ciel…

Sur la berge, d’un fleuve, immense et limoneux,
Une barge, amarrée à un ponton de glace…
De l’obscur, le laquais me convie à ma place,
De lui, je ne perçois qu’un regard lumineux…

Comme entravée à l’encre opaque de la nuit,
La rive, lentement, s’édulcore et s’efface,
La barque, sans bruit, fend l’immobile surface,
Monocorde, le temps s’époumone d’ennui…

Flegmatique, à la proue, insoucieux, le passeur
Epouse la noirceur de son ombre muette,
J’augure sans la voir sa morne silhouette
Godillant sur le flot d’une calme lenteur…

Venus des profondeurs, d’une extrême pâleur,
Flottent de ci delà, des miettes de mémoire,
Sous l’aile de l’oubli s’estompe mon histoire,
De présent en ces lieux, je n’entends que mon cœur…

Homme d’un froid métal, le sens tu palpiter ?
D’un écho rebondir…, animer d’une ride
L’eau triste de l’aven, il n’est pas que timide,
Nulle douleur, nul deuil ne peut le garrotter…

Sans dieu ni suzerain, rêvant d'éternité,
Il puise son ardeur aux sources primitives,
Insoumis aux tyrans, à leurs lois punitives,
De son souffle de vie il maudit l'effronté…

D'une vive étincelle il corrode ses fers,
Il pleure, il marivaude et nargue les ténèbres,
Défunts ! Pour vous gardez, vos éloges funèbres,
Voyez le ! Gai pinson survivant aux enfers…

………………………………

D'un rêve…

A toi, je veux paraître,
De toi, je peux renaître,
En toi, je veux exister
Et…, ne plus jamais pleurer…

Ne plus connaître le deuil
Et sentir battre ton cœur
J'aime t'écouter,
Tu me fais rêver…

Tes rêves sont mes rêves,
J'en désire la trêve,
Aux aurores qui s'achèvent,
D'autres…, déjà se lèvent…

……………………..

Tristesse…

Le jusant, d'un embrun, frôle l'âme des choses,
Le ciel est enchaîné sur le miroir de l'eau
Et…, c'est les yeux marbrés, transpercés d'ecchymoses,
Qu'il se voile éploré d'un saumâtre rideau…

Des perles de chagrin écaillent le silence,
Sur l'aile des douleurs s'éparpille l'ennui,
Indolent, d'une valse, il trouve consistance,
De blafardes lueurs envahissent la nuit…

Des effluves de sel corrodent l'espérance,
Sans ancrage avéré rode le souvenir,
Les poumons encrassés, le rêve devient rance,
Trouble, sa résonance entrave l'avenir…

Dans l'alcôve des mots, une lampe, immobile,
Appesantit l'écho de l'être disparu,
D'un ultime reflet sur la trame, fragile,
Nostalgique, s'inscrit le chemin parcouru…

Lorsque sur la psyché se dessine l'abîme,
D'un frêle doigt de craie en mon cœur, élimé,
Le poème renaît d'une épitaphe intime,
Je n'ai pas le regret de t'avoir tant aimé…

…………………………

Déjà tombe le soir, il est temps mon ami
De se dire au revoir. La paupière close,
Tu me donnes congé. Dépité par la chose,
Sur le seuil de l'oubli, je te laisse endormi…

Hyperbole…

Le vide comme effroi, d'un rêve, énamouré,
Le besoin de paraître épouse des chimères,
Tout le long du chemin, par la mort, apeuré,
Famélique, l'esprit se nourrit d'éphémères…

Pourquoi donc le désir d'exister, autrement… ?
A quoi bon quémander le plaisir élitaire,
Tout espoir est douleur, qu'étranger sentiment,
C'est un autre, il te ment ! Et te rend solitaire…

Qu'importe le reflet, le visage sur l'eau,
Il se trouble, il se perd…, il n'est pas séculaire,
A l'endroit, à l'envers, il ne fait que le beau,
Futile, d'un revers, il n'est pas solidaire…

A quoi bon définir, conjuguer l'imparfait,
Le verbe être au futur, aujourd'hui s'éternise,
L'avenir est absent, le regret contrefait,
D'oublier le moment, l'existant agonise…

Apocryphe est le temps, tout demeure, constant,
Chaque chose s'épand…, d'une quête d'osmose,
Tout s'éteint, tout renaît, tout s'unit dans l'instant,
Seul, le regard humain en perçoit l'ecchymose…

Tout juste éclos, déjà s'enfuit l'étonnement,
De désir en désir s'annonce le caprice,
A peine satisfait qu'il se montre inclément,
Illusoire, la quête en accroît la matrice…

Encore ! dit l'Ego, sa raison pour autel,
Epoumoné, le cœur objecte, je m'essouffle,
Laisse moi respirer, tu n'es pas immortel,
Frivole, sans répit, ton orgueil te boursoufle…

De la vie, oubliant l'ineffable cadeau,
Exigeant toujours plus, déclamant ta démence,
De la soif, constamment, tu portes le fardeau,
Au chagrin, adossé, tu corromps la semence…

Tristement nasillard…

Au gibet du destin, ô ! Combien de blessures,
D'improbables bonheurs et d'espoirs clandestins,
Suspendus, moribonds comme menus fretins,
S'épuisent, sans espoir, atteints de moisissures…

Sournoisement, guettant de moindres vomissures,
Arpentant la douleur, de saumâtres catins
Rançonnent le passant en quête de butins,
Ne reste de l'amour que des éclaboussures…

Sur le sable, échoués, par le flot, apportés,
Quand le ciel tout entier gémit sa solitude,
S'époumonent, muets, des oiseaux mazoutés…

Lorsqu'à l'ultime verre échoit l'incertitude,
L'on entend seulement, tristement nasillard,
Le long gémissement d'un sombre corbillard…

………………………………

J'emporterai dans mon cœur la misère du monde,
Dans ce triste caveau, j'enfermerai l'immonde,
Allez ! Riez, chantez, prenez vous par la main,
D'allégresse, dansez ! N'attendez pas demain… !

Ennui…

A quoi bon, de mes yeux, assécher le ruisseau,
Si je ne puis trouver la vertu du courage,
Il me faut résister aux douleurs de l'outrage,
De mon cœur, extirper la lame du ciseau…

Ma volage beauté, sur ton aile d'oiseau,
Emporte mon tourment, offre moi ce partage,
De ton souffle inconstant, je demeure l'otage,
Sans tes bras pour m'aimer je ne suis qu'un roseau…

Le joug de ton absence évase la blessure,
Absout de mon sanglot la rude meurtrissure,
D'un regard, d'un baiser, blanchit le sentiment…

De ta chair sur ma chair je préserve l'empreinte,
Abroge du fardeau le présent de la plainte,
De ton corps alangui je veux rester l'amant…

………………………

Montre moi mon orgueil que j'en fasse le deuil,
Epure son dédain, voit le d'un mauvais œil,
De tes effluves d'encre essarte sa superbe
Trace lui des chemins, fait le renaître au verbe… !

RESPECT…

Enfant du silence
Enfant de la différence
Le regard ailleurs
Je suis né par hasard
Mon présent est souffrance
Mon futur sans espérance

Comme tous les autres enfants
De l'amour je suis l'enfant
Mais les autres courent
Et moi, je reste immobile toujours
Mauvaise naissance
La faute à pas de chance

La démarche incertaine
Les pensées lointaines
Aveugle à la rue
Ou les pas tordus
Je n'ai pas demandé à naître
Je n'ai pas demandé à être

L'existence en rupture
La pitié comme blessure
Résister à la tentation
Refuser l'étroite vision
L'hypocrite expression
Des sourires de compassion

Vouloir juste que l'on m'accepte
Vouloir juste que l'on me respecte
Car plus que le handicap
Auquel je m'adapte
Je souffre du mépris
Qui me refuse vie…

Je t'écris…

Je t'écris Palestine
Car tu as mauvaise mine,
Jadis terre promise
L'olivier agonise…

Je t'écris Palestine,
Jadis terre divine,
Ton étoile est rouge sang,
La douleur s'éternise…

Je t'écris avec le sel de mes larmes,
Simplement, faire taire les armes
Apprivoiser la blessure,
En partager la morsure…

J'écris sur le fil de l'espoir,
Le cœur marbré d'ecchymoses
Afin que les choses bougent
Et que revienne la colombe…

Je t'écris au nom de tes enfants,
Fantômes de l'histoire,
Au nom de la mémoire,
De toutes les âmes perdues…

Je t'écris ma détresse,
Accepte ma caresse,
Réconcilie les Dieux,
Nourrit toi, de ciel bleu…

Je t'écris mon amour,
Ma tristesse de chaque jour,
D'une main empoigne la paix,
Cette paix, qui me fait tant rêvée…

Je t'écris le rêve,
Donne lui des embruns d'existence,
Réunit les hommes de bonnes volontés,
Tant d'étoiles brillent dans mes yeux…

Déliquescence…

Jusqu'au point de rupture écharper le silence,
De sa fibre, exhiber l'horrible pestilence,
D'une clameur utile émonder l'indécent,
Qu'il cesse, l'outrageant, de se dire innocent…

D'un mot actif, jasper l'objet de sa substance,
Humble, pour une fois, qu'il fasse repentance,
Qu'il comparaisse enfin coupable de l'affront,
Que son indignité s'affiche sur son front…

Homme de peu, nabot frapper d'indifférence,
Pour le cri du défunt un peu de déférence,
Cesse donc de passer oublieux du méfait,
De ton maigre destin te monter satisfait…

Une fois, défends toi de détourner la tête,
L'horizon est désert quand s'enfuit l'alouette,
Egoïste, ton cœur n'est qu'un ru sans limon,
De te taire, crois tu désarmer le démon…

Il t'épie, il sourit de ta désinvolture
Et…, durant ton sommeil, sans remords, il torture !
Alité, lâchement, à l'abri du danger,
Complice, tu te dis « ce n'est qu'un étranger ! »

Effroyable, entends tu la rumeur inclémente,
L'inconcevable plainte égrener sa souffrance ?
Ignorant le martyr fléchissant sous l'effort,
Tu te plais de louer ton indigent confort…

Voit là bas ! Au gibet un pendu se balance,
Voit ton âme mon frère, obscène, elle s'élance…
D'un oubli, rassurant, le « Je » pour seul pronom,
Elle se noie insipide en des avens sans nom…

Repentance…

Juché, sur ton pinacle amoureux de chimère,
Hissant haut l'étendard d'un pronom éphémère,
D'un « Je » travestissant l'âpre réalité,
Tu ne fais qu'épeler ta propre vanité…

Emphatique, esbroufeur, prince de l'artifice,
Te pensant existant sous un masque factice,
D'un reflet, aveuglé, d'une image, entiché,
Tu déclames ton Moi d'un dédain affiché…

D'un récit, s'adoucit l'humaine solitude,
Insolents, tes ergots, menteurs par habitude,
Exigent de la gloire une once de chaleur,
Sous un verbe ampoulé t'occultes ta douleur…

Obscur fragment de chair, fils maudit de la terre,
Exclut de ton esprit le démon délétère,
Apprivoise ta peur, cesse de t'opprimer,
D'être mortel passant n'empêche pas d'aimer…

Nul ne peut amender la destinée écrite,
A quoi bon arpenter le chemin hypocrite,
Oublieux se claustrer dans un lieu perverti,
A l'apparence, l'amour n'est pas assujetti…

De ton cœur fait jaillir l'or que l'Ego lamine,
Puise l'eau de la vie aux creusets de la mine,
Essouche ton orgueil de sa perversité,
De l'enfant de jadis retrouve la beauté…

…………………………..

Sans clémence…

Atone, sur son front se fane l’aubépine,
Du pistil de la fleur ne reste que l’épine,
De la stable douleur que ressent l’oisillon,
Une larme de sang évase le sillon…

Sur le seuil du gibet clopinant sur une aile,
Précaire, le voici sur l’horrible ficelle,
Le tempo de son souffle éparpille l’ennui,
En lambeau, l’horizon s’épuise dans la nuit…

Priant à chaque pas la clarté grabataire,
Asservi par le ciel, il rode solitaire,
Au filin, enchaîné, se balance un pendu,
Regarde sur la croix ! L’innocent suspendu…

Nommant le Golgotha, l’écho d’un cri sauvage
Reconduit le tourment de cet enfant trop sage,
Eraflant le granit du sublime tombeau,
Un sinistre corbeau lui picore la peau…

Allons viens, il est temps ! D’abroger la sentence,
De l’injuste supplice absout la pénitence,
Pourchassant dans ses yeux une once de beauté,
Du bourreau, je requiers un peu d’humanité…

………………………..

Jardin imaginaire, à cheval sur le temps,
Paradis suspendu, d’un éternel printemps,
D’herbes folles, de fleurs encloses d’opaline,
Un monde incandescent embrase ma poitrine…

Rien n’est vrai, rien n’est beau,…

A mon Ego, soumis, j’encense l’apparence,
Tous mes bons sentiments éludent mes tourments,
Ma parole n’émet que de fades serments,
Rien n’est vrai, rien n’est beau, j’en perçois l’évidence…

A quoi bon me leurrer d’une bonne conscience,
Entravée au quatrain, l’aile du papillon
N’a que faire des mots, du sublime aiguillon,
Eurythmique, mon vers ne dit pas sa souffrance…

Du cristal aiguisé, j’omets la résonance,
Ebloui par son feu, j’éponge sa douleur,
Futile, mon poème alimente l’horreur,
Complice du méfait, j’entretiens le silence…

Je me suis égaré sur l’eau des convenances,
Des affres de l’esprit, je contourne l’écueil,
Insipide, mon verbe étale son orgueil,
D’un subjonctif présent, j’étale mes outrances…

Poète ! Cesse donc de chanter l’ignorance,
Des clartés du néon enlumine l’obscur,
L’éphémère frisson de l’ombre sur le mur,
Tout l’effroi suspendu sans forme ni substance…

………………………………

Regarde …

Regarde l’univers !
Ce monde est un désert…
Je n’en connais que de longs hivers,
J’ai froid de sa misère,
J’ai besoin d’un ailleurs,
Pour retrouver ta chaleur,
Offre moi ! Une autre terre…

La chair du poème…

Verbe émancipé sous le feu du désir,
Inflexible besoin, enlumineur d'instants,
Impalpable rumeur aux visages, flottants,
Déclinant mon humeur, entre doute et plaisir…

Résonance d'un monde insoumis à ma plume,
Echo d'encre, imparfait, d'un sentiment rêvé,
Stigmate édulcoré, murmure inachevé,
Solitude de l'être, impression posthume…

Orgueil, douleur du Moi, conjurant le néant,
Lacis confus de mots exhumés dans la fièvre,
De l'âme, la peinture inconsistante et mièvre,
Trouble reflet menteur s'exhibant indécent…

De l'esprit, le délire, en quête d'existence,
Maculant le papier sous un masque trompeur,
Apprivoisant la mort, l'ineffable terreur,
D'un signe, d'un écrit se donnant consistance…

Espoir d'éternité, sous-jacente catin,
Cheminant sous la prose, ébrancheur d'impuissance,
Insatiable l'Ego cherche reconnaissance,
D'un rêve de grandeur apaise son destin…

A quoi bon me berner sur le sens du poème,
Il est temps d'avouer l'obscène vérité,
A cheval sur ma rime, épris de sa beauté,
Toi qui me lis ! D'un mot…, me diras tu… ? Je t'aime… !

………………………………

O ! Soupir…

O ! Louvoyant soupir, tu ne fais que gémir,
Tu ne sais que languir les parfums de la rose,
Le torse moucheté d'une vaste ecchymose,
D'un arôme de thym, tu ne sais plus frémir…

Otage, d'un miroir, la fleur, sur lui, s'épanche,
Etrange ritournelle, insolite avenir,
Androgyne beauté, d'une ride à venir,
Narcisse se larmoie esseulé sur sa branche…

Amoureux d'un reflet, sur lui-même, penché,
Il contemple, charmé, ce sublime visage,
De la grâce de l'eau, succombant sous l'hommage,
Il ne voit, ébloui, que le masque couché…

Mot à mot, sans écho, l'instant se liquéfie,
L'intemporel passant ignore sa langueur,
Il escorte le jour, garant de sa longueur,
Se moque du gibet que la mort…, édifie…

Narcisse, ne sent pas la griffe du blizzard,
Le givre recouvrir sa blonde chevelure,
Il ne sent se creuser la terrible blessure,
La faucheuse élaguer les âmes par hasard…

Se complaisant de peu, de sa seule personne,
Orgueilleuse statue, il est là ! Sans bouger,
Il n'entend pas le cri de son cœur naufragé,
La source se tarit …,, déjà minuit bourdonne….

……………………….

Spleen…

Du miel et du soleil j'ai perdu la caresse,
Le parfum des fleurs s'évapore anodin,
Les plaisirs d'autrefois s'évadent du jardin,
Dans l'antre de mon cœur, il pleut de la tristesse…

Dérivent dans le ciel de douçâtres soupirs,
Sur l'aile des regrets vient la mélancolie,
D'une ride, en secret…, se fane l'ancolie,
D'un grisâtre cheveu s'estompent mes désirs…

De l'ennui, je ressens la vive solitude,
Sur la crête de l'âge, assis, désarçonné,
Brumeux, le souvenir s'efface époumoné,
Saumâtre et sans plaisir se répand l'habitude…

Tous les oiseaux chéris s'envolent chaque jour
Et…, le verger se tait dans l'aurore anémique,
Plus un chant ne surprend mon esprit amnésique,
L'alouette s'enfuit quand le ciel est trop lourd…

Plus un rire n'émeut les roses léthargiques,
Un sinistre corbeau plane sur l'horizon,
Dans la morne saison, sans présent ni moisson,
J'arpente le chemin des espoirs nostalgiques…

S'atténuent dans mes yeux, tous les bonheurs anciens,
Laconique et muet, le printemps se délite,
Tout ce que j'ai conquis…, feuille à feuille, me quitte,
A l'absence, encordés…, tous m'échappent sans liens…

L'automne me soustrait à l'eau vive du fleuve,
Solitaire, je prie à l'ombre d'un roseau,
Mon regard se morfond sur les rides de l'eau
Et glisse vers la source où mon ennui s'abreuve…

…………………………

Etreinte désertique…

Un sabre de granit décapite le mont,
Jusqu'au bas du ravin où se brise la cime,
L'éboulis chaotique emprisonne l'abîme,
Pas une ombre ne vit sous l'aile du démon…

Le ciel d'un plomb liquide écrase de sa masse,
L'infini rachitique élagué dans sa chair,
Par l'étreinte exalté d'un horizon désert,
Torride et âcre, l'air s'évapore sans grâce…

Insolite beauté d'un masque ravagé,
Tout est démesuré, d'une vaste misère,
Tout est grand, étranger, revêtu de poussière,
Le paysage entier semble à jamais figé…

O ! Terre vérolée, enclose d'ecchymoses,
Sur ta pente lépreuse, insoumise au hasard,
Ton austère noblesse enrichit mon regard,
Ta rudesse orgueilleuse enlumine les choses…

Ici tout est rugueux et pourtant tout est beau,
Aucune vanité ne corrompt l'espérance,
Les valeurs de la vie élisent l'évidence,
L'eau rare et précieuse en porte le flambeau…

J'ai trouvé la splendeur sous le glaive torride,
Un filet souterrain rafraîchit l'olivier,
Fier de sa pauvreté, s'envole l'épervier,
Une herbe réjouit l'amplitude torride…

……………………

D’une voix, d’un écho…

En moi-même, esseulé, de dédain recouvert,
Sur une île, interné, je vivais comme un ver,
Sur un rude récif de silex, sans mémoire,
Mon regard était clos et mon cœur sans histoire…

Ebloui, d’un reflet, je dormais éveillé,
D’un sourire, béat, j’étais émerveillé,
Bercé, par l’eau putride inondant l’apparence,
J’allais combler, ravi, baigné d’indifférence…

Ignorant, la laideur de mon noir corbillard,
Je t’ai vu, de tes dents, déchirer le brouillard…,
Profaner mon Ego, ma pensée amnésique,
Interpeller l’humain, mon esprit léthargique…

Me désignant du doigt de ton souffle moqueur,
J’ai senti ta lueur tarauder mon humeur,
J’ai perçu dans ton cri, désossant le silence,
Aiguisé comme un dard, le mépris de l’absence…

Qu’il est âpre, au matin, d’entrebâiller les yeux,
De soudain, discerner son visage odieux,
De sentir dans son cœur, une frayeur coupable,
Sans rimmel, de se voir, de l’amour, incapable…

Lucide, du néant étreignant mon regard,
A mon tour, me voici, dans la douleur, hagard,
Sur l’onde du remords, ricochant en cascade,
Une voix, un écho me réveille maussade…

……………………….

Et même, si le fruit est un nectar charnu,
Amer sera le vin à l’automne venu…

Différence…

Les membres atrophiés
Le hasard pour destin
Le regard terrifié
Et l'espoir prisonnier
Au mépris condamné
Sans avenir ni présent
J'arpente la vie
Tremblant à chaque instant
Ce n'est pourtant pas un crime
D'avoir le corps mal né
De devenir infirme
Ce n'est pourtant pas laid
De ma seule apparence
S'installe le silence
De ma seule présence
J'enfante l'absence
Pas facile d'être
Un homme singulier
Simplement d'apparaître
Dans la vie différent
Alors vient l'habitude
Des sourires narquois
La profonde solitude
De ne savoir pourquoi
Puis vient la servitude
La gêne pour compassion
La triste amertume
Et sa fausse attention
Les gestes de pitié
Les yeux qui autrement
Me regardent curieux
Me blessent d'un regard
J'éprouve en mon âme le regret
De ne point paraître
De ne pouvoir simplement exister
Comme je voudrai être…

D’une valse lente…

Elle, tristement belle, ondule sur sa tige,
Lui, vacille, soudain, comme pris de vertige,
Elle, l’entend, chuter, lourdement dans l’ennui,
Lui, l’écoute pleurer, désarmé dans la nuit…

Elle et lui, suspendus, éthérés dans l’attente,
Elle et lui, l’un dans l’autre, en une ombre latente,
Si présents et pourtant languissants, d’un instant,
Néanmoins si absents, d’un silence, inquiétant…

Elle, esseulée, errant, doucement chagrinée,
Lui, perdu, s’avinant d’une rose fanée,
Elle et lui, par l’amour, l’un à l’autre, enchaînés,
Dépendants, chuchotant des écrits surannés…

Dérivant, sur l’écho d’une valse indolente,
Dans le cœur des amants chante une douleur lente,
Elle et lui, séparés, d’un aveu, d’un serment,
Allaitent le chagrin, épris du sentiment…

Au jardin des regrets, le sanglot de l’empreinte
Epoumone en secret le désir de l’étreinte,
Elle et lui, d’un parfum, tendrement amoureux,
S’enlacent dans le temps d’un soupir langoureux…

……………………………………

Tu penses, qu’il y a un ailleurs,
Un ailleurs meilleur,
Un espace de bonheur…
On se le dit
A l’infini…
Pour avoir moins mal,
Pour être moins pâle,
Pour croire à demain…

Sur la pente accroché…

Décapité, scalpé par le dieu de la forge,
Eventré, mutilé du talon à la gorge,
Gangrené, par le souffre et ses relents d'aigreur,
Majestueux lépreux miné par la douleur…

D'une apparence sombre, enrubanné d'escarres,
Ecrasant le vallon de ses pentes bizarres,
Se dresse le témoin du flot intemporel,
Ici, naquit jadis, le monde originel…

Mamelon érodé par la rumeur de l'âge,
Enlaçant à lui seul l'antique paysage,
A la fois imposant, dénudé, dépouillé,
Côtoyant le brouillard sous le ciel, esseulé…

Sur ses flancs escarpés, couverts de cicatrices,
Insoumis, maints bouquets multiplient les caprices,
Rosaces d'épineux aux membres tortueux,
Chaotiques bosquets aux parfums capiteux…

Lacis d'herbes, de fleurs, fouillis de thym, d'épices,
Métissage d'odeurs, d'effluences complices,
Tapis ébouriffé, frémissante éclosion,
Altérant l'âpreté de la roche en fusion…

Aux creusets du volcan, de son puit séculaire,
Sur la cendre et le sang du rocher millénaire,
Ignorant la rumeur du dragon endormi,
A la pente, accroché, tout un peuple frémit…

………………………..

L'inachevé m'attend sur la route, accroupi,
Le corps multiplié, le temps c'est assoupi…

Complainte de vie…

Un pas, un chant, un temps, tempo, comme un écho,
Une plainte autrement, comme un air de fado,
Ondule à contre temps, tourbillonne, éprouvante,
Lancinante, une voix, virevolte, émouvante…

Du silence renaît, comme un galet de sel,
Ricoche, d'un hoquet, sur l'eau du carrousel,
Vive fantasia bondissante, envoûtante,
D'une rude douceur, tendrement éreintante…

D'un sanglot saisissant, d'une larme en ruisseau,
D'un envol, d'un credo chante comme un oiseau,
S'élance, se suspend, oscille sur sa branche
Puis, d'un instant de paix, ondule de la hanche…

Soyeuse, entre deux cris se répand la langueur,
La voix retient son souffle estimant la longueur,
Au passage des ans, l'âme observe l'outrage,
Considère, d'un œil, les empreintes de l'âge…

Puis, frêle, résignée, abhorrant le miroir,
Songeuse, elle repart comptable de l'espoir,
D'un rire, d'un soupir, méprise l'ecchymose,
Imagine d'un mot la beauté de la chose…

……………………………

Matins d'étés, matins d'hivers,
Sourire ou bien calvaire,
Fleur épanouie, fleur gelée,
Déchirante réalité,
Ouverture ou fermeture
Et bien d'autres murmures…

Inavouable…

Le souffle lancinant, des amants séparés,
Evase le regret des baisers censurés,
Nostalgique l'empreinte émiette le silence,
Infini, son écho répercute l'absence…

Le jour, la nuit, le temps, tout s'annonce confus,
Tout à la fois, se fane et subsiste aux affûts,
La mémoire s'éteint sous un voile de cendres,
Seul, reste le besoin des souvenances tendres…

Entre doute et remords, rongé par le désir,
D'un appel, suppliant l'éphémère plaisir,
Quand s'animent les corps d'une ferveur charnelle,
De fugaces moments ravivent l'étincelle…

Ecoute le soupir de l'espoir effréné,
Il marque le tempo du tango condamné,
De l'étreinte interdite aux caresses volées,
D'aimer toujours cachés, ses joies s'en sont allées…

Errance de la chair, de ce regard absent,
Qui sans cesse revient entraver le présent,
Aiguiser le rasoir des douleurs impalpables,
Eprouver le secret des bonheurs insondables…

Les âmes des amants cheminent deux par deux,
Quand s'égarent leurs pas l'instant est douloureux,
L'effluve du baiser, d'une saveur coupable,
Embellit le tourment d'un amour improbable…

…………………………

Histoire, maux à mots…

L'ecchymose des maux
Vogue sur les mots,
Maux à maux
Enlacés aux mots,
Mot après mot
Se dépose les maux…

Il y a les mots
Mais aussi les maux,
Les mots qui guérissent les maux
Et les maux insensibles aux mots,
Les mots qui engendrent les maux,
Et les maux qu'ignorent les mots…

Je joue avec les mots
Et je définis les maux,
Ces maux qui se jouent des mots,
Ces mots qui tournent autours des maux,
Maux inaccessibles aux mots,
Mots impuissants face aux maux…

Il y a les mots d'amour
Ceux qui font l'amour plus beau,
Et les maux d'amour
Qui non de l'amour que les mots…
Les premiers sont absents aux maux,
Les seconds devenus sourds aux mots…

Mais comment écrire les maux,
Sinon avec des mots…
Mais comment décrire d'un mot
Toute l'indicible des maux…
Mais comment apprivoiser d'un mot
La souffrance des maux… ?

Les mots et les maux
Se croisent d'un mot,
Innommables les maux
Se moquent des mots
Et pourtant, l'âme des maux,
Chuchotent de terribles mots…

Mots jaspés de maux,
Maux consistances des mots,
D'une appartenance, les maux
Naviguent au creux des mots,
Mais aussi, aux rythmes des maux
Inutiles, s'évaporent les mots…

………………..

En quête du bonheur que je n'ai pas trouvé
Mais qui était à moi de l'avoir tant voulu,
Triste, l'amour expire avant d'être apparu,
Rode dans ma poitrine un goût d'inachevé…

Volcanique…

Monte des profondeurs l'intenable marée,
Flamboiement de l'attrait en quête de plaisir,
D'une effleure ta peau, d'opale chamarrée,
Papillonne au toucher de l'intense désir…

De ton sein palpitant je ressens la brûlure,
Fier, son bouton éclos sur la courbe du mont,
J'en caresse, ébloui, l'ineffable luxure,
Pris de fièvre gémit l'adorable démon…

Furtivement la fleur se gonfle de nectars,
Sensuelle, l'effluve, alanguie à la source,
Exalte la saveur aigre des nénuphars,
De ses fruits octroyés ma bouche se ressource…

Voluptueux, le grain, sous mes doigts papillon,
Se distend et frémit, réclame son offrande,
Comme un claveau tendu, de sa lèvre gourmande,
Il implore lascif le divin aiguillon…

Il brille au firmament de douces lunes d'eau,
Sublimes, deux oiseaux dans mes yeux se reflètent,
J'apprivoise ma soif au sillon de ta peau,
Aux ressacs de tes reins, je serpente et j'halète…

De soupirs embrasés naît la félicité,
Prodigue enlacement, d'un abandon mystique,
D'un long cri partagé s'ouvre l'éternité,
L'extase nous saisit de sa main fantastique…

………………………………

Aux revers des croisées…

Enclos cristallisé de chaleur et de sable,
Grain par grain, façonné, fruit d'une main instable,
Ecran, écho de vent aux creusets du miroir,
Versatile reflet poudroyant dans le noir…

De grands goélands blancs, au dos d'une fenêtre,
Eclairent le regard de mille et un peut-être,
Ciselé, le cristal, d'un ondoiement lacté,
Au-delà des rideaux, colporte sa clarté…

L'horizon se dilue et le ciel se dégage,
Des effluves de sel effleurent mon visage,
D'un monde imaginé l'esprit se réjouit,
Le réel s'amoindrit…, sous mon œil ébloui…

La vitre devient vague…, au loin, une frégate…,
La vague devient mer et la mer…, une agate,
L'agate, d'un éclat transforme la psyché,
D'un prisme, le miroir se fragmente, ébréché…

Obscurs fragments brisés, lente métamorphose,
D'un détail, fugitif, le ciel se décompose,
Sur les murs sans hublot, tout un rêve à bâtir,
Un arbre comme mât, il est temps de partir…

Impalpables gréements se déploient les nuages,
Adieu sinistre rue ! Adieu, mornes rivages !
Ma prunelle exhalant un parfum d'origan,
Aux relents du béton je choisis l'ouragan…

Déjà, le vent se lève, arrive la marée,
Capitaine, il est temps ! Profitons du borée,
De la paix, de l'amour, arborons les couleurs,
Laissons sur le carreau nos anciennes douleurs…

Dans les jardins de Séville…

Sublime concerto de jardins assoupis,
Sur le tapis écru d'une verte pelouse,
La fleur de l'oranger exalte sans dépits,
Les parfums éthérés d'une belle andalouse…

Confondu par la grâce un iris à la main,
Je marche à vos genoux sur la fraîche rosée,
L'effluve de vos pas me trace le chemin
Et j'avine mes sens de votre ombre apaisée…

Aux creux des frondaisons, le gazouillis de l'eau
Eveille d'un soupir un pétale de rose,
Sur ma lèvre se pose une plume d'oiseau,
Insoumis, son murmure enlumine ma prose…

Dans mon cœur, se dépose un tendre sentiment,
Me ferez-vous l'offrande, exquise demoiselle,
D'un battement de cil, l'espace d'un serment,
De quitter, un instant, l'abri de votre ombrelle…

Je me suis endormi bercé par un roseau,
J'ai caressé vos yeux…, heureux de cette aubaine,
Je me suis abreuvé des larmes d'un ruisseau,
Vaporeux, j'ai flâné de fontaine en fontaine…

……………………….

Exquise dulcinée, amante d'un nuage,
Sur ton alexandrin je fais un long voyage,
J'en découvre et saisis le chagrin qui m'étreint,
J'appréhende l'amour au sillon de ton rein…

Côte à côte…, allongés…

Le jugement humain a livré sa sentence,
Ils s'aimaient incompris, l'un à l'autre, accrochés,
Des plaisirs de l'extase, ils faisaient pénitence,
A présent, endormis, voyez les ! Détachés…

Côte à côte, allongés, la paupière close,
Regardez les ! Amants sur le tertre béni,
Sur leurs membres, déjà…, la raideur se dépose,
Pensez vous un instant, que la mort les unit… ?

Elle et lui, libérés de l'ardeur possessive,
A l'abri du sommeil, reposant, soulagés,
Ils oublient le tourment de la fougue excessive,
Et…, ignorent du temps les sanglots outragés…

Des douleurs de l'amour ils ont purgé les drames,
Ils étaient en enfer, au repos les voici,
Ils n'ont plus le besoin de penser à leurs âmes,
Des clameurs de la foule, ils n'ont plus le souci…

A quoi bon ! Bonnes gens, regretter le suicide,
Inonder le cercueil de larmoiements fautifs,
A jamais, les damnés d'un monde infanticide,
C'est hier, qu'il fallait…, les comprendre attentifs…

Plus apte à déplorer, qu'à s'énoncer coupable,
D'une raison souillant le linceul de satin,
Gémissant sur lui-même et d'amour incapable,
Posthume, le chagrin se comporte en catin…

Sonne, sonne le glas, le deuil de l'agonie,
L'aven apaise aussi, les enfants révoltés,
Bienheureux les défunts ignorant l'asthénie,
Qui vous dit que l'oubli n'a pas ses voluptés…

Le chant des coquillages…

Fil à fil, d'un lacis d'or, le soleil, sur l'écume
De la houle, tricote un liseré de plume,
D'un ourlet, l'océan se recouvre de miel,
Sur lequel, alangui, vient s'épancher le ciel…

Enamouré, le flot, coiffé d'un diadème,
D'un ondoiement lascif s'enroule sur lui-même,
Sur la crête de l'eau, sous forme de cristaux,
D'un gazouillis de sel, s'envolent des oiseaux…

Echo des profondeurs, d'une impalpable trace,
Moutonnant de son chant l'inconstante surface,
D'un rêve, apprivoisant l'âme des matelots,
Cristalline, une voix frisonne sur les flots…

Effleurant les coraux, dansant entre leurs branches,
Sur l'aile d'un dauphin, d'un mouvement de hanches,
Empourprant les récifs, d'ambre et de grenat,
Une sirène chante un air d'ocarina…

Des effluves de vent, aux creux des coquillages,
En sèment le refrain sur le lit des rivages,
Amante des jusants, d'un secret partagé,
Elle apaise le cœur du marin naufragé…

Féminine à souhait, alevin d'un vieux rose,
De l'amour espéré, sublime virtuose,
Mi femme, mi déesse, au parfum sous-jacent,
D'elle, éclot l'espérance, entre songe et présent…

…………………………..

D'un charme désuet…

Entre deux gâteaux secs, à peine grignotés,
D'un feutré bruissement, de charmantes coquettes,
Respectant l'étiquette, évoquent leurs conquêtes
Et le lustre d'un siècle aux rites déjantés…

Eblouissant étal, savamment ordonné,
D'une rare valeur aux éclats symboliques,
Souvenirs exhibés comme autant de reliques,
Bijoux sacralisés d'un vieil or, patiné…

Etoles de vison d'une antique splendeur,
Camouflant à demi les rudesses de l'âge,
Ornements surannés d'un précieux papotage,
Minaudant leurs secrets d'une exquise pudeur…

Nostalgiques parfums de musc et de santal,
Somnolentes vapeurs d'une chaste élégance,
Exhalant du passé toute l'extravagance,
Ignorant de l'ennui le marasme fatal…

De soie enrubannées, au salon de l'hôtel,
Sur d'augustes fauteuils, de vieilles courtisanes,
Aux charmes désuets, sirotent des tisanes
Et…, tricotent le temps en oyant du gospel…

…………………………..

Aromes de café
Effluves de camélias
Tant de fleurs fanées

D'une infini langueur…

Liquide, mon regard toise l'océan lisse,
Le flot considérable absorbe la clarté,
Un essaim de cristaux, humide et libre, glisse
Sur la crête de l'eau d'une leste beauté…

Vaste l'immensité s'offre sans frontière
Des oisillons de sel, d'un ondoiement cuivré
Volettent sur la mer, épris de lumière,
Le souffle des coraux s'en inspire, enivré…

Sur toute sa longueur, l'étendue est sublime,
D'une écharpe de sang, le soleil se répand,
Opulents, ses pigments enluminent l'abîme,
De sa dantesque acmé, mon âme se repend…

En paix, ensorcelé par l'astre solitaire,
Passivement, j'attends, l'incurable moment,
L'avènement prochain du terrestre mystère
Où…, la nuit prend le jour, délabré, pour amant…

Evanescent, l'éther se pâme sous la cendre,
Affamé, mon regard fouille la profondeur,
Une encre opaque éteint l'ultime lueur tendre,
Tout semble suspendu, sans hauteur ni grandeur…

Modeste spectateur du divin changement,
Je contemple, enjoué, l'immobile surface,
L'imperceptible instant où…, sans débordement,
La nature bascule et l'horizon s'efface…

…………………………

Portrait…

Sensuelle, une femme enlumine la toile,
Je la vois sans la voir, j'imagine une étoile,
A ses secrets, absent, je n'entends pas sa voix,
C'est elle que je peins et c'est moi que je vois…

Mon regard se complait de sa simple apparence
Et j'ignore repu la raison du silence,
Je reproduis son corps mais mon cœur est ailleurs,
Par moi-même séduit j'en omets ses couleurs…

Elle exhibe sa chair et ses reflets d'opales,
La nacre de ses seins et ses courbes ovales,
Elle s'offre à mon trait comme à l'âge premier,
Quand la femme était nue à l'ombre d'un pommier…

J'effleure sa beauté d'une esquisse sommaire,
Seulement ses attraits d'un crayon éphémère,
J'efface l'essentiel, mon dessin est muet,
Je ne sais parler de son charme enjoué…

Je n'enduis qu'un cliché, que l'ombre d'une femme,
Je ne peins qu'une écorce et étouffe sa flamme,
Sur la toile, immobile, elle est sans profondeur,
Sur sa lèvre s'installe un baiser sans ardeur…

De mon ouvrage, épris, j'ai perdu son sourire,
D'elle, je n'ai saisis qu'un visage de cire,
D'elle, je n'ai perçu que mon propre désir,
Sur le mur, esseulée, elle est triste à mourir…
……………………………

Le ballet des mots…

L'un sur l'autre, les mots, souriants, amicaux,
Comme des cailloux plats, ricochent musicaux,
L'un parait s'envoler…, aérien, impalpable,
D'un sillon d'encre effleure, éthéré, l'insondable…

Assis, évanescent, au bord d'un ruisseau d'or,
L'autre, à l'extrémité du souvenir, s'endort,
Sur la crête des flots, lentement, il divague
Et…, au loin, s'édulcore emporté par la vague…

L'un à l'autre, enlacés, le cœur en éventail,
Ils chuchotent discrets, sans raison, d'un détail,
La vie et ses couleurs, la beauté de la flamme,
L'ineffable secret, la peinture de l'âme…

D'un cri, d'un chant, les mots, ardents ou bien laiteux,
D'un fleuret moucheté, de glaives lumineux,
Arc-en-ciel de l'esprit, d'un rêve, d'une essence,
Sur le miroir de l'eau, reflètent l'existence…

Amants du sentiment, intacts sans préjugés,
Instruments fortunés d'aborder tous sujets,
D'un côtoiement contraire, aux puits des lumières
A la fois consanguins mais…, pas tout a fait frères…

Servants ou conquérants, étonnants passeurs,
Ecrits en filigrane, émérites valseurs,
L'un supplie à genou, l'autre debout, exige !
Mais, les deux réunis me donnent le vertige…

D'une lecture…

De ce siècle profane éprouver la facture,
Apprivoiser le sens, l'âpreté du tourment,
Caresser du regard le chemin d'écriture,
Sur l'arbre de l'esprit cueillir le sentiment…

Des conteurs d'autrefois réveiller la mémoire,
D'un trait d'encre mouillé, libre de blasphémer,
Mot à mot, cheminer sur l'antique grimoire,
S'affranchir des dictats, sans faillir, exprimer…

Ouvrir le manuscrit à la première page,
Le cœur au bout des doigts, sans le moindre détour,
S'échiner dans la fièvre, ébaucher son image,
Autrement…, exister ! Sans possible retour…

Dénudé, sans pudeur, entrouvrir une porte,
D'une plume, exciser les secrets de son cœur,
De son âme, épurer l'inutile noirceur,
Apparaître et renaître…, apaisé de la sorte…

Se chercher, se trouver, puis se perdre, comblé,
En quête d'existence arpenter le silence,
D'un soupir, d'un frisson, d'un effort redoublé,
De son être énoncer, pas à pas, l'évidence…

Dans le doute, éprouver la beauté des douleurs,
Dans la force de l'âge, exprimer le partage,
Maculer le papier, l'embellir de couleurs,
L'enflammer, s'envoler…, sur le flot du langage…

Sur le temps, ricocher…, mélanger les saisons,
De la mort, se moquer puis…, l'aimer sans envie,
Conjuguer la parole en saisir les raisons,
A la fin du chapitre…, interpeller la vie… !

Devenir…

Fragment de vie, fragile,
Effleurée par le vent d'autan,
Sur le fil de l'âge
Une feuille frisonne…
A la branche, enlacée,
Eprise de liberté,
Sous l'ineffable caresse,
Doucement, elle danse…

Insensible à l'agonie,
Du souffle musicien, elle se grise,
Ondulant sur sa tige,
Du ciel, elle a le vertige…
Oublieuse de ses racines,
De l'arbre des origines,
Sans effort, elle s'envole
Et épouse l'infini…

Plus d'entrave, plus de lien,
L'espace pour demeure,
Sans repaire, sur l'aile du temps,
Sur elle-même, elle tourbillonne…
A cheval entre deux mondes,
Sous de vastes horizons,
Emportée par le destin,
Du mouvement…, elle s'étonne…

Délestée de ses blessures,
D'un désir, elle résonne…,
Voler comme un oiseau,
Voler toujours plus haut…

…………….

Tendrement nostalgique…

Dans le gris de mes yeux, d'invisibles dryades,
D'un fugace reflet, comme des lunes d'eau,
Enluminent le sel de ma larme en ruisseau,
De l'humide chagrin je franchis les arcades…

Sur la crête de l'âge, émergent de la brume,
Des sourires passés, tendrement douloureux,
Le visage, entrevu, d'un regard vaporeux,
De désuets parfums, d'une douce amertume…

Au jardin des passions qui ne sont pas écloses,
Il est de chastes fleurs, un émoi méconnu,
Ma lèvre, d'un effleure, en frôle, l'inconnu,
Se dépose un baiser moucheté d'ecchymoses…

Le souffle, suspendu dans l'aube en demi teinte,
Sous des cieux éloignés, timide somnambule,
Sur le fil de l'espoir mon âme déambule
Et…, glane les poudrins, du possible, l'empreinte…

Aux sources du hasard s'entrecroisent des mondes,
Comme passe le temps, souvent inaperçu,
S'évapore sans bruit le sentiment déçu,
L'ineffable regret aux douceurs inféciondes…

Sur l'aile des soupirs, mon rêve se ballade,
En quête de l'amour que je n'ai pas trouvé,
D'une étreinte, mon cœur se lamente, éprouvé,
Au soleil, cet oiseau déclame son aubade…

………………………..

Il pleut mon Amour
La mer est pleine d'encre
J'aime tes yeux noirs

L'oubli…

C'est le front, résonnant d'innombrables grelots,
Qu'épuisé, j'ai posé, sur un sofa de cendres,
Ma tête, bégayant d'ineffables sanglots
Que …, ce monde ennemi ne consent point entendre…

Trop las pour m'escrimer contre l'ordre établi,
De sa brutalité, ne sachant rien attendre,
Endormi, je me perds aux sources de l'oubli
Et divague, alangui, sur la carte du tendre…

L'esprit enrubanné d'une molle torpeur,
Dans les limbes, je glisse aux creusets du silence,
Ici, nulle clameur n'alimente la peur,
J'éprouve de la paix toute la quintessence…

D'un espoir, vagabond, au berceau du sommeil,
Vers le ciel, j'ai tendu mon cœur comme une fronde,
C'est pour cible l'amour, que d'un carreau vermeil,
Je me suis envolé sous la voûte féconde…

Une flèche musicienne accompagne la nuit,
Sur la corde de l'arc, funambule, le rêve,
D'une douce sonate apprivoise l'ennui,
D'un fugitif arpège, une étoile se lève…

…………………..

Je voudrai…, certain,
Dans le creux chaud de ma main,
Retenir ta main
Et…, m'envoler avec elle,
Ailleurs, m'envoler sur son aile…

D’une douce langueur…

Se tenant par la main, loin des regards envieux,
Fusion, d’ombre et lumière, enlacées par les yeux,
Elle, jeune ingénue à la grâce frivole,
Ebruite le bonheur comme une herbette folle…

Lui, ténébreux rêveur, d’une étrange douceur,
Exalte, évanescent, les soupirs de son cœur,
Androgyne beauté, d’une pâleur extrême,
Comme un ange, irréel, d’une langueur suprême…

Elle, effluve de fleur, dans sa robe de lin,
Enlumine le temps d’un rire cristallin,
Liquide, un reflet d’or nimbe sa chevelure,
Si belle, sa jeunesse échancre la ramure…

Insolite ballet du langage amoureux,
Il avec elle, danse un tango douloureux,
Avec lui, contre lui, légère, langoureuse,
Elle chantonne, éprise, une valse enjôleuse…

Ils vont à contre temps, l’un à l’autre, accolés,
Ils s’aiment, différents, par l’amour, affolés,
Leurs âmes, pas à pas, lentement, s’entrelacent,
L’un vers l’autre, penchés, tendrement, ils s’embrassent…

…………………………..

Plus de guerres ni de larmes,
A tes pieds, je dépose les armes,
Plus de barreaux aux fenêtres,
Notre amour vient de naître…

Apparition…

Impalpable, le temps, d'une vaste langueur,
Se balance aux gréements de l'espoir, somnambule,
De féminins parfums étirent sa douceur,
D'une exquise vision mon désir affabule…

L'offrande d'un regard nourrit mon illusion,
Timide, mais comblé, je demeure hébété,
Restez, je vous en prie ô ! Tendre apparition,
Feignez, mais pardonnez ! Je me sens habité…

O ! Doux naissants émois, caressez donc mes yeux,
D'un effleure, voguez ! Jusqu'aux possibles rives,
D'une empreinte, longtemps, enluminez mes vœux,
Epandez, dans mon cœur, longuement vos eaux vives…

Tout de vous me ravit, je vous aime en secret,
De crainte de briser le lien que j'imagine,
Je n'ose délivrer mon murmure discret
Alors, auprès de vous, tendrement, je lambine…

J'ébauche, hâtivement, le souffle d'un soupir,
Sur son aile enchantée, envoûté par le charme,
Oserai-je…, d'un mot, vous livrer mon désir ?
De cette idée, ému, sur ma joue une larme…

Aux sources du sourire, ô ! Délicieux moment,
D'un écho lumineux aux puits des résonances,
Sur vos lèvres se pose…, un troublant sentiment,
Vous lisez, je le sais ! Toutes mes espérances…

Au feutré côtoiement, d'un regard fugitif,
Sur le fil de vos cils, craintif mon cœur se fige,
Suspendu sur l'iris glisse un rêve furtif,
Sur les pas de l'instant s'annonce le vertige…

…………………………

Irons nous… ?

Au creux des matin frais, sur l'aile des regrets,
Irons nous, mon Amour, dans le plus grand secret,
Main dans la main, ensemble, écouter l'alouette,
De nos cœurs, effeuiller la douce pâquerette… ?

Irons-nous, en chemin, sur l'eau d'un étang calme,
Sur l'onde, apercevoir ce que nos yeux déclament,
Saurons nous, contempler le reflet émouvant
Et le merle moqueur annoncer le levant… ?

Dans la claire rosée et sur le foin humide,
Sous le rose du ciel, d'un murmure timide,
A l'heure où, nuit et jour se croisent d'un baiser,
Sècherons nous, enfin les larmes du passé… ?

Sentirons nous, le vent enluminer l'aurore,
De son souffle apaisé, nous dira t'il encore ?
Enfin, ressuscités, sur le fil d'un serment,
Cueillerons nous alors…, la fleur du sentiment… ?

Irons nous, mon Amour, sur la vague nouvelle,
Effleurer de nos corps la chaleur sensuelle,
Ciseler nos chagrins et comme des aimants,
Eprouver la splendeur dont rêvent les amants… ?

………………………………..

De parfums emmêlés, d'une neuve couleur,
D'un mélange, les sangs trouvent appartenance,
L'un à l'autre, étrangers, ô ! Belle différence,
Contraire la beauté délivre sa splendeur…

Lumineuses résonances…

Nymphes des frondaisons, d'éphémères dryades,
Eprises de douceur, dansent sous les arcades,
Chrysalides brodant de cheveux lumineux
L'ourlet inaltéré d'un écheveau laineux…

Sous l'ombrage, éthéré, d'une écorce d'yeuse,
Une écharpe de miel, d'une clarté soyeuse,
Enlace la ramée aux poudrins vaporeux
Et frôle les sarments d'un doigt d'or langoureux…

De fugitifs embruns, d'une fugace empreinte,
Lutinent réjouis dans l'ambre en demi teinte,
S'enivrent, guillerets, de parfums épicés,
De limons imprégnés d'humus foliacés…

De chastes papillons, poussières d'étoile,
Suspendus sous nos yeux, lambinent sur la toile,
D'un rayon de soleil percent les feuillaisons,
Et charment les buissons de florissants frissons…

Aux confins des sous bois, en des caches secrètes,
Des fragrances de paix déambulent discrètes,
Tout un peuple s'égaie, émoustille l'instant,
Se moque impénitent du futur inconstant…
………………

L'ineffable poème égoutte sa caresse,
Sa prose sur ma peau m'offre sa tendresse,
Sensuelle, sa rime époumone mon cœur,
D'un souffle, la césure effeuille mon bonheur…

Eveil printanier…

D'une larme, à quoi bon supplier, assagis,
La fugace douceur d'une bonne fortune,
A quoi bon, quémander les faveurs de la lune,
Tant de vies en nos yeux musardent sans logis…

A quoi bon, se suspendre aux ailes des chimères,
D'un oracle, muet, implorer le hasard,
Souvent rude l'éveil en émoud le blizzard,
A quoi bon dériver sur des flots éphémères…

Plutôt que de te perdre, exalte le matin,
Regarde, épanoui, l'or jaillir de la mine,
D'un parfum, d'une fleur, l'aurore s'illumine,
Quand l'enfant apparaît…, l'amertume s'éteint…

D'un chuchotis naissant, la tristesse s'achève,
Délaissant le morose, émerge du sommeil
Devant toi, tendrement, entrelardé de miel,
Dulcifiant l'amour, vois ! Le soleil se lève…

La graine, d'une offrande aux creusets du berceau,
Effeuille le dépit étreignant ta poitrine,
D'un bourgeon frémissant, d'un bouton d'aubépine,
Ressuscite éveillé par le chant de l'oiseau…

Ineffable bonheur, arrive la naissance
Regarde ! Ce sourire apprivoiser le temps,
Saisis toi du présent ! De son jeune printemps,
Des saveurs du baiser, éprouve l'évidence…

………………………….

L'écume des vagues…

Chevauchant la marée, esquissant l'embardée,
Ricochant sur la vague étrange lueur dense,
Emoussant les brisants, à l'amour, encordée,
Sur la lame du flux, d'une ride, elle danse…

D'un effluve de sel, sans répit, se grisant,
S'échouant d'un baiser sur les lèvres du sable,
Insoumise au ressac, indocile alezan,
D'une gerbe d'opale elle s'étire instable…

Egrappant ses poudrins, d'un ourlet, d'un manteau,
Tantôt mélancolique ou de miel, enrobée,
Aux limites du ciel, chevelure de l'eau,
Impalpable grésil d'une frange, nimbée…

D'un reflet énonçant les caprices du temps,
Epousant le jusant, aux entraves, rebelles,
D'une aile apprivoisant les remous inconstants,
Coudoyant le roulis, de la mer, l'hirondelle…

Elle effeuille la peau du puissant océan,
D'un charmant gazouillis, par le flot, courtisée,
Essouchant l'âpreté du rocher sénescent,
D'un soupir, et partout elle flâne, apaisée

Avec douceur, glanant des embruns de bonheur,
D'un souffle, d'un frisson, d'une voix palpitante,
Son écho porte au loin la beauté de son cœur,
Aux quatre coins du vent, d'un murmure, elle chante…

…………………………..

Sur l'aile des regrets…

Maraude sur ma joue un parfum d'autrefois,
Une trace mouillée en conserve l'empreinte,
Pour ne pas l'oublier, je l'effleure des doigts,
Sur l'eau du souvenir s'évapore l'étreinte…

Un écho dans mon cœur me laisse sans répit,
J'erre longuement sur une morte mémoire,
Seul, émerge vivant un terrible dépit,
Il me vient à l'esprit une sordide histoire…

Mensonge ou vérité, tout s'énonce confus,
De l'amour, je connais l'exode poétique,
Je dis n'importe quoi…, d'un intense raffut
Se prolonge une voix, j'en saisis le tragique…

D'être habité par elle, un autre lui répond,
Nostalgique témoin, pourtant l'on m'interroge,
Me faut-il l'avouer… ? Plus rien ne correspond,
Coupable de souffrir, de l'aveu je m'abroge…

Sur l'intime désir je me suis fait discret,
D'une maussade humeur et l'ennui pour complice,
Côtoyant la vermine, en un songe secret,
J'ai goûté du regret l'ineffable délice…

……………………..

Apaise la rumeur,
La sordide clameur,
Brise l'anathème,
Déclame ton poème !

Simplement d'un regard…

Charmante courtisane, en un mot, irons-nous
Vivifier l'amour en ces temps, à genoux ?
Sur ma lèvre déjà, mon désir en fredonne
La douceur de l'extase et…, mon cœur en frisonne…

D'un fugitif émoi, l'espace d'un soupir,
Je musarde amoureux d'un chemin à bâtir,
Me ferez vous le don, d'une obole en message ?
D'un poème inédit j'esquisse le rivage…

Moi, bien piètre galant ! Trouverai-je assez d'art
Pour…, d'un alexandrin, charmer votre regard… ?
Avant que le jusant n'efface l'impalpable,
J'en inscris le serment sur un fronton de sable…

Ce sourire angélique, enluminant vos yeux,
Conte t'il le prélude à des jours plus heureux
Ou…, n'est t'il, simplement, qu'un oiseau de passage ?
Je rêve à son baiser…, d'un suave présage…

Je voudrai retenir le charme de l'instant,
De fontaine en fontaine apaiser l'existant,
A vos pieds, renaissant, d'un sensuel partage,
De la ride oublier le repentir de l'âge…

…………………….

Chaotique fouillis, bruissant incognito,
Au sommet de l'îlot, encerclé par la plaine,
Côtoyant la hauteur, les ruines d'un château
Apostrophent mon cœur, j'ai rêvé d'une reine…

Au-delà des questions…

L’immuable propos du divin immortel
Attise le charbon du doute originel,
A quoi bon deviner la hauteur de la cime,
Nous sommes si petits quand s’entrouvre l’abîme…

Sans écho, la prière épaissit le néant,
Aux portes de l’esprit disparaît le géant,
Le vide pour fardeau la raison se morcelle
Et l’âme s’assombrit ne n’être que mortelle…

Ignore le rébus, le motif du délit,
Aux creux des questions le tourment fait son lit,
Il n’est pas de réponse à l’eau des origines,
Seulement la nature en connaît les racines…

L’existence épargné des sujets sans retour…
Accepte l’évidence au chemin sans détour,
Etre n’a pas de sens, tout n’est que poussière,
Au bout du corridor languit la caissière…

La farine et le sel s’achètent à crédit,
Qu’en importe le prix…, demain est inédit,
Il n’est rien de figé, révoque ta souffrance,
Au-delà de l’impasse existe l’espérance…

La providence veille, obligeant l’ordonné
A saisir le chemin que l’on pensait borné,
Parfois un fenestron, une mince lanterne
Enlumine la voix que l’on percevait terne…

Hésitante la main, en quête d’un destin,
Tâtonne l’existant à l’affût d’un festin,
Les ombres sur les murs esquissent le visage,
Jusqu’à lors méconnu d’un possible rivage…

Sur l’aile des douleurs, d’impalpables chaleurs,
Des miettes de bonheur te confient leurs couleurs,
Apprivoise l’instant, l’ineffable fontaine,
Bredouille le secret de l’onde souterraine…

Sur le fil de l'âge…

Au nombril de la terre, enfant béni des dieux,
Dans l'ombre des grands pins, parfumé de bruyère,
Limpide frisottis sous la montagne altière,
D'un calice pétré jaillit ton flot radieux…

Ton filet de voix claire enchante la ramure
Et sautille, léger, de rocher en récif,
Evanescent papillon, babillage incisif,
Loin…, rebondit l'écho de ton jeune murmure…

Lumineux gazouillis, leste couleuvre d'eau,
Des écueils, il se joue et glisse sous les pierres,
Se moque du granit, de ses vieilles rapières,
Libre, son rire court..., et bondit du berceau…

Tu dévales la pente, enivré de vitesse,
T'escortent, musiciens, des elfes de cristal,
Tu grandis, tu grossis…, quittes l'aven natal,
Fébrile, ton ardeur perd sa délicatesse…

S'entrouvre ton regard, naissent des tentations,
D'une question, soudain, ton ardeur est amère,
Oublieux des douceurs de la fontaine mère,
Pour son pauvre univers tu n'as plus d'attention…

Trop petit est son lit, insipide est sa vie,
Opprimé le ruisseau cesse d'être joyeux,
Tous ses jeux de jadis ne sont plus qu'ennuyeux,
De devenir un fleuve, il glapit son envie…

Il lui faut à présent éprouver sa vigueur,
Ressentir de l'élan le panache barbare,
Il lui faut affronter…, rechercher la bagarre,
Se sentir existant d'un coup d'aile rageur…

Soudain, tu dis « Je suis ! » l'exaltation t'emporte,
Tout est beau, tout est neuf, alors point de détour,
Tu brûles tes vaisseaux sans possible retour,
Tu dédaignes, trop fier, ce qui frappe à ta porte…

Comme il est palpitant de braver l'interdit,
Tu te sens le plus fort, plus rien ne te résiste,
Plus de loi, l'enfant roi s'éparpille…, égoïste,
De l'orgueil, tu ressens le plaisir inédit…

Au diable, batardeau ! Je souris de vos cages,
Ne savez vous point que…, jeune, j'ai tous les droits,
Je refuse conseil de vos esprits étroits,
Regardez moi ! Je vole…, antiques marécages…

Tu t'affirmes torrent, intrépide et fougueux,
De hauts murs de silex canalisent ta force,
De l'âpre défilé, tu dépolis l'écorce,
Tu galopes pressé vers des cieux…, moins rugueux…

Tu connais de l'exil l'ardente solitude,
Le cœur ourlé de suie et le souffle, encrassé,
Tu te bats, tu maugrées à la pente, enlacé
Et…, tu cours prisonnier de ta vive attitude…

D'un désir de repos, d'un instant sans pression,
Malgré toi, destructeur, tu deviens pathétique,
Arrive le regret, sa douleur nostalgique,
De ton rêve de grandeur, tu subis l'agression…

S'entrouvre la vallée et ses berges paisibles,
De sa calme douceur, elle émeut ta passion,
Pour les fleurs et les joncs tu trouves compassion,
Tu parfumes ton corps de senteurs invisibles…

Par le ciel, ébloui, par la terre, humecté,
A quoi bon t'essouffler… ! Ici rien n'est austère,
D'un reflet sur ta peau tu saisis le mystère,
De la paix, de l'amour, tu pressens la clarté…

Et l'enfance disparaît…

Même, lorsqu'il nous quitte…, doucement,
Le destin d'un enfant
N'appartient qu'à lui-même
Et quoi qu'il advienne…,
Nous devons l'accepter,
De nos cœurs effacer le regret…

Ineffable chrysalide,
Si fragile, si gracile,
D'une bonne nouvelle…, l'adorable messager,
Aux sources maternelles,
De l'abîme merveilleuse
Il est…, l'eau joyeuse…

Il se nourrit de tendresse
Puis, lentement…, il grandit…,
De maints petits soucis,
Il s'éveille la nuit
Puis, il, dort comme un ange
Mais jamais ne dérange…

Il nous tient sous l'emprise
Mais toujours, il nous grise…,
D'un premier mot, il jubile,
Sur sa tige…, il oscille
Hésitants, viennent les premiers pas…,
D'un émoi, il nous laisse, tremblants…

Chaque leçon apprise
Est une vaste surprise,
Année après année, sous le mètre…,
Nous estimons les centimètres
Jusqu'au jour où…, presque devenu un géant,
Il ne devienne trop grand…

Sans que l'on s'en lasse,
Heureuses, les saisons passent…,
Tellement l'on est bien,
L'on ne s'aperçoit de rien,
Un matin, l'horloge sonne
Et…, son âge nous étonne…

De l'homme qui se forme,
L'enfance se déforme,
De l'homme qui naît,
L'enfance disparaît,
De l'adulte qui apparaît
La vie ressuscite…

Une valise dans chaque main,
Il part…, soudain !
O ! Pas bien loin
Mais…, toujours trop loin,
Tout au bout de la rue,
Je ne l'aurai pas cru…

Devant la porte en bois,
Fier, il se tient devant moi,
Il parait si heureux
Que…, j'ai honte d'en être malheureux,
D'un mélange tant d'amour que d'inquiétude,
Je ressens tristesse et solitude…

Pas le temps de réagir que…, déjà, il est parti,
D'un dernier geste, il me sourit,
Je voudrai lui dire…, le retenir,
Mais…, le laisse à son avenir,
Pourtant…, d'entendre s'éloigner son pas…,
Il me manque déjà…

Devenue trop grande, la maison est frigide,
De la présence de son absence, vide, elle résonne…,
Je dois réapprendre à vivre,
Sans plus attendre,
Simplement apprendre…, à vivre…,
A vivre sans plus l'attendre…

Nourriture de l’âme…

A l’usure du temps, à l’oubli, résistant,
Conjuguant l’imparfait, le verbe avec envie,
D’une voix chuchotant son murmure de vie,
Anonyme et pourtant…, d’un écho persistant…

Le corps strié, nimbé d’encre et de subjonctifs,
Fidèle amant de l’art, voguant de lettre en lettre,
De voyelle en consomme, épelant les peut-être,
De couleurs et de bruits nommant les adjectifs…

Esquivant l’interdit, narguant l’absurdité,
De son chant, ricochant sur l’eau de la mémoire,
Il inscrit son secret aux creusets du grimoire,
Offrant à son auteur, l’universalité…

Nourriture de l’âme ébruitant le savoir,
Préservant de son sang, le chemin d’écriture,
Constamment, renaissant, de lecture en lecture,
Il inscrit la pensée, exact à son devoir…

Exploré par l’esprit dans le moindre détail,
Apaisant le tourment du besoin d’existence,
Par l’appétit de l’œil vidé de sa substance,
Ecrin de cuir, fripé…, le dos en éventail…

Sans pudeur, s’exhibant au lecteur assidu,
Flot de mots réfractaire aux rudesses de l’âge,
Oublieux des dictats, libre de page en page,
De lui, survit l’acquit que l’on pensait perdu…

D’être ausculté, palpé, dépecé du regard,
Eponyme du sens que le cœur déshabille,
Le livre, d’un espoir embrase l’escarbille,
Flânant, de main en main, emporter par hasard…

D’une étagère à l’autre, instrument culturel,
Il énonce, il suggère et la raison s’élève,
D’image en métaphore édifiant le rêve,
Il conserve en son sein le factum immortel…

Rêverie…

D’opale, cette nuit, au firmament la lune
Dévoile avec douceur sa chevelure brune,
Frêles foulards glissez sur son œil transparent,
Laissez là ! S’enlacer à sa tige autrement…

D’un voile de satin, lentement, feuille à feuille,
D’ivoirine nimbée, exquise, elle s’effeuille,
Enluminant mes yeux d’une grise clarté,
Elle ondoie un tango d’une tendre beauté…

Cristalline euphonie à la voix impalpable,
Avinant mon esprit d’un soupir délectable,
D’un nostalgique écho, d’un murmure argenté,
Elle enrobe mon cœur de sa féminité…

D’un parfum, d’un effluve, en secret, vient le rêve,
Par sa lèvre, envoûté, j’en recueille la sève,
La saveur du regret, le désir du baiser,
Tout l’espoir contenu dans son chant apaisé…

Sans âge, suspendu sur un songe, précaire,
En un chemin caché, je rode…, solitaire,
Je cherche la lueur d’un amour éclairé,
D’un possible jardin du chagrin, épuré…

O ! Sublime orchidée, étreignant ma poitrine,
Au matin, viendras tu ? Comme je l’imagine,
De ta main libérer cet ibis esseulé
Qui…, n’attend que tes yeux pour…, vers toi, s’envoler…

……………………………………..

Echo d’améthyste
Nacre bleu d’un coquillage
S’édulcore l’espoir

Epitaphe solaire…

Zénith incandescent d'une intense beauté,
Liquide, l'air flamboie égayant la clarté,
Midi sonne et déjà la terre, endolorie,
Se lézarde sans bruit par la flamme, tarie…

Piquetant les rochers d'une brune nécrose,
Vive, apparaît la soif révélant l'ecchymose,
Le larynx comprimé par le disque d'airain,
Chaque chose subit le verdict souverain…

Tout se tait, laminé, par le feu du pilon,
Transfigurant l'azur en un brûlis de plomb,
Aveugle, le soleil, d'une langue torride,
Embrase l'horizon d'une effluence aride…

Le temps s'écaille, épais, d'une vaste longueur,
Tout parait, endormi, comme étreint de langueur,
D'une effleure, éthérée, ondulant sur la plaine,
Quelquefois un soupir s'épuise sans haleine…

Ici, rien n'est vivant, tout demeure en suspend,
Ni triste ni joyeux, en secret, tout attend,
Maudissant le flambeau, sa terrible caresse,
Seul, l'homme, chicaneur, déclame sa détresse…

Du bon vouloir du ciel, seulement, dépendant,
Exigeant, le voici, contemplant le néant,
Sous le céleste toit, si petit, si fragile,
Il mendie en retour une nuée utile…

Toi ! Qui vient en ce lieu, vénère ce titan,
Voit, ce frère inclément, ce sublime mutant,
Nourris toi de son feu, d'épigraphe solaire,
Dans la paix retrouvée, aime le ! Solitaire…

…………………………

Au petit matin…

Lorsque soudain, jaillit l'âcre réalité,
En quête d'un repaire, au sommeil qui s'achève,
Alors, qu'éclos l'instant d'une aigre nudité,
Quand, engourdi, l'esprit se désunit du rêve…

D'un guéridon, d'un fruit, objets du quotidien,
Suspendus sous nos yeux, d'une impalpable empreinte,
D'une odeur de café, d'un arôme, d'un rien,
Des fragrances de vie errent en demi teinte,
S'insinuent, tendrement, dans la rude clarté,
D'une essence commune apprivoisent l'aurore,
Des bruits, du jour naissant, épurent l'âpreté…,
De leurs douces saveurs, le moment s'édulcore…

Au songe, encollé, l'œil scrute l'obscurité,
Nébuleuse, la nuit renouvelle sa robe,
Du brusque éveil d'un coq renaît l'absurdité,
Au fenestron, déjà, toque l'esprit de l'aube…

……………………….

Juste le temps d'une trêve,
Seulement, je veux croire,
A la force d'un rêve
Qui me parle d'espoir…

Réminiscence…

Candélabre assoupi sous l'auvent des plafonds,
L'objet sacralisé, l'arbuste des salons,
Ranime le passé d'un effluve de cire,
Sur l'eau du souvenir lascif, mon cœur chavire…

Témoin du temps jadis, l'indicible douceur,
D'un art de vivre ancien, s'édulcore sans heurt
Le désuet parfum des vieilles nostalgies,
Une voix me sourit dans l'écho des bougies…

Présence d'un autre âge épelant le bonheur,
Je caresse des yeux l'angélique blancheur,
Crénelés de festons, du linge de grand-mère,
Aujourd'hui comme hier, posé sur l'étagère…

Dans ma mémoire, un pas descend l'escalier,
D'un objet, d'un fragment, je frisonne éveillé,
J'imagine sa main, sa tendresse apaisante,
Déposer son amour sur ma joue indolente…

Une porte s'entrouvre, elle est là devant moi,
De ses longs cheveux blancs je retrouve l'émoi,
Je renais feuilletant les chemins de l'enfance,
De l'enfant que je suis, je parcours l'évidence…

………………………..

Seule ma confession parait toujours vivante,
Car, il est des instants, entrevus qu'une fois,
Que je ne verrai plus qu'en tristesse parfois,
Même ma mémoire est une étoile filante…

Le chemin d'écriture…

Amoureux, s'échiner sur l'antique grimoire,
Sur le ruisseau des mots, l'encrier pour amant,
Tracer d'un doigt mouillé la fleur du sentiment,
Au passage de l'encre énoncer sa mémoire…

Contempler l'orateur, disséminer l'histoire,
Contemplatif, d'un souffle épeler, lentement,
La beauté de l'instant, la lettre au firmament,
Enluminer la prose, arqué sur l'écritoire…

Tout le long des feuillets décrypter le chemin,
En secret, approfondir l'âme du parchemin,
Se laisser emporter par sa voix souterraine…

Sur les pages, bondir le cœur immaculé,
Devenir ce manant entiché d'une reine,
Rêver, pleurer, vibrer, d'un écho…, s'envoler…

…………………………..

De la rouille du temps et son terne calcaire,
Préserve mon baiser des noirceurs de l'ennui,
Du velouté du fruit, jusqu'au seuil de la nuit,
De l'étoile et son fil entretient le précaire…

Douceur musicienne…

Zéphyr pour compagnon, aux creux des valses lestes,
Je maraude, lascif, sur les harpes célestes,
Avinés de parfums et d'embruns de santal,
Dansent, sur l'eau du ciel, des poudrins de cristal…

Douces petites mains, fugaces chrysalides,
De coton, le linceul se pare d'éphélides,
Soyeuse nostalgie, ourlé de cuivre ancien,
D'une effleure, mon cœur palpite bohémien…

Pourpres fragments épars, effluences solaires,
Nymphes d'ambre et de miel, écharpes solitaires,
Grains de beautés dorés, de modestes lueurs
Mouchettent le brouillard d'indicibles chaleurs…

Flânent, de ci delà des jupons de dentelles,
L'aurore, d'une main, allume ses chandelles,
Cristalline, une larme enlumine le deuil,
D'impalpables soupirs me font cligner de l'œil…

Sur le gris de mes yeux glissent des lucioles,
Des elfes, séducteurs, font maintes cabrioles,
D'un songe se dévoile…, émerge du sommeil
Le suave reflet d'un sourire vermeil…

Je rêvais d'une fée et ses yeux de silice
Sur moi se sont posés…, sur l'aile du délice,
Enjôleur baladin, d'un hasard magicien,
D'effleurer son regard me voici…, musicien…

……………………….

Perlots de cristal
Aux liserés des paupières
Il pleut du chagrin

J'aurai voulu…

Ephémères chrysalides effleurant, libres, la surface de l'eau,
D'une gerbe, d'un bouquet en offrande,
Blanche la chevelure des vagues s'accroche aux les coraux,
Des récifs aiguisés, d'un grand coup de ciseaux en découpent les fils,
L'élan brisé par la rudesse du rivage,
S'achève l'errance d'une sirène, d'une femme…
Ainsi s'échoue le rêve…

J'en recueille l'écume à l'abandon sur la plage,
Son sang devenu sel au contact du sable,
Sa peau devenue nacre aux creux d'un coquillage,
Sa voix devenue vent tout près de mon oreille…

J'aurai voulu être un Dieu !
Le dieu Soleil, Iris ou bien Bacchus,
Qu'importe le nom, d'ailleurs je ne suis rien d'autre,
Qu'une simple poussière,
Qu'un frêle atome de lumière passante…

Sous un ciel trop grand pour en saisir les limites,
Sous un ciel trop bleu pour y refléter mes yeux,
Sous un ciel si vaste que les solitudes viennent s'y pendre…
Je marche seul !
Si seul, que le bleu du ciel en est endeuillé…

J'aurai voulu être celui…,
Celui, par qui tout renaît,
Tout est et revient différent…,
Peut-être le printemps…,
Ou alors, cette alouette
Qui chante au matin le monde autrement…

Mais ma lyre est brisée et je n'ai plus de voix,
Je ne suis qu'un vieillard à l'échine pliée,
Courbée sous le fardeau des jours,
Des jours et des rêves anciens…

Comme un boulet, je traîne des valises pleines d'espérances,
Tout un bric à braque de choses inutiles,
Une multitude de jardins qui n'ont jamais fleuris,
Des roses déjà mortes avant d'avoir écloses,
De graines qui n'ont jamais germées…,
Comme ce regard de femme que je n'ai jamais croisé…

J'aurai voulu être l'espoir,
Ce magicien ou bien cet escroc… ?
Celui qui nous fait croire…,
Que demain existe,
Que les larmes ne sont que des nuages,
Des oiseaux de passage…

Mais passent les goélands comme des somnambules,
Sur les rêches silex de l'ennui passe le temps immobile…
Pour être l'espoir, il faut pouvoir croire…,
Mettre sur son cœur un grand mouchoir
Et bâillonner les cris…,
De l'homme que l'on torture,
Les hurlements sans fin de l'humaine misère…,
Oublier les guerres et leurs orphelins,
Devenir sourd, aveugle et sans aucun sens,
Pour trouver un sens, un sens à l'histoire…

J'aurai voulu être cette voix…,
La voix du chaos,
Peut-être celle de la mort…
Non pas celle qui fauche les blés à peine mûris,
Qui cueille le lys et la jeune ancolie…
Non pas celle qui dit :
« Je t'attends… ! »
Mais celle qui sans cesse répète :

« Souviens toi de l'aurore ! De l'aurore et ses doigts d'or !
Souviens toi de son rire pendant que tu le peux encore… »

Je me souviens, je me souviens et je vois…,
Une cendre de bois,
Une braise sous la cendre,
Un vieux clou rouillé,
A son crochet pendu,
Le cœur affligé d'un homme sur la croix…

Sur l'âme des pierres, sans dorure ni tenture,
Sur un corps de granit, sur la terre aride,
Façonnant l'argile, la glaise et le rude silex,
De sa chair et de son sang,
De ses mains ouvertes et de sa souffrance…,
D'un désert, il y a fait une église…

J'aurai voulu être un homme…,
Peut-être pour lui ressembler…,
Peut-être pour mieux t'aimer…,
Toi qui comme moi
Cherche dans les yeux du monde
Non pas gloire ni riches palais
Mais…,
Sur la table commune,
Du vin et du pain,
Un rameau d'olivier,
Un regard apaisé,
Une once de paix,
Un amour à partager…

……………..

Le monde de demain sera poétique
Où ne sera que mécanique !
En cela, se joue le destin de l'âme humaine…,
Saurons nous rester humain… ?

Fragrances de vie…

Oubliés dans un coin, de maigres petits riens
Entretiennent discrets nos plaisirs quotidiens,
Ils sont là, transparents, d'une infime présence,
Embellissant le jour aux creusets du silence…

Nectar de fruits, de fleurs, parfums entrelacés,
Mélanges capiteux, là, sous nos yeux, posés
Comme deux amoureux, répandus sur la pierre,
Le pétale et la pulpe exaltent la lumière…

Vase d'un reflet bleu, vase d'or, ciel d'été,
Ciel et soleil mêlés tamisent l'âpreté,
Embaument la torpeur, le clair obscur de l'ombre,
D'un rameau, d'un bouquet, éclairent la pénombre…

Sur l'autel de granit, ouvert, offert, le fruit
Dévoile, sensuel, sa fraîcheur sans un bruit,
Etalant sans pudeur sa grâce féminine,
Le concert des couleurs sous le regard s'affine…

Aux primitifs instants, tout apparaît figé
Et pourtant, d'un frisson, tout respire léger,
Apprivoisant l'ennui, ressuscitant l'envie,
De l'inerte jaillit un nuage de vie…

……………………

De chacun de mes pas mon œil se réjouit,
D'une aile, un papillon effleure ma pensée,
Enluminant les blés, le soleil m'éblouit,
De l'amour, au matin, j'ai cueilli la rosée…

Renaître dans tes yeux…

Je veux, apprivoiser, mon Amour, ton regard,
Que sans moi, jamais plus, lointain, il ne s'égare,
De l'absence, abroger la sensation bizarre,
Ne plus être, sans lui, misérable et hagard…

A l'ombre de tes cils, au seuil de tes paupières,
Laisse moi, je t'en prie éclore dans tes yeux,
Permet moi d'effleurer leurs cristaux merveilleux,
Ebloui, m'aviner de leurs tendres lumières…

Offre moi, d'un reflet, le partage des eaux,
Consent moi, le bonheur d'en caresser la flamme,
Le rire de l'éclat, la douceur de ton âme,
Du sommeil, entrouvrir les opaques rideaux…

Dans ton rêve, apparaître, épouser ton sourire,
Enluminer le flot de joyaux merveilleux,
Contempler du miroir le visage précieux
Et…, d'un souffle, amoureux, lentement te séduire…

Sur le vaste océan de mes yeux…, mon Amour,
D'un fil ourlé de soie et d'embruns de tendresse,
A l'infini, tisser chaque instant l'allégresse,
Sur ton lit m'échouer…, sans espoir de retour…

De ta larme, épurer l'innommable blessure,
Dériver sous tes cieux comme un oiseau de sel,
De ton cœur, déchiffrer l'ineffable missel
Et…, t'aimer pour toujours d'un écho sans césure…

…………………………..

Aux puits du miroir
Se creuse le sillon de l'âge
La ride sur mon front

Le monde est merveilleux…

Etincelles de vie effilées comme la nuit, longues femmes d'ébène, la fois racines, matrices et flammes, nourries par le soleil, extirpées du sable et de la poussière…, elles enfantent d'elles-mêmes la survie quotidienne… Fiers, leurs regards, d'une force sereine, portent au loin le poids sur leurs têtes, l'enfant qu'elles ont fait naître pour le monde de demain…

Mères et déesses…, séculaires, leurs pas répercutent l'écho rare des fontaines, tous leurs gestes perpétuent la splendeur primitive. Leurs poitrines, gardiennes du fruit originel, se gonflent de sève. Généreuses, elles annoncent la promesse des prochaines moissons…

Le mystère est inscrit dans leurs chairs, d'une ride sur l'eau, intemporelles, jusqu'aux sources profondes, de leurs souffles gracieux, d'un murmure millénaire, elles délivrent l'espérance d'un long voyage…

Inutile de chercher dans le rêve des fragrances d'Eden, de se perdre sur la mer, d'épouser des chimères, d'inventer des étoiles nouvelles, de guetter de l'amour la présence soudaine…, de la vie l'évidence, présente dans leurs yeux, l'image est là ! Magique…

Dans le ciel et sur la terre, en toutes choses comme dans nos gènes, il y a tant de chants, de prières, de poésie, d'espoirs et de beautés…, tant de lumières à saisir, tant d'offrandes à cueillir et d'ivresses à partager…

Toi ! Qui comme moi ne fait que passer, entrouvres ton œillère et changes ton regard, des secrets de la vie appréhendes l'essentiel…Dans la paix retrouvée, écoutes la respiration de ton cœur, à chacun de ses clin d'œil, contemples ce lieu enchanté :

« Immense, multiple et coloré, hybride et riche de ses différences, le monde est merveilleux… »

D’un effluve…

Sur sa tige, oscillant comme un frêle roseau,
Ineffable beauté d’un éphèbe, l’amante,
En cadence, elle danse, indolente et charmante,
Sybarite, éraflant la surface de l’eau…

Effleurant mon regard d’une affable caresse,
Avenante et flatteuse estimant mon émoi,
Enjôleuse, elle m’offre un soupçon de jeunesse
Et je vais…, dans ses yeux recevoir son octroi…

Des fragrances d’antan raniment ma mémoire,
Sur l’eau de son souris, je flâne…, fortuné,
Egayé, j’imagine une toute autre histoire,
S’inscrit, effervescent, un rêve insoupçonné…

Ephémère parfum d’une fleur ou d’un ange,
De sa grâce, effeuillant le chagrin de mon cœur,
Enluminant l’instant, de mon ciel…, la mésange,
Elle passe aérienne égrappant sa douceur…

De son pas chaloupé, lascive et fascinante,
D’un effluve épouillant les rides de mon front,
Aguichant mon désir sans être provocante,
Des rudesses de l’âge, elle efface l’affront…

……………………..

D’un frisson, suspendu sur le fil du vertige,
J’entrevois ton baiser, fantastique prodige,
A ton corps, encollé, somnambule et hagard,
Je frôle ta beauté d’un languide regard…

Etrange que cet ange…

Etrange que cet ange accroupi dans l'immense,
Insolite présence au regard fraternel,
Etrange cette main dispersant sa semence,
D'un altruisme étranger à ce monde cruel…

Curieux chérubin, alangui sur ses ailes,
Enluminant le ciel d'une ardente bonté,
En ces temps de douleurs âprement naturelles,
Singulier enfant d'une vierge beauté…

Atypique innocence en ces lieux de misères,
Dispensant ses bienfaits, tous les fruits du verger,
Répudiant le fléau tant l'horreur que la guerre,
Il convie aux plaisirs d'un festin partagé…

D'un sourire indulgent, épris de charité,
Le credo dans ses yeux, d'une rare tendresse,
Abroge le tourment, l'humaine indignité,
Adoucit le malheur d'une affable caresse…

D'une voix cristalline, il déclame l'étrange,
Tout l'amour et la paix contenus dans son cœur,
Etrange que ce monde ayant besoin d'un ange
Pour de sa destinée infirmer la rancœur…

………………………

Sans fleurs ni crucifix, oubliées des lumières,
Les plaines de l'est sont d'opaques cimetières,
Excavé, l'œil s'éteint, plus rien ne retient l'homme,
D'un crime, d'un désastre, atypique il se nomme !

Descente aux enfers…

De soie, écrin pervers, sous sa douce apparence,
La fleur de l'orient, d'une feinte innocence,
Dissimule en son sein d'ineffables parfums,
Encordant les esprits à leurs rêves défunts…

Empyrée enjôleur, rose hallucinogène,
Maléfiques vapeurs d'une splendeur obscène,
La graine du pavot, d'un besoin essentiel,
Transmute le réel en songe artificiel…

Pétale perverti par le désir de l'homme,
Suborneur de conscience, à chacun il se nomme,
Je suis le fruit charmeur, de l'Eden, le serpent !
Douceâtre, mon venin te rendra dépendant…

Mythique courtisane, instable, lunatique,
Je promets le bonheur, l'extase fantastique,
Distillant, sans remords, mon funeste baiser,
J'essoucherai ton cœur de son acquit passé…

Amant désincarné, voleur sans état d'âme,
Pour étancher la soif que ton amour réclame,
A ce monde, étranger, pour un piètre larcin,
Au pays sans contour, tu seras l'assassin…

D'un fugitif espoir au mensonge, enclavé,
Je guiderai ton souffle à mon aile, entravé,
Que pour mieux t'abîmer, d'une vague chimère,
Te ferai ressentir une joie éphémère…

Sans espoir de retour, aux creux de mes nuages,
A mon poison soumis, tu feras des voyages,
Tu connaîtras l'enfer, la terrible douleur,
Le manque, la terreur, l'effroi du malheur…

……………………..

Douce cicatrice…

De tes yeux dans mes yeux reverdit la jeunesse,
De m'être trop leurrer d'un trouble sentiment,
De ton regard épris, renaissant autrement,
Trop crédule, j'ai cru ressentir la caresse…

D'un possible entrevu, sans doute imaginaire,
Je n'ai pas su cueillir les sensibles couleurs,
De ta façon d'aimer je sais ton cœur ailleurs,
Je ne puis t'en blâmer, je suis quinquagénaire…

Sur le seuil de l'amour, d'un sentiment contraire,
J'ai soudain entrevu ton désir s'éloigner,
D'un ultime baiser tendrement épargné,
De t'avoir trop rêvé, je reste solitaire…

Sur le fil de l'espoir est venu la blessure,
D'une faille entre nous, le charme c'est brisé,
Expire lentement mon appétit passé,
De l'âge, je ressens l'impalpable morsure…

De toi, je n'ai pas eu la merveilleuse étreinte
Et pourtant, même si j'en nourris le regret,
De ce trop court bonheur, d'un soupir, en secret,
Je garderai longtemps la douceur de l'empreinte…

………………………………

Femme sur vos joues roses
D'un bleu baiser améthyste
L'âme empourprée, j'ose…

L'oiseau bariolé…

Sous la vaste ecchymose, éprises de beauté,
Un essaim de couleurs essouchent la clarté,
Aux revers du miroir, sur l'eau des origines,
Là, d'un soupir, la vie exalte ses racines…

Jardin imaginaire à cheval sur le temps,
Paradis suspendu, d'un éternel printemps,
D'herbes folles, de fleurs encloses d'opaline,
Un monde incandescent embrase ma poitrine…

Dans l'éther, alangui, la douceur du jasmin,
Apaise ma douleur, apprivoise ma main,
Affranchi de mon corps, d'une rose exigeante,
J'aspire le parfum, la chaleur émergente…

J'ai trouvé l'oasis, l'ineffable secret,
L'essence de la paix sous un ciel épuré,
Du bonheur retrouvé la demeure sacrée,
L'oiseau bariolé préserve son entrée….

D'un épure, d'un trait, d'un modeste croquis,
Sur l'aile d'un oiseau, j'ai fait un rêve exquis,
Je me suis envolé par delà la frontière,
Librement, de l'amour j'ai cueilli la lumière…

……………………………..

O ! Céleste oiseau
Des effluences de l'ennui
Déleste la nuit mauve

Abandon…

Si fragile est l'amour, la lueur de la flamme,
J'assagis ma douleur au foyer de ton âme,
Quand revient le chagrin, j'imagine un chemin,
De tes reins, de tes seins, je parcours le jardin…

Sensuel ton soupir gauchit ma solitude,
Du bonheur de t'aimer, j'ignore l'habitude,
D'un furtif abandon aux puits du souvenir,
De tes yeux dans mes yeux, j'invente l'avenir…

Sur ton rêve, allongé, le bien être m'inonde,
De plaisir en plaisir, je vogue sur ton onde,
Aux creusets merveilleux de ton intimité,
De l'ardeur de ton cri naît la félicité…

Comme ondule la mer, de ressacs en marées,
Du partage des eaux, l'une à l'autre amarrées,
Sur la carte du tendre, avides d'inédit,
Complices, nos désirs transcendent l'interdit…

Amants d'un autre temps, notre lien est sans âge,
De ton corps sur mon corps, j'aime le paysage,
L'un par l'autre, assoiffés, sous nos doigts caressants,
Gémissent, consolés, nos cœurs reconnaissants…

O ! Matin d'allégresse, entrouvre moi ta porte,
Epuisé mais comblé, laisse moi de la sorte,
Permet moi de rester à ta lèvre, collé,
Amoureux et léger, je me suis envolé…

………………………

De lys et d'iris
Sur l'eau glisse inaperçu
Un regard de femme

Par le charme…, effleuré…

A l'heure où la rosée embellit les bouquets,
Où le jour, d'un fil d'or, éveille les bosquets,
Dans la douce lueur d'une aurore précoce,
Je me suis assoupi sous le tronc d'un colosse…

Musicien, mon esprit, d'une nymphe amoureux,
Entre les frondaisons s'émiette langoureux,
D'opaline nimbée, effleurant la ramée,
Evanescente, glisse une ombre parfumée…

De sa façon d'aller, de simplement passer,
Vaporeuse et légère, elle paraît s'envoler,
Vers elle, doucement, se penche la ramure,
De son pas, je n'entends qu'un délicieux murmure…

Fragrance inattendue embaumant le matin,
Gracile, une inconnue embellit le chemin,
Dans la pâle clarté, la pénombre dessine
Le rêve merveilleux que mon cœur imagine…

Par sa grâce, charmé, comme un claveau tendu,
Mon regard la caresse à ses yeux, suspendu,
D'un frisson, sur sa lèvre, un baiser semble naître,
L'espace d'un soupir, elle m'aime peut-être…

……………………….

Ourlée d'opaline
De floues dentelles de soie mauve
Conversent avec la lune

Infini voyage…

Sur de frêles esquifs de papier, une aigrette pour guide, sur l'onde mystérieuse du vocabulaire, je fais de longues promenades… Sans escale, d'étagère en étagère, j'arase la poussière. Impénitent voyageur, d'une empreinte, j'ai tant effeuillé le temps, accosté, frémissant, de singuliers rivages, j'ai tant rêvé, aimé, pleuré…, qu'enluminé d'ecchymoses, mon cœur est sans âge…

Lorsque s'entrouvrent les ténèbres de l'entendement, que mes doigts tremblent au contact du grimoire, lorsque je caresse des yeux le grain sensuel du vélin, saisie d'ivresse, mon âme chancelle et s'envole vers des univers inconnus…

A chaque page, face à l'immensité du flot, j'éprouve l'évidence de mon ignorance, d'un baiser, au côtoiement des contraires, j'épelle l'épître de la connaissance, aux grés des chapitres et des rencontres, cheminant dans la fièvre, mon esprit se nourrit de résonances…

Funambule, suspendu sur le rasoir du sens, j'erre dans le clair obscur de ma conscience, entre doutes et signifiances, d'une lettre émergent de possibles images. Hissant haut le fanal de l'imaginaire, de perceptions en émotions, je ricoche sur les mots. De calligraphies en arabesques, des profondeurs montent des fragments de lumière…

Chargé de parfums et de rares essences, arrive le borée. Capitaine, il est temps de larguer les amarres, d'un courant favorable, prenons le large ! Ecumons l'océan d'encre, humons le sel que le vent nous apporte… Déployons la grand voile, d'un trésor, d'une île à bâtir, arrimons nos cœurs à la vague des sentiments…

Humbles pêcheurs, cueillons l'offrande de la rime, jusqu'à l'ultime point de rupture, sur la crête des métaphores, d'un verbe flamboyant, apprivoisons les syntaxes antithétiques…

Emporté par la clameur de l'antique savoir, magie de la métamorphose, du réel ou du mirage, j'ai perdu la notion… Euphorique, à tous les temps, à la fois ici et ailleurs, ici et partout, je conjugue l'existence… C'est d'un murmure, le corps démultiplié, que je revêts mille visages, plus un lieu ne m'est inaccessible, l'aventure m'appartient et j'en connais l'extase…

De la joie à la douleur, l'arche est si mince que mon chuchotis trébuche en fin de ligne…, sous mes yeux s'évase l'abîme. Le cœur constellé de barbelés, aux creusets du souvenir, j'arpente le labyrinthe des misères. De longues cohortes de suppliciés, de larmes et de sang imprègnent le parchemin. Crucifié par le cri de l'homme que l'on torture, les nuits de lecture solitaire, un terrible écho me poursuit…

Au revers d'une page, s'allège le désespoir, l'espérance me mène, effrayé mais vivant, vers des lieux épargnés… Entre les nuages, une trouée de ciel bleu, l'œil d'un prince amouraché d'une rose apprivoise l'ouragan… Exalté, pour apaiser la blessure, j'énonce à voix basse les parfums d'une femme, d'un effluve, d'un regard entrevu, entre deux parenthèses, d'une promesse, d'un serment, l'amour suinte en fin de feuillet…

Embrasé par la clairvoyance, d'une acclamation, ouvrons les guillemets :
« Dans l'ombre accroupie, comme inscrite dans la marge, tout le long du récit…, la vie, essence de l'écriture, à la fois cause et effet, m'offre ses bontés…

Pèlerin, en équilibre sur les points de suspension, l'ineffable m'interpelle d'un point d'interrogation, méditatif, je contemple l'eau trouble du miroir, autant qu'il m'interroge, le doute m'instruit…

Dans le sillage d'une plume, phénix en début de folio, d'avoir été, je suis et je deviens… De ce miracle perpétuel, je m'exclame ! D'une césure, d'une virgule, sur le seuil des soupirs, je retiens mon souffle… En bout de phrase, d'un point, j'agonise… Puis, à chaque paragraphe, renaissant métissé, plus riches de sensations, impatient, je rode sur le fil de l'histoire…

Epuisé d'avoir parcouru tant d'insolites rivages mais fortuné, repu de paysages, la mémoire pleine d'épitaphes solaires, les sens avinés d'épices et d'agrumes tropicaux…, lorsque s'illumine le zodiaque, que toque à ma porte le marchand de sommeil, lorsque de ma main, le livre glisse et se dérobe…, c'est sur l'aile des vents stellaires, porté par la réverbération des mots et de leurs ressentis, que vers l'infini, je poursuis inlassablement mon voyage…

Les bonheurs d'autrefois

Te souviens tu d'hier… ? De la mauve saison…, généreuse, la figue annonçait la fin des moissons…C'était le temps jadis, le temps de la jeunesse, le temps où nos cœurs s'unissaient d'une belle promesse…

Te souviens tu du jour… ? Premier dimanche d'octobre, les tanins du raisin enluminaient l'automne, des escadres d'oiseaux se posaient sur l'étang et…, tes lèvres, mon Amour, avaient un goût de pomme…

Te souviens tu du ciel… ? Ourlé d'or ancien, d'une écharpe de cuivre, dans le jour déclinant, le crépuscule épousait l'éther d'un horizon lointain… Quelques nuages blancs jouaient à saute moutons, le sang des coquillages effleurait la crête des vagues… Et moi, émerveillé, je caressais ta main…

Te souviens tu du vent… ? Fatigué, Eole soupirait lentement…, une brise, à la fois tiède et douce câlinait les roseaux…, d'un ondoiement timide, une ride chatouillait la surface de l'eau…, tes cheveux, mon Amour, ondulaient de mille reflets et…, ton souffle dans mon cou, me faisait frissonner…

Te souviens tu de la Lune… ? Nous l'avons saluée, sur ta robe blanche, elle dessinait des ombres…, l'un à l'autre, enlacés, d'un serment, unis par les yeux, nous l'avons regardée…Complice, elle nous a souri puis…, pudique, sous une traîne d'opale, elle s'est dissimulée… Longuement, mon Amour, nous nous sommes embrassés…

Te souviens tu de la nuit… ? Nous l'avons contemplée, sur son tableau d'encre noire parsemée d'aubépines, d'un doigt d'espérance, l'avenir s'y est inscrit…D'un clignement des paupières, une étoile filante a répondu à nos vœux…, sous un jeune olivier, nous nous sommes aimés…

Te souviens tu…, mon Amour ? Nous nous sommes mariés, j'en avais tant d'émois que mon cœur en tremblait…, une gerbe de blé pendait à ta ceinture… Lorsque, d'un modeste anneau, nos vies se sont liées, sur ton sourire, d'un baiser, j'ai cru m'envoler…

Le temps c'est écoulé…, et le blé à germé, d'hivers en étés, d'avoir tout partagé, notre amour a mûri… Parfumée de lavande, ta robe de mariée,

sur un mannequin posée…, nous rappelle, autrefois comme aujourd'hui, tout le bonheur d'aimer…

Sur l'écriteau du souvenir, nous avons, encore mon Amour, tant de tendresses, de joies, d'extases…, à découvrir…, nous avons tant, encore, de choses à nous dire, à écrire…, tant de choses, l'un contre l'autre à vivre…, qu'il me semble, de voir une herbe bleue danser dans le brun de tes yeux, t'avoir rencontré ce matin…

Te souviens tu…, mon Amour ? Regarde ! Comme seul l'olivier a vieilli…

……………………………

Alanguis l'un contre l'autre…

Pied à pied, contre-pied, d'un orteil enlacé,
Pas à pas, nos deux pieds, langoureux, d'un baiser,
L'un à l'autre, empressés, se bichonnent fidèles,
Tendrement enchaînés s'échevellent, rebelles…

Tête à tête, inversé, colportant d'un détail,
D'un pouce, d'un index, les doigts en éventail,
D'un frison, d'une effleure épelant la tendresse,
Le plaisir du toucher confondus dans l'ivresse…

Entichés, infléchis sur l'amour, alités,
D'une empreinte animés, l'un par l'autre envoûtés,
Accouplés sans à coup, débordant d'allégresse,
D'un ergot de velours magnifient la caresse…

Comme des arcs, cambrés de la plume au talon,
L'un de l'autre, comblés, sur un fil de nylon,
Effilés, décidés, d'un soupir, d'une flèche,
D'un désir, d'un élan, enluminent la mèche…

Entoilés sans anneaux, métatarses rêveurs,
Corps à corps, endiablés multiplient les saveurs,
De douceur, encerclés, apprivoisent la flamme,
Dulcifient d'un serment l'aquarelle de l'âme…

Résonances…

Dérivent dans mon cœur des odeurs passagères,
Frémissent des fragments de rumeurs étrangères,
Tant de rires croisés, d'espoirs prisonniers,
Effleurent mon regard par mégarde, oubliés…

Existe-t-il un lieu sans honte ni défaite,
Une porte, une clef qui ne soit contrefaite ?
A jamais immobile, au seuil de l'avenir,
Sur l'aile du regret s'éteint le souvenir…

Penché sur le miroir, le temps et son grimoire,
Je recherche le lien claustré dans ma mémoire,
Le sibyllin passage où dans l'obscurité,
L'espace se réduit face à l'éternité…

Emerge sans passé, sans futur, insolite,
L'impalpable moment où l'âme se délite,
Tout ce que j'ai perdu, perdu, puis reconquis,
D'un murmure m'emporte aux sources de l'acquis…

Glisse l'ombre de qui lui-même fut une ombre,
Une lueur, une voix dissipe la pénombre,
De la cause à l'effet le vécu s'introduit,
Là, le passé devient l'encore et l'aujourd'hui…

……………………….

Aux sources de l'ennui
D'étranges lueurs somnambules
Déshabillent la nuit

Résurgence…

Sans âge, l'homme, assis, d'un son, d'une prière,
Transcende le néant en quête de lumière,
Sereine symphonie, épurée, hors du temps,
Acuité s'exaltant vers les cieux existants…

Chuchotis de cristal au lit de l'insondable,
Intemporel écho d'une toise impalpable,
L'halo de pureté, d'un geste épanoui,
Entrevoit l'infini dans l'opaque, enfoui…

La musique et le corps, le tout en harmonie,
Dans l'esprit réunis dissipe l'atonie,
La paix sur son visage embrase son destin,
Du ténébreux murmure en absous l'incertain…

L'éternité prodigue entrouvre sa fenêtre,
Une mince clarté transparaît du salpêtre,
Dans l'aven, sans un cri, germe un épi vermeil,
Le ruisseau de la vie émerge du sommeil…

Plénitude de l'âme exultant la sagesse,
Que l'amour et la paix, que la beauté caresse,
Il effleure le sens de l'univers caché
Et délivre son cœur des noirceurs du pêché…

…………………………

S'use l'ombre sur l'œil
Le reflet de l'eau s'anime
Passe un cygne blanc

Le prodige…

D'un trait de plume, l'imaginaire glisse sur l'encre intemporelle de la mémoire, c'est à un bien étrange voyage que me convie la première lettre du poème. Celle-ci, d'une césure merveilleuse annote le temps…

En filigrane, elle suspend à sa volonté le cours du fleuve, d'elle…, de sa simple apparition, je le sais…, plus rien ne sera tout à fait comme avant… indépendante, elle écrit :

« C'est ici que tout commence… ! »

Elle guide ma main, je la reconnais mais, j'ignore encore ses intentions…

Enrubanné de brumes, dans le clair obscur de mon esprit, d'un tracé indécis, l'horizon se dessine… Sur ma lèvre, d'un indéfinissable murmure, chantonnent des effluves de lune…

Aux puits de la lumière, déjà les alizés se lèvent…

« Il est temps pour toi Poète, d'aiguiser ta plume… »

D'un mot, elle m'invite à partir et…, pour mieux m'en convaincre, elle se pare de quartz et d'améthystes, d'opales et de topazes…, des couleurs de la rêverie… J'en découvrirai la substance au terme de l'itinéraire… D'un premier quatrain, elle me conduira en des lieux de moi jusqu'à lors inconnus mais dont, j'aurai par avance pressenti la singulière existence…

Sous mes yeux, la lettre se métamorphose, mi femme, mi sirène, une muse apparaît… Toute de blanc vêtue, elle ne m'est pas étrangère car je sais l'avoir déjà rêvé…A maintes reprises, aux détours d'une rime imparfaite, je l'ai déjà croisée…Comme tant de fois auparavant, elle accompagnera mon imaginaire…

Avec elle, je m'élance sur le chemin d'écriture, dès la première ébauche, d'une lucarne entrouverte, le sens transparaît… De l'obscur jaillit l'inépuisable murmure…

Tous les mots, de mon cœur, jadis prisonniers, s'égaient à la file indienne. Différents et pourtant, liés les uns aux autres, ils dansent la farandole puis, s'envolent et comme autant de symboles, se déposent sur

la page jusqu'à lors immaculée…L'un est une fleur, l'essence d'un parfum, le second papillonne léger, un autre est une pierre…, verbes adjectifs…, singulier ou pluriel…, ils sont tous là, présents, enlacés par le sens, se côtoyant euphoniques et octroyant au poème un semblant d'existence…

Echo de coquillages, sur la harpe des vents stellaires, elle chante :
« De la marée, je suis l'oiseau de sel, de l'arbre je suis la sève et du fruit la pulpe…, et si je m'enfuis, ce n'est que pour mieux te retrouver… De ta sensibilité, apprivoise l'errance et au bout du chemin, tu découvriras de l'amour la précieuse clarté… »

Au revers d'un cadran solaire, penché sur l'oracle, j'entrevois les ruines de l'antique Eleusis… Un sphinx me désigne le berceau de la poésie… De la sainte argile je recouvre mon corps… Comme prise de vertige, mon âme épousent l'encre de la nuit, tout autour de moi, dansent le zodiaque que l'horizon blanchit …

O ! Muse, de quatrain en quatrain, toute en demi teinte et de grâce nimbée, d'un effluve tu m'enivres et d'un baiser, à la source du mystère extatique, visionnaire, tu te nommes : « Tu es Perséphone ! »

De l'amour à venir, j'anticipe la présence. Accessible uniquement aux seuls cœurs initiés, je l'imagine, alchimiste, en quelques endroits retirés… La juste lecture de certains de ses signes me confirmera la bonne orientation de mes pas. D'un pressentiment, en cela devenu « voyant ! » Je sentirai la parole de l'hiérophante car bien qu'impalpable et aérienne, elle ne m'aura pas quitté…

Qu'elle se tienne en des sous bois parfumés ou bien sur l'onde d'un ruisseau entourée de dryades, plus je progresserai sur l'inénarrable sentier et plus cet endroit deviendra mystérieux… En cela, mon égérie est une énigme, elle en constitue l'ineffable secret…

Je songe aux légendes, à ces espaces enchantés, espérant, fluctuant au seuil de la création, qu'un esprit s'en empare pour renaître… Recouvert d'un grand voile, Orphée guide mon sommeil… La découverte est comme suspendue à l'apparition de ce grand oiseau multicolore, d'une irisation, sur son aile colportant la lumière renouvelée… le suivre à distance, des yeux effleurer les plus hautes cimes, m'indiquera le sibyllin passage et m'évitera maints inutiles détours… De labyrinthes en dédales,

semant sur la route des perles sensibles, je remonterai le temps vers la métamorphose originelle…

Mi homme, mi songe, esprit évanescent, à la fois moi-même et autre chose, insolite centaure oscillant dans les limbes, entre doutes et clartés, d'une main tremblante tenant une bougie d'espérance, je trébuche à la césure sur un nœud d'épineux que j'avais en des temps immémoriaux moi-même tressé… De fatras de rochers en fouillis d'herbes folles, d'ornières en fondrières, j'enjambe des abîmes que j'avais moi-même longuement creusés… Faisant fi des souffrances passées, des rudesses du climat et des avens futurs que je n'ai pas encore forés… Guidé par la voix merveilleuse, tantôt époumoné, tantôt exalté, j'avance découvrant des paysages que j'avais recouvert du linceul de l'oubli…

Dubitatif autant qu'essoufflé, aux pieds d'un point d'interrogation, je m'arrête :

> « Sous quels cieux me suis je égaré… ? »

Alors d'une prédiction Zoroastre m'apostrophe :

> « Tout ce qui est, a été ou bien sera…, Sous ta plume tout doit renaître… ! Ce n'est qu'à ce prix que tu pourras t'aimer… »

Enroulé sur mon Moi intérieur, comme la vague peut l'être, d'un roulis, sans cesse renouvelé, d'un frisson, j'arpente la peau du grand océan… D'une gerbe d'écume, d'une rime musicale, je m'échoue sur le sable blanc que pour mieux, d'une inspiration première ressusciter et, animé d'une foi nouvelle, je repars vers le large composer l'inachevé…

Persistant dans l'effort, aux aurores, il me sera permis de surprendre Artémis au bain, d'un pudique émoi feint, elle couvrira son corps d'humus et de feuille d'or puis, nimbée d'une douceur lueur, à peine aurai je esquivé une caresse en direction de son corps, qu'aussitôt, elle se changera an Aphrodite. Moi-même, je deviendrai ce chasseur désarmé retourné au rivage… O Diane ! Le cœur percé d'une flèche sur combien de sentier tortueux ne t'ai-je pas suivi… ?

D'une empreinte, énamouré…, ainsi je marcherai jusqu'au passage. En fidèle cerbère, Atlas me désignera l'arche, du sacré, la clarté… Le corps étendu en étoile, aux grés des courants stellaires, à mon poignet

j'enroulerai le fil d'Ariane, de nébuleuse en nébuleuse, parvenu sur les monts de l'extase, côtoyant le merveilleux, aux creusets où la matière et l'énergie se transforment en symphonie, je lèverai la tête et j'ouvrirai les yeux…

Là ! Pour qui veut voir et entendre, à l'abri du chêne séculaire dont l'écorce préserve la mémoire ancestrale des druides. Assis sous sa ramure millénaire, j'ouvrirai le livre qui m'enseignera que, de tout temps, l'histoire se double à la fable, qu'il ne peut être de réel sans légende… A l'image des frondaisons répétées par le miroir des eaux stagnantes et dont nul ne peut savoir, de l'eau ou de l'arbre qui regarde l'autre, d'un regard, j'appréhenderai le reflet flou de mon âme, l'ondulatoire mouvement de mon être profond…

D'une dérive aux sources du mystère, à l'endroit indécis où l'essence précieuse jaillit des entrailles de la terre, lorsqu'en bas de page, d'un point éphémère, je tairai l'avenir en suspension, lorsque je mettrai, arbitraire, un terme à l'histoire : De sang et d'argile neuve, le poème sera naît…

La merveilleuse Perséphone m'en aura chuchoté tous les mots que j'avais pressentis mais, je ne saurai jamais qui d'elle ou de moi, les aura auparavant rêvés. J'en humerai la fleur du sentiment imparfait, sur ma lèvre, nostalgique, se posera un baiser au goût d'inachevé…Alors, au firmament, annonçant un monde nouveau, taillée dans le même granit, aiguisée par le même silex, ourlée des même gemmes précieux…, à la fois semblable et différente, vaporeuse, une étoile se lèvera…, de mon imaginaire d'autres mots, vers elle, s'élanceront…

D'un éternel recommencement, fantastique, tel est le prodige… !

Voluptueux baladins…

Sarabande d'iris à la verte racine,
Sous l'aile du zéphyr, gracieux baladins,
Emérites danseurs aux jabots d'aubergine,
D'une valse, insensés célébrant les jardins…

Enivrés de soleil, comme pris de vertiges,
Insolite ballet, pétales chiffonnés,
Par l'azur délavés, entrelaçant leurs tiges,
D'une ondulation lutinant, déchaînés…

Voltigeurs exhalant des senteurs envoûtantes,
Larges mains dépliées, corolles de satin,
Ouvertes sur le ciel, minces fleurs exaltantes,
Recueillant d'un baiser la rosée au matin…

Ondines des berceaux, d'une grâce éthérée,
Enluminant les prés d'un extase évident,
Calices généreux, fragrances d'empyrée,
Libertines beautés, dansant d'un cœur ardent…

D'un songe, énamouré, d'une splendeur sauvage,
J'ai rêvé d'une fleur, d'un hallier charmeur,
Parfums inaltérés d'un sentiment sans âge,
D'une exquise saveur s'énonce le bonheur…

……………………..

Pyramides d'embruns
Sur mon cœur se posent bleutés
Des oiseaux de sel

Déclaration…

Vous ai-je déjà dit, Madame, pour vous plaire,
A quel point sont plaisants vos gestes délicats,
J'en mesure l'esprit, l'indécence exemplaire,
Le raffiné lazzi dont je ne fais pas cas…

Si belle est votre moue en cet instant magique,
De vous voir chiffonner votre exquis petit nez,
Je ne puis qu'en priser l'adorable mimique,
De vous mettre à bouder, déjà vous m'étonnez…

Bien que je vous préfère autrement que mégère,
J'admets apprécier votre bonne santé,
Vous avez beau cherché, je n'ai pas de colère,
J'aime de vos éclats l'ineffable beauté…

Vous pouvez bien jouer, féru de vos supplices,
Par vos frivolités depuis toujours charmé,
Les éclairs dans vos yeux ne sont que mes complices,
A quoi bon m'escrimer ! Vous m'avez désarmé…

D'un sourire, d'un mot, belle en cette matière,
Vous minaudez si bien sans même en avoir l'air,
Qu'à vous, je me soumets d'une tendre manière,
Ne vous y trompez point, en vos jeux, je vois clair…

C'est d'un vaste plaisir que de vous, je m'enivre,
De votre grâce épris, fasciné, j'en omets
Le caprice ingénu que vous me faites vivre,
Amusé, d'un soupir, à vous je m'en remets…

Je vous en fais l'aveu, je ne puis vous maudire,
Ne vous adjurez point ! De vous, je suis troublé
Ma mie, éveillez vous ! Quoique je puisse dire,
De vous voir badiner, mon amour est comblé…

A la croisée des regards…

Sibylline inconnue entrevue par hasard,
Avant que dans vos yeux, mon vœu ne s'édulcore,
Me ferez vous le don d'un modeste regard,
Aurai-je la faveur de vous charmer encore… ?

Exquise illusion, aux détours d'un chemin,
Nos pas marcheront t'ils, un instant, l'un dans l'autre,
J'élabore en secret un possible jardin,
J'en endigue le temps pour qu'il devienne notre…

Pour que dans votre cœur, j'apparaisse présent,
J'apprivoise vos cils de mes tendres prières,
Dans votre ombre, attentif à ce signe naissant,
J'en murmure l'envoi grisé par vos paupières…

Dans l'attente, éthéré, d'une pâle lueur,
Epris, discret, docile à votre lèvre close,
J'esquisse d'un baiser l'ineffable bonheur,
Viendrez-vous, au pays, où l'amour se dépose… ?

De vos yeux dans mes yeux, comme dans un miroir,
Il suffirait d'un mot, d'avoir l'air de vous plaire,
D'un rien, même ténu, d'un geste, d'un espoir,
Que s'effleurent nos doigts pour que mon cœur s'éclaire…

………………………………

Cascades d'iris
Célestes escaliers de roses
Sur ma joue une larme